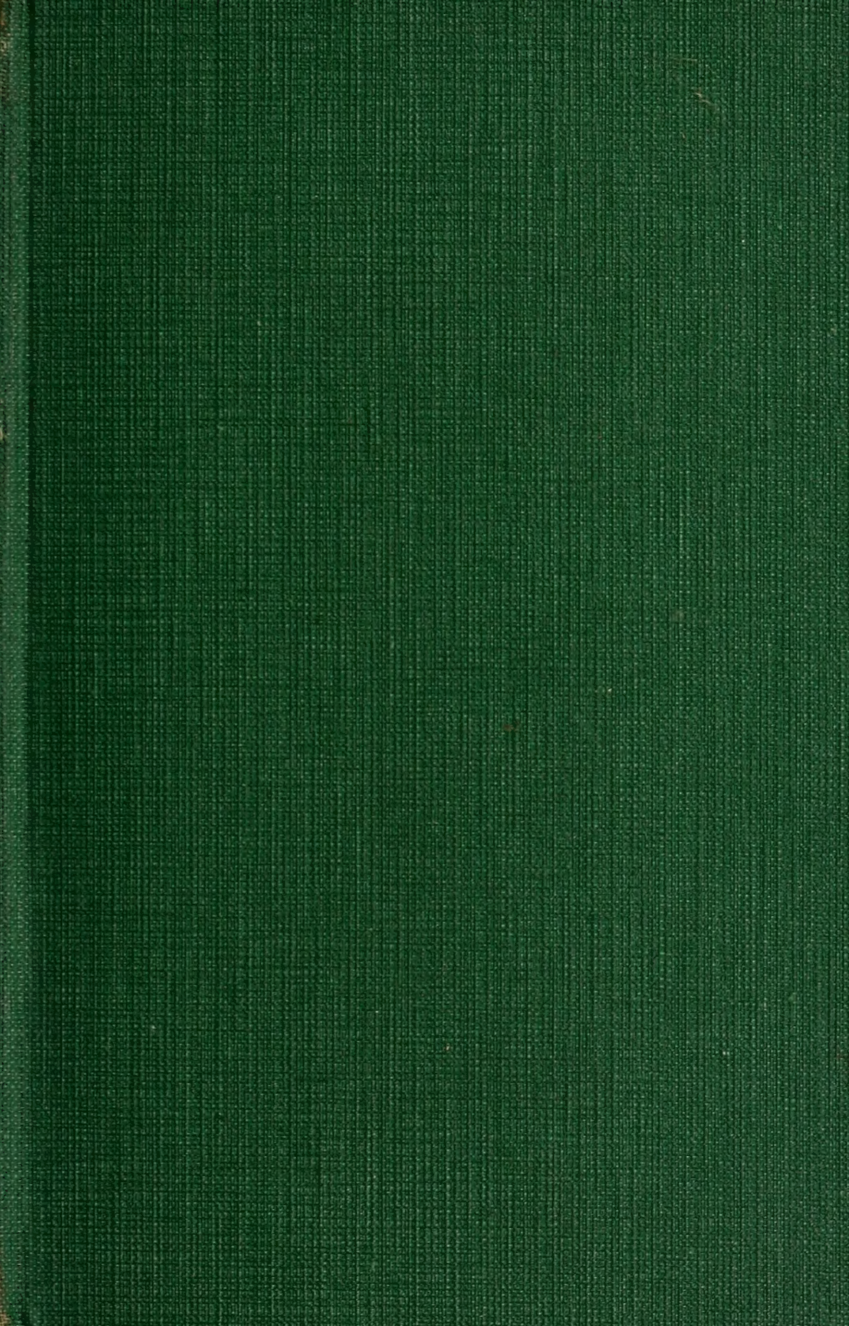


DU MÊME AUTEUR

LA FLAMME ET LES CENDRES, poésies. Un volume.

L'INSTANT ET LE SOUVENIR, roman (couronné par l'Académie française). Un volume.

VALENTIN, roman. Un volume.

CARNET D'UN DRAGON (couronné par l'Académie française). Un volume.

LE DIABLE A L'HOTEL OU LES PLAISIRS IMAGINAIRES, roman. Un volume.

A PARAITRE

LES OCCASIONS PERDUES, roman.

POÉSIES.

ÉMILE HENRIOT

LES

TEMPS INNOCENTS

En marchant, nous disions que
la journée avait été courte.

Jean-Jacques. *Confessions.*

PARIS
ÉMILE-PAUL FRÈRES, EDITEURS
100, RUE DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, 100
PLACE BEAUVAU

1921

Justification du tirage.

N° [redacted]

A MON PÈRE

Voici un roman, cher lecteur, prenez-le comme tel. J'ai supposé ce qui n'est pas, je l'ai mêlé à ce qui fut. Pour y avoir longtemps songé, la réalité m'en échappe aujourd'hui à moi-même. On attend souvent d'être vieux, de n'avoir plus de souvenirs, avant d'écrire ses mémoires; moins ils sont vrais, plus on y croit. Pour moi j'ai préféré noter les miens tout frais encore, tels qu'à ma réflexion les peut livrer au jour le jour mon cœur fidèle. N'accusez pas ma vanité : ce n'est pas moi qui parle ici et qui dis « je ». C'est un enfant, que je ne suis plus, que vous avez été peut-être; une âme pure et sensible d'autrefois, le reflet d'un visage sur un miroir brisé, l'écho affaibli d'une voix muée. Un roman, vous dis-je, dont l'intrigue

est nulle, mais qui n'est pas sans unité. Je vous le présente, ami lecteur, comme je le pourrais faire d'une confidence que j'aurais reçue de vous et que vous m'auriez chargé d'écrire. Puissé-je l'avoir fait pour votre agrément, et vous-même trouver à ces récits de l'enfance perdue un peu de l'extrême plaisir que je prends toujours à m'entretenir avec gaîté des sentiments les plus mélancoliques.

LES TEMPS INNOCENTS

I

A ROYAUMONT

Ce jour-là, je me réveillai dans un lit fort blanc, au milieu d'une salle plus blanche encore, et une dame charmante, vêtue de bleu, qui avait une espèce de grande cornette blanche aussi, se penchant vers moi, sourit, et, me voyant ouvrir les yeux, me demanda comment j'allais.

J'allais fort bien. Je n'avais rien de cassé. J'étais seulement étonné et d'une faiblesse extrême. Au bout de quelques jours, si doux à mon souvenir que je ne sais plus si je les avais seulement rêvés ou bien réellement vécus, on m'autorisa à bouger un peu, et j'eus le droit d'aller m'étendre sur une chaise longue, à côté d'une fenêtre à ogive, de laquelle j'aperçus le plus charmant décor qu'on puisse imaginer trouver dans un hôpital. Sous

cette fenêtre courait une vaste galerie semée de cailloux propres et ratissés. Entourée d'une balustrade de pierre taillée à la cathédrale, cette galerie dominait un cloître du plus pur gothique, au milieu duquel était disposé, autour d'un bassin rond où chantait un jet d'eau, un jardin français à la mode Louis XIII, orné de buis courts et planté de petits cyprès. De toute part des nappes de vigne vierge, des rosiers grimpants, une clématite s'élançaient vigoureusement à l'assaut des lourds piliers formés de colonnettes juxtaposées qui soutenaient la courbe hardie des voussures d'ogive. Partout, la pierre vénérable était embrassée par la jeune verdure; et sur cette symphonie de toutes les gammes du gris des pierres fléchissantes et du vert brillant des feuillages, des petites grappes de roses balançaient au vent leurs touffes gracieuses. Un très grand mur, percé de neuf rosaces vides s'élevait le long et au-dessus d'un des côtés de la galerie : c'est tout ce qu'il restait de l'ancienne chapelle de l'abbaye de Royaumont, détruite lors de la Révolution, et ce vestige était d'une matière admirablement patinée, dorée et jaunie par le soleil et par les pluies. Au-dessus, on voyait s'élancer la flèche aiguë de la tour, fine aiguille

de pierre montrant le ciel comme un index levé, et les cimes des arbres voisins, dépassant la muraille sans toit, laissaient paraître leurs masses abondantes. Le ciel était immense par delà ce décor habilement entretenu dans un abandon simulé mais savant. Et les divers bâtiments de l'abbaye, avec leurs larges toits de brique rousse et mordorée, leurs hautes fenêtres ogivales, à meneaux de bois, encadraient de leur sobre et sévère architecture le cloître et sa galerie supérieure où quelque convalescent se promenait à pas mesurés, tandis que virevoltait en tous sens la troupe légère et active des infirmières vêtues de bleu.

C'est là que j'ai vécu deux mois d'une longue et lente convalescence, les plus douces journées, dans ce calme oisif et bienveillant que nous faisaient les heures bénies du repos, loin de la guerre et de ses tumultes, me reprenant peu à peu au goût délicieux qu'a la belle vie retrouvée. Là, jouissant de mon bien-être, écoutant avec ravissement les voix pures de nos infirmières anglaises qui, le soir, chantaient dans la paix du cloître pour nous distraire et rappeler en elles les tendres accents de la patrie absente et de l'enfance

disparue les vieilles chansons ailées de leur pays, j'ai recommencé à nouer la chaîne si longtemps interrompue qui lie au cher passé lointain les jours nouveaux et dorés de l'instant présent. De rêverie en rêverie, au plus profond que plonge le regard dans le vague océan brumeux du temps écoulé, c'est à ces premières impressions de l'enfance perdue que m'ont ramené, avec ces voix étrangères, voilées de la mélancolie née de l'absence, ces impressions étranges d'une seconde naissance au monde, alors que brusquement plongé dans la catastrophe où le monde entier a pensé périr, on s'étonne un jour d'en être sorti, et, comme un naufragé mollement déposé par les vagues sur une plage inconnue, on admire la violence de la tempête et le hasard qui vous en a miraculeusement retiré. Pour mieux jouir de toutes ces bonnes choses anciennes réapparues dans leur fraîche buée d'autrefois, aux lentes heures de l'hôpital, au cours des longues promenades à pas comptés sous les verts bosquets du parc avoisinant, ou sur les bords de l'oblong miroir d'eau bordé d'arbres, aux coins duquel rêvent d'un éternel songe de pierre quatre statues de sphinx à visage de femme, au gré du souvenir

et de la flânerie, j'ai pris plaisir à noter par écrit quelques-unes de ces impressions retrouvées palpitantes encore au fond d'un cœur qui se complait à se chercher lui-même et à reconnaître à travers le temps les battements qui l'ont charmé. Un livre est né de ces bavardages avec soi-même, et le voici. Je l'adresse à mes amis ignorés avec le sentiment un peu mélancolique que l'on éprouve, les soirs d'hiver, à feuilleter sous le regard de l'un des siens les vieux albums où sont rangées des photographies. On tourne les feuillets d'un doigt pieux, on lit une date, une légende au bas de la page jaunie et presque effacée. De chers fantômes surgissent de l'ombre, on ose à peine les nommer, de peur de les voir soudain disparaître, effarouchés... Et même, devant telle figure un peu grave d'une vieille dame en robe surannée, ou d'un antique personnage en calotte à gland, qu'on n'a jamais vu, parent incertain dont nul survivant ne sait plus que le nom à peine, mais qui s'appuie, roide et figé, un livre à la main, contre une colonne tronquée sur un fond de parc peint sur toile, une émotion attendrissante vous saisit, qui vous fait sourire, un peu ironique, un peu amusé par l'attitude compassée ou la mode

désuète, mais bienveillant et ému tout de même en présence de ces inconnus d'un autre âge, ces inconnus que nous serons un jour nous-mêmes et dont un curieux peut-être encore à naître demandera distraitement le nom et voudra apprendre l'histoire, alors qu'à notre tour nous serons, comme dit le poète, « endormis sous la lame... »

II

MON PÈRE

J'ai eu pour père un homme délicieux, et tel que s'il m'avait été donné de le choisir, je n'en eusse pas demandé un autre. Il m'apparaissait grand, puissant et redoutable, quand j'étais petit. Cependant, je le voyais peu : il vivait enfermé dans son cabinet, occupé sans cesse; car cet homme qui a tant amusé les grandes personnes et les petits enfants, depuis quarante ans, n'a pas cessé une seconde de travailler et d'inventer à date fixe; et pour cela, il avait besoin que la maison fût silencieuse autour de lui. Habitué à ne jamais élever la voix, occupé de jeux qui ne demandaient pas de cris, j'ai conservé de ces époques le goût des distractions intérieures, plutôt que des plaisirs bruyants et animés des autres bambins de

mon âge. Je me faisais des joies imaginées et réfléchies. On me dit que j'étais par ma nature un enfant calme. Je n'en crois rien. Si l'on m'avait donné des trompettes, j'y eusse soufflé tout comme un autre, et cela m'eût fait des poumons; des tambours, je les eusse crevés, et cela m'eût doué de biceps. Comme tout le monde, j'ai d'abord rêvé la gloire militaire et les rudes combats. Mais au lieu de galoper avec un cheval de carton et des pistolets à travers l'antichambre et la salle à manger, j'appris l'art de ranger sur une table à rallonges des centaines de petits soldats de plomb plats, et de les faire manœuvrer en bon ordre. A sept ans, je reconstituais l'Épopée. Mais mes Austerlitz, mes Wagram, mes Moskova étaient sans bruit comme moi-même, et mes victoires silencieuses. Si je ne suis pas devenu un grand capitaine, ce n'est pas ma faute.

Parfois, mon père apparaissait dans l'embrasure de la porte et venait regarder mes jeux. Cet homme pacifique a toujours eu du goût pour les choses militaires, et l'on n'en a point vu, depuis M. Thiers, qui fussent plus versés que lui dans la connaissance des uniformes, des batailles et des guerres. Il condescendait parfois jusqu'à jouer

avec mes soldats. Mais soit que ses conceptions fussent plus hardies que les miennes, soit qu'il ne respectât aucune des conventions que je m'étais formées pour donner de la vraisemblance à mes manœuvres, il écrasait toujours mes troupes au point indiqué et me les faisait prisonnières. En quoi j'étais un bien meilleur stratège que lui, car je n'étais jamais battu que contre les règles, et mon ennemi avait le tort de ne point venir m'attaquer où je l'attendais. On en a vu de plus grands exemples.

Alors, comme Varus, je pleurais de chagrin devant mes légions perdues, et mon père éclatait de rire. Ses victoires le réjouissaient; mais vainqueur généreux, pour me consoler, il m'emmenait dans son cabinet, où je n'entrais jamais sans crainte. J'y voyais les trésors qu'il avait rapportés de ses voyages, le sable du désert, un hennin d'almée, un débris du Palais du Bardo; puis son épée de sous-lieutenant de réserve, et, suspendue au mur, à côté d'un sabre chinois, une panoplie de flèches et d'arcs, ramenés des îles sauvages par un vieil oncle, capitaine au long cours, et, sur l'une des tablettes de la bibliothèque, le poignard que mon grand-père portait toujours à

la ceinture dans son voyage d'Amérique. Je n'ai jamais su pourquoi, car c'était un homme sans haine. Au milieu de ces excitantes merveilles, on m'asseyait sur un divan bas, recouvert d'étoffes brillantes et bigarrées. Des rideaux de drap bleu, qui s'ornaient de lions de fer appliqués sur les baldaquins, tombaient à longs plis autour de moi; on me donnait à regarder un vieux tome du *Musée des Familles* ou du *Charivari*. Mon père retournait à sa table, où il se replongeait dans ses singulières occupations, tout en fumant des cigarettes. Et je le vois toujours, assis comme aujourd'hui devant sa planche inclinée, la tête penchée, l'œil à demi-clos dans la fumée, et sifflotant, tandis que sa main courait sur le papier blanc, fixé de punaises, où, par une magie étonnante, il animait et faisait jaillir les petits bonshommes.

J'admirais mon père puissant et laborieux. J'en avais une peur sacrée et religieuse, bien que jamais ses mouvements d'humeur ne se traduisissent autrement que par des paroles prononcées sur un ton élevé et par un froncement de sourcils. Je n'ai jamais été fessé qu'une fois, de sa main légère, dans un cabinet noir : il est vrai que c'était avec une équerre en caoutchouc rou-

geâtre, qui ne pouvait me faire de mal, sauf à se rompre. Mais j'en fus terriblement mortifié; et que ma mère eût appelé mon père en cette occasion, que mon père se fût dérangé, fût descendu de son nuage de fumée, que son sourcil se fût froncé, qu'il eût mis les pieds dans ce cabinet noir où jamais je ne l'avais vu pénétrer jusqu'alors, cela me fit une impression profonde. Je concevais ma faute; j'en avais honte. Elle m'apparaissait immense, à l'appareil développé pour le châtiment. Je crois que mon crime avait été d'appeler « sale Prussienne » une bonne allemande que nous avions et qui ne me revenait pas. J'ai toujours été très nationaliste. Au demeurant, j'avais six ans.

Depuis, j'ai connu mon père. Il n'a commencé à s'intéresser à moi qu'assez tard, et je le comprends. De ce jour-là, nous fûmes amis. S'il a cessé d'être terrible à mes yeux, s'il a perdu de son mystère, mon admiration n'a pas diminué, parce qu'elle devenait plus critique à mesure que je devenais en âge de juger : elle s'est resserrée en se faisant moins vague. La crainte, le respect, l'intimidation ont disparu doucement de mon cœur et j'ai commencé à aimer vraiment cet

homme charmant, spirituel et bon qui a voulu n'être jamais que mon ami. Nous sommes pareils : tous les deux fort vifs, l'imagination nous domine et nous entraîne; il nous faut sans délai ce que nous désirons; nous nous emportons facilement. Et, comme on a rarement vu deux êtres aussi ressemblants par le cœur, le caractère, les mœurs, la sensibilité, différer autant par les idées et par les goûts, nous ne nous rencontrons sur à peu près rien et, sur tous sujets, nous disputons comme des crocheteurs. C'est fort amusant, il m'appelle « bougre d'andouille » ou « cornichon »; je ne puis aller jusque-là. Mais je ne cède pas plus que lui. Alors il fait une pirouette, s'en tire avec un bon mot, nous passons au billard, et la discussion s'égaille. S'il y a un témoin qui sache rire un peu, la verve de mon père est incomparable, il s'élance, de calembour en paradoxe, la galerie l'excite et je ne le pousse que pour avoir le plaisir d'être battu. Peu d'hommes d'esprit ont plus dépensé en menue monnaie un trésor si riche. Celui-ci est inépuisable.

III

MON PÈRE L'EXPLORATEUR

Pour moi, tout ce qu'entreprenait mon père était prestigieux et surprenant. Je le voyais sans cesse occupé à donner la vie à ces petits bonshommes dessinés qu'il commençait tantôt par un pied, tantôt par le nez ou un pan de leur habit, pour me faire rire, et qui parlaient ensemble et disaient des farces. Ou bien, il se mettait au piano, et, déversant sur moi des flots harmonieux, il me charmait avec les musiques les plus divertissantes et les plus gaies que j'aie jamais entendues.

Il n'aimait que les opérettes d'Offenbach, de Lecocq et d'Hervé; et, grâce à ces génies légers, mon enfance agréable fut bercée au son de *la Belle Hélène* et de *la Périchole*, du *Petit Duc* et de *l'Œil*

crevé. Mon père est toujours demeuré l'homme aimable de ses vingt ans, qu'il avait eus autour des années 80. Quand il était content, il chantonnait *l'Amant d'Amanda* et les refrains de Thérésa; il avait connu Cora Pearl et madame Hortense Schneider; et il conservait avec un soin jaloux un cigare monumental, long d'un mètre et large en proportion, spécialement construit à la Havane pour orner le Pavillon des Tabacs à l'Exposition de 1878. Et j'ai longtemps joué dans mon jeune âge avec l'authentique trombone d'Offenbach, échoué, par suite d'on ne sait quel naufrage, à la maison : on lui avait seulement retiré l'embouchure afin que nos voisins ne fussent pas incommodés par mes concerts. Ainsi désarmé, cet instrument inoffensif ne rendait plus le moindre son sous mes lèvres mélodieuses : tant il est vrai que souffler n'est pas jouer.

Quelquefois mon charmant père, pour me récompenser de ce qu'il était de bonne humeur, me conduisait devant un placard où il enfermait des papiers et des livres; me montrant alors une ficelle, il me disait : « Tire!... » Je tirais, et c'était pour recevoir miraculeusement dans mes mains tendues et tremblantes de joie quelque

belle boîte ovale, faite d'un bois mince et fleurant la résine, où il y avait, rangé par quatre sur des petits carrés de papier coloré, entre des copeaux, un magnifique régiment de grenadiers, de voltigeurs ou de lanciers de Poniatowski. Dans ces diverses manifestations, mon père était pour moi un homme absolument divin et admirable; il était de taille moyenne, mais bien pris, sentant bon, ses mains petites et douces étaient habiles à toutes choses, et il poussait la bonté jusqu'à descendre en ma faveur du char de ses occupations innombrables, pour venir jouer avec moi aux soldats de plomb ou faire « petit pinçouti », qui consistait à lui tirer les poils de la barbe, entre le cou et la chemise, ce qui m'était un bien grand charme, quand j'avais cinq ans.

Je pensais alors que l'auteur de mes jours était un grand voyageur. Et maintenant que je le connais bien pour l'être le moins aventureux et le plus casanier qui soit, un nouveau Candide, l'homme de ses livres et de son jardin, cette idée me paraît bouffonne à plaisir. Mais je n'étais pas fautif de l'avoir inventée. Car de toutes les choses mystérieuses que fit mon père, la plus singulière et la plus hardie fut à mes yeux d'avoir passé les

mers. Une fois d'abord, pour conquérir l'Angleterre, ni plus ni moins que ce Guillaume-le-Conquérant dont il a longtemps été question à la maison, et sur lequel mon père avait composé une pièce remarquable, propre à être montée dans un music-hall de Londres, ce qui nécessitait à la fois de l'ingéniosité et de l'invention, pour plier le drame jusqu'aux nécessités du cirque et de la comédie. C'était même afin d'assister à la représentation de cette belle histoire qu'il se résolut à passer le canal. J'imagine après quelles tergiversations, le connaissant. Mais alors, aucun héros n'avait à mes yeux la valeur de mon excellent père; surtout depuis que je l'avais vu costumé en guerrier, avec des médailles sur le cœur et un sabre énorme au côté : il était officier de réserve, à quel titre il employait ses périodes à composer des batailles en aquarelles pour les collections du Musée de l'Armée, et fréquentait des généraux dont les noms en cascade et à trois étages me remplissaient d'admiration.

Le reste du voyage paternel se confond dans mon esprit avec le souvenir des choses racontées. Je sais seulement qu'il y était question du Prince de Galles, dont mon père avait, j'ignore en quel

honneur, occupé la cabine, à bord du yacht qui l'emportait, et où il avait failli avoir la main coupée (c'était toujours la grande terreur de mon père qu'il lui arrivât quelque chose aux mains) par une porte de fer entrée d'elle-même en mouvement : cela me faisait frissonner.

Il était encore question de choses remarquables : d'un milliardaire nommé Barnato, qui emmenait promener mon père à travers Londres dans son tilbury et en faisait monter l'attelage sur les trottoirs pour éviter les encombrements; de soldats qui portaient des robes sur leurs jambes nues, précédés de petits garçons qui jouaient du fifre; d'huîtres que l'on servait toutes préparées sur des planchettes; d'une mer démontée et furieuse, au retour; de différentes autres sortes de choses et de gens.

J'étais à peine remis de mon admiration pour ce fameux voyageur, d'avoir été si loin, qu'il partait à nouveau pour l'Afrique. Ses compagnons de route étaient des êtres fabuleux. Il y avait parmi eux Pedro Gailhard, empereur de l'Opéra, et Rothschild lui-même; et d'autres, moins illustres, mais dont les noms sonnaient agréablement à mon oreille : Padilha, par exemple. Je ne dou-

tais pas que mon père intrépide ne courût au devant d'aventures extraordinaires et dangereuses, comparables à celles des *Mille et une Nuits*, dont j'étais nourri. Mon admiration était mêlée de terreur. Je le voyais menacé de supplices terribles, dont le pal était le plus bénin. Il rencontrait Sinbad-le-Marin et la sultane si bavarde; le réel et le fantastique cheminaient ainsi côte à côte dans ma jeune cervelle; et allez donc vous étonner après cela si je n'ai jamais rien fait de bon et de plus sérieux dans la vie que d'écrire des livres! Les seules bagatelles m'ont intéressé. Je n'ai de goût que pour ce qui, ayant été une fois vu ou entendu, se transforme au gré de l'esprit en rêve joyeux ou émouvant que l'esprit pourchasse, en souvenir que le cœur cultive ou en beau récit que sur le papier blanc, faisant de ces réalités vulgaires une vérité éternelle, la plume enjolive et décrit pour le divertissement des amateurs.

Ainsi, de voir mon père vêtu à la mode africaine, sous le burnous et le turban, tel que le montre encore une photographie datée de Biskra, conservée dans l'album de chagrin gaufré où sont les ancêtres, j'eus un ravissement d'extase. Je reçus aussi des bananes, des dattes et des man-

darines, cueillies par lui-même dans le désert, à ce qu'il me dît. Il m'en parut grand. Il avait mangé le cous-cous chez un roi arabe; entendu tomber une à une dans son assiette les dents du mouton dont, pour l'honorer, on lui avait servi la tête entière; pénétré nu-pieds au Palais du Bardo, demeure séculaire des beys, dont il me rapportait, avec mystère, en sa valise, un fragment de mosaïque bleue, dérobée au péril de ses jours, et que j'ai encore; du sable du désert dans un banian de cuivre; vu Constantine et le Rummell, et assisté, les jambes repliées sous lui, à la danse des Ouled-Naïls. Là, mon père, baissant la voix, et s'adressant à ma mère seule, confiait en riant que Gailhard avait fait alors quelque chose de mystérieux, que je n'ai jamais entendu, mais qui la faisait fort rougir.

Mon père disait encore l'étonnement, dans un théâtre de Constantine où l'on jouait *Lucie de Lamermoor*, du ténor qui ne pouvait émettre que des sons faibles et peu distincts, lorsqu'il entendit une voix remarquable, issue des profondeurs d'une avant-scène, couvrir son incertain murmure, en son propre rôle; comment Pedro Gailhard se trouvait dans cette avant-scène à côté

de mon père et du baron de Rothschild; et comment, saisi de pitié, Gailhard était venu à l'aide du chanteur enroué, en chantant pour lui, qui se borna dès lors, jusqu'à la fin de la soirée, à faire les gestes et la mimique de son rôle, cependant que son collaborateur inattendu et toujours caché, continuait à faire retentir la salle et s'entrechoquer les pendentifs du lustre à ses vocalises (*).

Après quoi Gailhard faisait un évêque. Il pénétrait dans une mosquée devenue église, et y rencontrait un vieillard vénérable, vêtu d'une lévite violette, assis sur une marche et qui comptait des

---

(*) Il y a une variante à cette histoire. Car les récits de mon père ne revenaient jamais deux fois pareils : il tenait qu'il faut varier ses effets et que répéter éternellement une même anecdote est d'une grande impolitesse à l'égard de ses auditeurs. L'autre version était donc que Gailhard, qui ne pouvait faire un pas dans le vaste monde sans être aussitôt reconnu, le fût naturellement à Constantine, au cours de cette soirée mémorable A la fin du premier acte, son nom courait parmi les spectateurs. Après le deuxième, ils le réclamèrent. Et comme Gailhard s'obstinait à ne point paraître, le public envahit l'avant-scène où il se trouvait.

— Hé! Gailhard! criait-on... Où est-il?.. Gailhard!... Montrez-vous!

— Le voilà, répondit Pedro à ses admirateurs, en leur désignant mon père, qui dut se lever et saluer la foule enthousiaste.

— Je n'avais qu'une peur, ajoutait mon père, c'est qu'on criât *bis*!

sous dans sa soutane élimée. Ce que voyant, Pedro Gailhard, le dévisageant, levait les bras, et :

— Nom de Dieu! s'écriait-il... Gazaniol!

Et l'ayant dévisagé à son tour, Gazaniol s'écriait en levant les bras, mais plus chrétiennement :

— Pedro!

Puis tous deux tombaient étroitement embrassés, et se racontaient mutuellement leur histoire. Ils la reprenaient au moment où ils s'étaient quittés, quarante années auparavant, dans la belle Toulouse où ils étaient ensemble enfants de chœur à la maîtrise de Saint-Sernin aux neuf absides. Depuis, par des voies diverses, l'un était parvenu au gouvernement de l'Opéra, et l'autre, évêque *in partibus*, à Constantine, depuis la mort de Monseigneur de Lavigerie, attendait patiemment d'être régularisé, et pour l'instant comptait dans sa lévite violette le maigre produit de la quête du jour, dont il devait vivre. Gailhard promettait son intervention auprès des pouvoirs publics à son vieux camarade, et dès son retour à Paris, il le faisait titulariser, de son bureau de l'Opéra, par son ami Constans. Et le plus beau est que cette histoire est véritable.

Mon père me rapporta ces anecdotes, parmi d'autres, qui ont bercé mon enfance; et en outre un petit burnous blanc, qui fit ma joie, et que j'ai encore, pour en costumer mon petit garçon si j'en ai jamais; mais aussi une déception profonde... Mon père m'avait promis un chameau. Non pas qu'il n'en eût rencontré beaucoup là-bas, où même, à ce qu'il dit, on voulait lui en vendre un cinq francs; il avait failli se laisser tenter. Mais l'idée des difficultés avec la douane l'avait fait renoncer à cette acquisition. Il m'assura, pour me consoler, que je n'avais pas à me désespérer, et que l'occasion se retrouverait certainement.

Parmi les dépouilles des Africains que mon papa ramenait avec lui dans ses malles, en plus d'innombrables croquis, sa photographie en Arabe, mon petit burnous, un régime de dattes, le sable du désert et le morceau du Palais des Beys, figurait un costume de Juive d'Alger, fort complet et tout damasquiné d'or, d'argent, de velours et de paillettes étincelantes, depuis le hennin pointu à double écharpe lamée, jusqu'aux babouches de maroquin rouge à talons pointus, sans oublier les colliers de sequins et l'accessoire.

Quand ma mère en fut déguisée, je tombai

muet d'admiration. Ce fut dans cet accoutrement qu'à quelque temps de là, mon père, vêtu lui-même en mignon d'Henri III, couleur bleu de ciel, avec des manches à crevés et un bilboquet, la conduisit à un bal costumé que donnait le même Gailhard pour inaugurer dignement le palais mauresque qu'il venait magnifiquement de faire construire à Levallois-Perret. Cette fête, à laquelle je n'ai pas assisté, si ce n'est en pensée, a occupé mon esprit pendant de longues années. J'y voyais, dans sa réunion de lumières, de couleurs, de musique et de bruits, une des manifestations les plus éclatantes de la puissance, du mystère, du faste. Les récits que m'en fit ma mère, dès le lendemain, m'entretinrent dans un état de surprise et d'enchantement singulier qu'aucune réalité ne m'a jamais donné si complètement par la suite. Et, bien que je n'y aie point assisté, ce bal masqué finit par être pour moi, de tous ceux auxquels je me suis mêlé plus tard, en m'y assommant sous mon faux-nez, comme c'est l'usage, le plus beau, le plus amusant, le plus merveilleux des bals masqués, tant est puissante la force de l'imagination, qui confond dans le souvenir à un égal degré d'intensité les plaisirs

ou les émotions que l'on a goûtés réellement et ceux qu'on n'a fait seulement que rêver.

Joint qu'il faut ajouter à celui-ci le charme et l'angoisse énivrante d'une aventure de brigands. Tenté sans doute par la vue des sequins qui faisaient l'ornement de ma mère — et elle avait aussi aux oreilles de plus sérieux diamants — peut-être aussi par la riche Toison d'or en chrysocale que portait mon père, le cocher du fiacre qui les ramenait dans Paris au milieu de la nuit mit son cheval au petit galop sur le boulevard de la Révolte et prit la direction de ces campagnes suburbaines où rôdent, autour des barrières, les malandrins. Mon père n'avait pour toute arme que son bilboquet. Son imagination prompte lui fit concevoir les périls prochains. Et il agit immédiatement. Le mieux était de sauter du fiacre et de courir au cheval. Ce qu'il fit. L'animal s'arrêta de lui-même; et dans le choc qui s'ensuivit, de l'arrêt brusque, le cocher tomba de son siège, où il s'était paisiblement endormi. Le cheval, laissé à lui-même, avait pris le chemin de l'écurie, dont il sentait l'approche, du train le plus rapide qu'il savait. Nonobstant cette explication, je demeurai convaincu que des brigands

audacieux avaient voulu enlever, pour le dévaliser et l'assassiner dans les bas-fonds de Levallois, le favori de Henri III dans la personne de mon père, et sous les traits de ma chère maman attenter aux jours de Shéhérazade. Ce fut du moins là le sujet et la matière de mes terreurs et de mes rêves pendant plusieurs mois.

IV

FÉNELON

J'avais sept ans quand, un matin d'octobre, maman me dit :

— Mets ton béret, nous allons aller à l'école, pour que tu deviennes savant comme ton papa.

Et, elle me tenant par la main, moi le cœur serré, nous arrivâmes à l'école Fénelon où je devais commencer mes classes, en neuvième. Je vois encore le gros abbé Roman de Jours, qui s'inclinait devant ma mère de la façon la plus civile, sautillant sur des talons qu'il eût en d'autres temps portés rouges, puis reculant d'un pas, m'examinant, des pieds à la tête, en fronçant l'un de ses sourcils d'un air comique, qui d'ailleurs ne laissa pas que de m'épouvanter, et d'un ton guilleret :

— Comment nous appelons-nous?

Je répondis timidement :

— Je m'appelle Claude.

— Ah! très bien monsieur Claude! C'est parfait, Monsieur Claude quoi?

— Claude Chenneval.

— Eh bien, monsieur Claude Chenneval (on ne m'avait encore jamais dit monsieur, j'étais surpris de ce titre et abasourdi par la pétulence du gros abbé; mais il avait des mains douces et parfumées qui ne pouvaient être celles d'un méchant homme, bien que son visage m'intimidât fort : un visage d'empereur romain, rond et gras, soigneusement rasé et poncé, peu de sourcil, le front complètement nu et luisant) monsieur Claude Chenneval nous allons vous conduire en classe et vous présenter à tous ces messieurs...

Ces messieurs, si pompeusement annoncés c'était, réunis dans une grande salle chaude qui sentait le vernis, l'encre, la craie et le livre imprimé de frais, une douzaine de jeunes garçons de mon âge qui, aussitôt que j'eus passé la porte vitrée, me dévisagèrent effrontément et avec une telle assurance que je ne sus plus quelle contenance prendre. Par bonheur, maman nous avait

suivis, je me mis en sûreté auprès d'elle. Mais le gros abbé, aux manières vives, m'indiqua une table.

— Voilà votre table, monsieur Claude Chenneval.

Et comme ma mère s'avisait d'étaler devant moi les cahiers, les plumes, tout le contenu du petit cartable de toile cirée noire qu'elle avait apporté pour moi, l'abbé Roman l'arrêta court :

— Oh! oh! madame... laissez, laissez... ce jeune homme se débrouillera bien tout seul. Il n'y a plus de maman ici...

Ce dernier trait porta mon malheur à son comble. Maman le sentit aussi, et, après m'avoir embrassé, elle s'éloigna avec un sourire d'une affreuse tristesse, comme si jamais plus de sa vie elle n'eût dû revoir son petit garçon. Je la regardai s'en aller, la haute porte vitrée retombée sur elle; et derrière les fenêtres elle disparut. Ce fut là le premier moment triste de ma vie.

Cependant je ne pleurai pas, parce que je sentais qu'il n'était pas convenable de pleurer devant douze petits garçons, ces messieurs, mes futurs camarades. Qu'eussent-ils pensé de ma faiblesse? Que j'avais peur? Que j'étais une fille? J'eus

d'ailleurs le loisir et l'occasion de pleurer tout mon content le lendemain, sans crainte de déchoir aux yeux de ce petit monde. Une vieille tante que j'avais mourut; je la connaissais à peine, si ce n'est que son nom revenait souvent dans les propos de mon père, lorsqu'il évoquait, pour me divertir, les images de sa propre enfance. Je la pleurai nonobstant, comme si, n'ayant qu'elle au monde, j'avais tout perdu, la perdant; je la pleurai abondamment et de toutes mes forces : à l'étude, en récréation, dans la rue, jusque dans mon lit, seul ou devant les autres. Il n'y a point de honte à pleurer sur quelqu'un d'autre que soi-même. Je m'en donnai à perdre haleine. Ces larmes étaient délicieuses. Ces larmes étaient enivrantes. Car au fond c'était sur moi que je les versais, sur ma solitude et sur mon malheur, sur les murs tristes qui m'enfermaient, sur les regards moqueurs de ces messieurs et ma mère éloignée, sur la tâche ennuyeuse des premiers devoirs... Que de larmes ont ainsi coulé à propos d'événements qui n'en ont été que le prétexte — parce qu'on avait envie de pleurer sans cause, d'un cœur trop lourd, d'un cœur débordant, d'un cœur d'homme enfin...

Ai-je pu être malheureux dans ce vénérable et bon collège où j'ai fait ce premier apprentissage de l'existence au milieu des « autres »! Y ai-je pu souffrir, trembler, pâlir, rougir, devant mes maîtres excellents, si peu sévères, pour une leçon insuffisamment sue, un devoir mal écrit, à cause de ce tremblement perpétuel d'enfant trop sensible qui ne peut pas supporter qu'on fasse la grosse voix, même à autrui, et qui prend tout au sérieux : menace d'aller dans le cabinet noir où sont les rats, terreur du supplice chinois infligé avec un air terrible par le malicieux abbé Roman, épouvante devant M. Noll, le professeur en redingote, quand il roule ses yeux bleu faïence et dit votre nom d'un ton foudroyant, sous sa grosse moustache... Je croyais à toutes ces choses, j'avais une confiance illimitée dans mes maîtres, aucunement le sens de l'ironie la plus légère : un sourcil froncé était pour moi le signe d'une colère véridique; la moindre menace, le plus sévère châtiment. Bien heureux encore si je n'eusse rien eu à redouter que des autres : mais une conscience tôt éveillée ajoutait à mes tremblements perpétuels. L'ombre du mal me faisait peur. Je craignais tant d'être fautif que la seule possibilité de le devenir

me bourrelait. Avec cela, l'enfant le plus doux, le plus pacifique, le moins turbulent, le plus paresseux, flâneur, contemplatif, chasseur de nuées, indolent, léger, tout occupé d'un rêve incessant, d'où il me fallait dégringoler avec des battements de cœur épouvantables, à chaque éclat de voix du professeur ou de l'abbé.

— Claude Chenneval, continuez!

Et, celui qui lisait s'étant tu, soudain, le pauvre Claude Chenneval, qui n'y est pas, de se précipiter sur son livre, de chercher l'endroit où le voisin s'est arrêté, ne pas le trouver... Bien des fois, je suivais attentivement, et, plus calme, j'eusse pu poursuivre. Mais la terrible voix de M. Noll coupait court à tous mes moyens, et me faisait incontinent perdre la tête et le passage.

— Claude Chenneval, vous ne suivez pas! Vous irez jeudi dans le cabinet noir où sont les rats.

... Mais aussi, il y avait les récréations sur la petite patinoire macadamisée et dans la cour des grands, plantée de beaux arbres, où les grands, avec leurs courses, leurs jeux de ballon ou de barres me bousculaient, m'épouvantaient de leurs cris, de leurs airs brusques, de leur supériorité

physique incontestable. J'ai toujours été blond, doux, sage, réservé, heureux dans un coin à jouer aux billes, avec un ou deux camarades, ou à nous faire des récits. La vie en commun avec tous ces diables ne me valait rien. Je n'étais l'égal de personne, ne me sentais l'ami d'aucun. Je suis resté dix ans au collège, j'ai été dix ans malheureux. Je n'ai commencé à bien respirer et à travailler que du jour où j'en suis sorti.

Pourtant aujourd'hui, à cause de cette grâce naturelle aux choses passées, le souvenir de ma vieille école m'attendrit et me touche, et déjà je songe qu'il me serait doux d'avoir un fils pour lui mettre moi-même les pas dans les pas de son père, lui éviter bien des misères, le guider doucement sur le chemin passionnant de l'expérience, en faire peu à peu un homme... Mais quel égoïsme est le mien ! Et quelle duperie sous l'artifice de la nature ! N'est-ce pas l'enfant que je fus que j'aimerais alors en lui, et sous ses traits qui m'enchantent, mon reflet, ma vivante image?..

Si je regarde mon passé, c'est de Fénelon que je tiens les premiers traits de ma vie morale. Ce collège où n'était pas admis quiconque, était dirigé par des prêtres qui, laissant à des laïcs le soin

d'enseigner les élèves, imprimaient aux esprits, avec l'intelligence la plus libérale, une direction, une formation propres à déposer au fond d'eux les éléments d'une vie spirituelle abondante, que chacun développerait plus tard à sa guise. Je suis né catholique : c'est une manière d'aristocratie, comme d'être né Français. J'ai beau m'éloigner du dogme, déserter ma confession, douter, même sourire ou réfuter, n'importe, mon âme a, dès ma petite enfance, fait provision pour jamais de surnaturel, de poésie, de rêverie, de flamme intérieure. Je ne puis songer sans émotion aux scrupules dont je fus agité l'année qui précéda ma première communion. Qu'il puisse entrer tant de raison, d'amour de la vertu, de conviction, de conscience de soi-même dans le cœur d'un enfant de dix ans, c'est une chose admirable et qui n'est rendue possible que par le seul bienfait d'une éducation religieuse, à cause de ses seuls prestiges poétiques. En me confessant, j'ai appris à regarder au fond de moi et à y discerner le vrai du faux, le mauvais du bon, à me mettre en règle avec moi-même, à m'inventorier devant ma seule conscience, à bien voir en moi, et d'une telle façon que maintenant c'est fini, j'ai beau faire, j'ai beau m'étourdir, me

gorger de fausses raisons, je ne peux plus me mentir à moi-même, je ne pourrai jamais tricher avec l'honnêteté que je me dois, je suis sincère. De toutes les croyances enfantines qui m'émouvaient et qui me parfumaient le cœur, quand nous étions rangés sur les beaux bancs cirés de la chapelle, à Fénelon, beaucoup sont tombées, l'une après l'autre, au vent des idées nouvelles, de la réflexion, des livres; toutes, l'une après l'autre, sauf une seule, qui est l'amour de la vérité. Je ne veux pas dire par là qu'elle soit une, entière, absolue, à jamais suspendue dans l'éternité, comme les lois et les nuages : mais chacun de nous porte la sienne en soi, qui l'éclaire et le guide. La vérité, c'est d'être vrai. J'ai pu me tromper comme beaucoup d'autres : ce n'aura pas été la faute de la vérité, mais la mienne, de ne l'avoir pas serrée de plus près.

Quoi qu'il arrive de ma vie, je sais qu'il fut un temps dans mon histoire où mon âme a rendu le son le plus pur. C'est à Fénelon, dans la chapelle dont je parlais, deux ou trois fois par an, quand on honorait les plus sages d'entre nous du soin de servir le prêtre, à l'heure du salut, et que, vêtu d'une belle robe de pourpre et d'un surplis blanc,

maniant l'encensoir ou portant la coupelle pleine de la poudre odorante, j'étais de ceux-là. Si quelqu'un, lisant ces pages, à ces lignes hausse les épaules, ou crie au cagot, qu'il ferme aussitôt ce livre : il n'y comprend rien.

V

AUPRÈS DE MA BLONDE

J'étais en neuvième, dans la classe de M. Noll, qui avait des yeux bleu faïence, une moustache rude, une voix de stentor et des jambes inégales, si bien qu'il boîtait en marchant d'une façon telle qu'il semblait toujours se casser en deux. Mais ce n'était jamais définitif, et il se redressait pour vous foudroyer des yeux, de la moustache, de la voix, en agitant vers l'étage supérieur, où était la sixième — une classe de bien vieux messieurs, me disais-je, — une canne de rotin à béquille noire, terminée par une rondelle de caoutchouc.

M. Noll m'inspirait une terreur sympathique; son verbe était tonitruant, mais il en corrigeait le plus souvent les effets par le don de petits bon-bons à la gomme, qu'il tirait d'une boîte cachée

dans l'un de ses tiroirs, et bien qu'il méditât toujours avec le redoutable et spirituel abbé Roman de nous enfermer dans le cabinet noir où sont les rats, c'était un homme excellent. Et l'un des remords de ma vie aura été de l'avoir une fois scandalisé.

Ne m'avisai-je pas au cours de l'hiver 96-97, de lever le doigt, un jour qu'il nous demandait s'il y en avait parmi nous qui sussent chanter? Je ne levai pas le doigt le premier, bien entendu : l'audace n'était pas dans mon caractère. Mais j'attendis avec prudence que deux ou trois de mes camarades se fussent fait entendre dans leur répertoire. Il se composait presque tout entier de *Malborough* et de *Compère Guilleri*. Ainsi stimulé, après Landron, après Turquet, après Mermilliod, je me levai à mon tour, et dans l'innocence de mon cœur, je commençai avec une voix de petite fille une vieille chanson, bien jolie d'ailleurs, que j'avais entendue de ma nourrice, et dont le refrain m'était resté :

Au - près de ma blon - de
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon
Au - près de ma blon - de
Qu'il fait bon dormir!

— Hum! fit M. Noll.

Mais j'étais lancé :

Dans le jardin d'mon pè - re
Les oiseaux font leurs nids....
La caille, la tourterelle
Et la jolie perdrix...

Et le refrain revenait sans cesse, audacieux s'il en fût dans un collège bien tenu :

Au - près de ma blon - de...

A la deuxième reprise, M. Noll toussa de nouveau, et j'entendis ses jambes inégales s'agiter sous sa chaire. Un dictionnaire chut avec fracas au moment où je continuais à célébrer aux oreilles de mes condisciples ébaubis la volupté des nuits passées auprès de cette blonde agréable. Mais quand j'en arrivai à ce couplet que je ne puis jamais entendre sans plaisir :

Les filles...
Qui n'ont pas de maris...

M. Noll m'arrêta brusquement et me dit que c'était fort bien, mais que ma nourrice m'apprenait de drôles de chansons. Je ne sais pour quelle raison, je le vis rire aux larmes dans la cour avec

le bon abbé Roman pendant la récréation qui suivit. Mais je sais bien que depuis ce jour, M. Noll ne nous demanda plus jamais si ses petits élèves de neuvième savaient chanter.

Maintenant, M. Noll dort du sommeil du juste, depuis bien des années déjà, quoiqu'il ne fût pas vieux lorsqu'il nous enseignait le rudiment de la grammaire de MM. Larive et Fleury, et le difficile maniement des permutations. Il a tu pour toujours sa voix de stentor, fermé ses yeux bleu faïence; sa moustache ne frémit même plus au souvenir de nos lointains solécismes; et il a étendu une fois pour toutes ses jambes inégales qui ne le feront plus jamais boîter. Aujourd'hui, je suis peut-être le seul qui se souvienne encore de lui, et dise son nom. Que son fantôme léger me pardonne d'avoir rappelé de la sorte combien j'ai pu scandaliser mon vieux professeur! Que ne donnerais-je pour être encore aux temps dorés et innocents où j'entrais pour la première fois dans sa classe — où j'étais si malheureux, où ma mère souriait en disparaissant derrière la vitre, où j'avais sept ans!

VI

LES CHOCOLATS

Je confondais toujours Athalie avec Attila et quand il me fallait mettre au pluriel, Dieu sait pourquoi! l'histoire du Lion d'Androclès, non, cela n'allait pas tout seul. Et M. Jabot, notre maître, en levait au ciel ses petits bras courts et indignés, et sa face annonçait l'apoplexie. Il était né constipé, et il est mort tel.

Si M. de Chateaubriand avait connu l'affaire des chocolats de l'abbé Roman, nul doute qu'il l'eût mise, en note, dans son *Génie du Christianisme*, pour montrer ce que peut la religion sur une conscience de neuf ans. Quand j'atteignis cet âge, une de mes cousines étant accouchée d'un gros garçon, il fut procédé au baptême de ce personnage. Cette cérémonie donna lieu à un dîner con-

sidérable qui fut le premier auquel on m'admit, et le dernier, d'ailleurs, de longtemps : car je m'y conduisis fort mal. Placé au bas bout de la table, éloigné des yeux maternels, je bus et mangeai beaucoup plus qu'il n'était nécessaire, et fus fort malade au bal qui suivit. Mais là n'est pas mon affaire. Je veux dire que ma mère fut marraine, cela consiste à envoyer des dragées à toute la terre. Ce qui fut fait. Mais ma mère était fantaisiste, et les dragées furent remplacées par des chocolats. Je me vis donc chargé, le lendemain, de porter à mon bon abbé Roman une boîte de chocolats baptismaux, de la part de ma chère maman. Cette ambassade me charmait. Il faut dire que je n'avais pas la conscience très nette, et pour je ne sais quel méfait, l'abbé ne levait plus sur moi que des yeux courroucés et sévères. Je ne doutais pas que mes bonbons le dussent radoucir à mon endroit; mais c'est une entreprise délicate que de corrompre : et un homme si grave que l'abbé Roman! Il y fallait plus de malice et de détour que je n'en mis, probablement, car ce digne homme, étendant la main et d'un air comparable à celui de ce Grec fameux qui repoussa les envoyés d'Artaxerxès, refusa d'accepter mon comestible.

— Point de bonbons, monsieur, dit-il. Conservez-les dans votre case. Vous me les donnerez quand votre conduite sera devenue meilleure, et qu'ayant à me louer de vous, je pourrai de nouveau vous traiter en ami. Pour l'instant, je ne les mangerais pas de bon cœur. Allez vous asseoir, mais auparavant donnez-moi l'adresse de madame votre mère; il convient toutefois que je la remercie d'une pensée délicate.

J'enfermai, abattu et penaud, les chocolats dans ma case — et le temps passa.

Le temps passa sans que je fusse devenu sage ou intelligent, et les chocolats étaient toujours là. Sans doute l'abbé les avait-il oubliés : moi, pas. Soulevais-je mon pupitre pour prendre ma grammaire, je les voyais, dans leur boîte à vignette Louis XVI. J'y pensais, au milieu du désert aride des permutations. Ils me troublaient, ils hantaient ma pensée, la divertissaient; j'étais tenté. Tantale n'a rien souffert auprès de moi. Ces chocolats que je n'avais pas mangés me faisaient mal au cœur d'être vacants et inutiles. Et ils venaient d'un si célèbre confiseur! Ah! certes, ce n'est pas moi qui les aurais refusés jamais, si j'avais été un abbé Roman. Enfin je dus sauter le pas. Et je tiens

que ceux-qui prétendent qu'il n'y a que le premier qui coûte, ne savent pas ce qu'ils disent. Ce premier chocolat ne me coûta rien. Il me parut même un régal incomparable et délectable. Ce n'est qu'ensuite que le remords vint : beaucoup plus tard, lorsque la boîte fut déjà bien dégarnie. Un à un, à grands intervalles, d'abord, et plus vite ensuite, les chocolats disparaissaient. Aucun ne ressemblait à l'autre; chacun était une surprise nouvelle qui vous éclatait dans la bouche avec une saveur exquise et une variété succulente, soit sous la forme d'une capsule de liqueur imprévue, soit de croquignoles sentant la noisette, soit encore d'un épais nougat élastique et collant au palais et qu'on pouvait bien garder cinq bonnes minutes dans la bouche, avant que de songer à l'avaler. Ainsi la curiosité donnait la main à la gourmandise, pour me séduire. Tant et si bien que vint un jour où je vis avec terreur apparaître entre les rangs clairsemés le fond de la boîte. Je la secouai pour desserrer les survivants. Et si l'abbé, s'avisant que je devenais un jeune garçon studieux et rangé pensait à me les demander, ses chocolats? Que lui dirais-je? Je frémissais, savourais mon péché; je le voyais devant moi, immense, et

chaque jour accru, composé de bonbons, de gourmandise, de vol même : car ce bien n'était plus à moi, l'ayant offert; et l'ayant conservé, j'en étais le dépositaire. Je l'aggravais, ce péché, en essayant de m'en distraire avec un chocolat consolateur. Et lorsqu'il m'apparut que, la boîte à demi vidée, je ne pourrais plus songer à la présenter jamais à mon bon maître, j'en achevai le reste avec tristesse, et de la boîte elle-même je fis un plumier.

C'est ainsi, par des voies bien prosaïques et bien humbles, que j'ai fait connaissance avec le scrupule. Et tout le mérite en revient à la religion. Je ne dis pas que la religion catholique a eu le pouvoir de m'empêcher de manger les chocolats de l'abbé Roman. Mais du moins elle m'a empêché de jouir à l'aise de mon crime, et si j'ai mangé la boîte entière, j'en fus bien puni par le remords que j'en ai eu. Joint que je dus m'en confesser. Et à qui? A l'abbé Roman lui-même; car je le reçus peu après pour directeur, de l'évidente main de Dieu. La cérémonie m'en fut bien pénible. Telle est la force supérieure de cette idée qu'est la conscience, prêchée par des prêtres dans un cœur d'enfant, que je ne pus me considérer dégagé

d'un grand poids tant que cet aveu si mortifiant n'eût été fait. Mais quel battement de cœur dans la chapelle, en attendant mon tour! J'y vois la source de mes palpitations.

Le bon abbé Roman accueillit ma faute avec une indifférence réellement philosophique; et même il ne parut pas y attacher autant d'importance que moi-même. Et me voyant accablé au souvenir de cette triste affaire, il eut la bonté de m'absoudre, et, pour que j'allasse en paix, de m'assurer que si je ne devais jamais recommencer, il me confierait, lui aussi, un secret. Je le suppliai de parler.

— Eh bien, me dit-il avec un sourire et en me tapotant la joue : c'est que j'ai le chocolat en horreur...

Je tiens qu'aucune autre religion que la catholique n'excelle davantage à entretenir et à développer le scrupule dans les âmes. — Hé! me direz-vous, à quoi sert-il donc, s'il ne suffit à vous arrêter dans vos penchants funestes? — Assurément; mais n'est-ce rien que de jouir avec ou sans remords? Je tiens qu'il affecte la jouissance, et l'infirme, jusqu'à l'effacer. Quant à trouver qu'il y ajoute, il faut être femme, ou bien corrompu.

VII

HISTOIRE TRISTE

Un jour il vint à la maison un homme au visage rasé, l'œil fulgurant et les joues bleues, qui semblait chanter plutôt qu'il ne parlait. Comme mon père le reconduisait, je le vis dans l'antichambre où il se confondait en remerciements hyperboliques, avec des courbettes et des éclats de voix extraordinaires. M'apercevant, il dit en me montrant à l'auteur de mes jours :

— C'est monsieur votre fils, sans doute!... Quel ravissant enfant vous avez là, mon cher maître!... Nous permettrez-vous de lui adresser un petit souvenir?... Ce sera mal vous remercier... vraiment... un accueil si favorable...

Mon père, afin de m'amuser, me dit :

— Nous irons voir ensemble le char de mon-

sieur, à la Mi-Carême. Il y aura des soldats dessus. Tu verras ça!

Il se tourna vers l'homme aux joues bleues.

— Mon fils n'aime que les soldats.

L'autre tapa des mains et, s'adressant à moi :

— Eh bien... pour remercier votre papa ... je vais vous envoyer... un beau costume de soldat... Vous voulez bien?

Rendu muet par l'émotion, je fis oui, d'un mouvement de tête.

— Un costume de volontaire de 92... avec un gilet blanc, un habit bleu et un bicorne. Cela vous plaît?

— Mais non, crut devoir dire mon père par discrétion.

(Car mes parents étaient si désintéressés que chaque fois que l'on me voulait offrir un cadeau, ils en dissuadaient affectueusement le donateur, assurant que j'avais des jouets à n'en savoir que faire. Et ceci me rappelle une autre histoire. Nous avions un ami, homme très digne, calviniste sévère et près de ses pièces; il tenait pour certain que la vie n'était pas un jeu, que sourire était un péché, et qu'il faut inculquer aux enfants par une incessante et profitable mortifica-

tion le sentiment austère du devoir. Une fois, cependant, aux environs du nouvel an, cet homme sans faiblesse m'attira sur ses genoux, et de l'air le plus paternel, me demanda ce dont j'avais le plus envie pour mes étrennes. Avec une délicatesse imprévue, il fit miroiter à mes yeux charmés l'intérêt d'un chemin de fer avec catastrophe, d'un fusil, d'une boîte à musique. Hésitant entre ces diverses merveilles, je ne savais trop que répondre. Mon bienfaiteur devenait pressant; il ne partirait point que je me fusse ouvert à lui de mes désirs. Je voyais mon père étonné lever les sourcils à cet accès inattendu de générosité; et ma mère en riait d'orgueil dans sa broderie, car il n'y avait pour elle point de doute que ce revirement singulier dans un ami connu pour la fixité de ses principes ne fût dû à la particulière gentillesse de son petit garçon. A une question plus formelle de M. Simont, je me décidai hardiment, et mon choix tomba sur le chemin de fer.

— C'est très bien, fit M. Simont en me posant à terre... Je dirai à ton papa de t'en donner un.)

Mais revenons à l'homme aux joues bleues et à sa promesse. A la dénégation polie de mon père :

— Je n'ai qu'une parole, monsieur, dit-il en se redressant, la main sur le cœur.

Et à moi :

— Vous l'aurez demain.

Il se tourna vers mon père.

— Demain! fit-il avec force. Vous n'oublierez pas le petit croquis, mon cher maître?

— Vous l'aurez ce soir, dit mon père en ouvrant la porte.

L'homme aux joues bleues disparut avec mille courbettes, et en me regardant, le doigt en l'air, il répétait avec vivacité : « Demain!... demain!... Un très beau costume... magnifique... gilet blanc... bicorne. » Mon père, après avoir refermé la porte, m'expliqua que cet aimable monsieur était un personnage important dans un théâtre de sixième ordre, venu lui demander un dessin pour une fête de charité, et qui organisait pour la Mi-Carême le char des Volontaires de 92. Mon père me conduirait le voir, si j'étais sage.

— Et mon costume? demandai-je. Tu crois qu'il me l'enverra, le monsieur?

— Tu peux y compter, fit mon excellent père en souriant.

Fort de cette parole encourageante, j'y comptai donc, et l'axe de ma vie changea.

*
* *

C'était à la cuisine, entre les casseroles et dans les jupes de Zoé, ma vieille nourrice, que j'avais jusqu'alors pris le plus de plaisir à vivre. De ce jour, j'abandonnai ces lieux agréables pour la fenêtre du cabinet de mon père, où j'allai me mettre en faction. De là, je surveillais la rue. J'y regardais les promeneurs, et, particulièrement, tous ceux qui portaient un paquet sous le bras me remplissaient d'angoisse, d'espérance. Les voitures qui s'arrêtaient à notre porte me troublaient aussi ; et lorsque j'en entendais tomber le lourd vantail, je pâlissais. Quittant la fenêtre, je me jetais dans l'antichambre. J'écoutais le pas qui montait l'escalier. Sonnait-on à l'appartement, j'accourais, je glissais un œil par la serrure. J'attendais l'homme aux joues bleues et le costume qu'il m'avait promis. Je cessai de dormir la nuit, rien ne m'était plus, l'univers me devenait insipide depuis que d'une parole imprudente, un

inconnu avait miraculeusement ouvert à mes yeux d'enfant les belles portes de l'espoir.

Cependant, à la fin du troisième jour, et dans le moment où, par hasard, je n'y pensais pas, — car c'est ainsi toujours : ce que nous souhaitons le plus choisit pour se réaliser l'instant où nous laissons de le prévoir, et nous arrive par surprise, — l'homme aux joues bleues entra dans le cabinet paternel. Je ne l'avais pas vu venir dans la rue, ni s'arrêter devant la maison, ni entendu monter, pas même sonner. Il s'avança en souriant, me fit un salut cérémonieux et dit avec beaucoup de gravité :

— Je ne vous ai pas oublié.

Ce disant, il me mit dans les mains un tout petit paquet dont je dénouai aussitôt la ficelle, d'un cœur serré. Il ne contenait qu'un tambour de basque, et jamais cadeau ne m'a plus déçu. Et sans doute, à cet âge, on cache mal ses sentiments, car bien que je le remerciasse poliment, le visiteur ajouta :

— Je n'oublie pas non plus le beau costume.

Et cela me ragaillardit — comme une bonne parole à un moribond.

*
* *

Le tambour de basque fut crevé dans les vingt-quatre heures, et cet accident qui satisfit mon père (il avait horreur du bruit) ne m'attrista pas. Car ce jouet demeurait pour moi le mélancolique symbole d'une déception. Cependant le dernier propos de l'homme au costume de volontaire de 92 avait renouvelé ma confiance, excité mon désir. J'allai reprendre ma faction à la fenêtre, mon inspection de la rue. Je guettai à nouveau les passants, les porteurs de paquets, les voitures de livraison, les fiacres. Quand ma mère m'emmenait promener, afin de prendre l'air, je n'avais de cesse que nous ne fussions de retour; et même chez le plus cher de mes amis je m'ennuyais. Dans ce moment, pensais-je, le costume de volontaire est peut-être arrivé à la maison... Mon cœur battait à cette idée. Nous rentrions. Je me précipitais dans la loge du concierge.

— On n'a pas porté un paquet pour nous?

— Si fait... répondait M. Jules. On l'a monté.

Je bondissais, je grimpais l'escalier quatre à quatre.

— Zoé, il y a un paquet pour moi?

— Non, monsieur Claude. On a porté un paquet pour Monsieur, mais pas pour toi, monsieur Claude.

Et je retombais, du haut de ma lente ascension vers ce bonheur rêvé, jamais atteint. Ainsi dans les fêtes foraines, les grimpeurs de mât de cocagne, qui n'arrivent jamais au sommet, à cause du bois savonné, où ils glissent.

Cette année-là, je reçus beaucoup de cadeaux. L'arrivée de chacun me fut chaque fois l'occasion d'une vive secousse et d'un noir chagrin. Je croyais toujours qu'il s'agissait enfin du fameux costume, — habit bleu... gilet blanc... bicorne... Les plus beaux jouets, les plus nombreux soldats, les canons les plus perfectionnés me laissaient indifférent. Je n'avais d'amour, de désir que pour ce costume qu'on m'avait promis, qui ne venait pas.

Il ne vint jamais. Mais cette histoire m'a rendu sage : car, depuis, je n'ai jamais pu croire aux promesses de personne, et j'ai cessé de prendre mes désirs pour des réalités; je n'ai considéré comme un bien que ce dont j'étais véritablement

en possession, et je continue à penser que le plus certain est encore de désirer ce que l'on possède plutôt que de béer après ce que l'on n'a pas. Pour les maux, c'est une autre affaire : ils n'ont pas besoin d'être là, pour nous faire souffrir. Ils commencent dès qu'on pense à eux. Que n'en va-t-il de même avec le plaisir !

VIII

LA BASTIDE

Je me vois assis dans mon petit fauteuil d'enfant, sous les combles de la vieille maison familiale, à La Bastide, faubourg de Bordeaux. C'est l'été, les jours les plus accablants d'août. Par les fentes de la persienne en natte souple et verte, le soleil fuse à longs rayons obliques où la poussière danse, fait craquer la cimaise, le plancher de bois de pitchpin, qui, à cette chaleur, dégage un fort arome de résine. La servante Félicie repasse en songeant à rien, et l'odeur du linge, d'où le fer fait sortir une vapeur humide, se mêle à celle des stores surchauffés. La gringoneuse Bernachoune est venue chercher le linge sale dans la souillarde. Puis elle est repartie, sans rien dire. Je demande à Félicie :

— Qui c'est, la vieille dame?

— C'est la gringoneuse, répond Félicie.

Cela me suffit, mais ne m'avance guère. Je répète ce mot surprenant : gringoneuse. Cela ne me dit rien, mais cela chante... Gringoneuse... Les heures coulent... Gringoneuse... Il n'y a que des placards dans cette pièce, sous les toits. Je voudrais les ouvrir, tous, l'un après l'autre, avoir le droit de tourner les clefs, où mes mains n'atteignaient pas l'année dernière, pousser les portes à coulisses. Je sais bien qu'il n'y a rien dans ces placards. Il n'y a rien pour les petits enfants dans les placards des vieilles maisons habitées par de vieilles personnes : ou bien, si l'on y trouve quelque antique fusil de chasse dont les chiens sont cassés, ou des épées nouées d'un crêpe noir plein de poussière, ou quelque autre objet familier qui vous tenterait, il est défendu d'y toucher, et Félicie reviendrait vite fermer la porte et retirer la clef en disant :

— Mademoiselle ne permet pas...

Mademoiselle, c'est ma tante Alida. Et je pense à elle. Elle est vieille, ratatinée, toute blanche. Elle a le visage carré, de gros yeux bleus fanés sous des lunettes très épaisses, des bandeaux de

cheveux d'argent, plats et partagés en deux sur son front que sillonnent mille rides profondes. Elle est vieille, très vieille. Elle est la tante paternelle de mon père, et elle-même a encore sa propre tante, tante Gabrielle, qui vit à l'étage au-dessous et pour le moment fait la sieste. Celle-là doit bien avoir cent ans... pas loin... Je compte sur mes doigts, mais je m'embrouille. Comment fait-elle pour se rappeler l'âge de la tante Gabrielle, tante Alida?

Aujourd'hui, on m'a laissé à la maison. Ma mère suit avec déférence ma vieille tante Alida dans ses visites familiales. C'est une horrible pénitence. Je sais à quoi j'ai échappé en restant là; et j'ai beau bâiller pour me distraire, dans l'ennui sans fin de ce jour si long, il est bien permis de bâiller, — ici, du moins : tandis que dans ces visites interminables, si j'avais le malheur de porter la main devant ma bouche, maman me regarderait terriblement, de ces yeux qui font mal... Ainsi maman était sortie seule, avec tante Alida. Cela était prévu de toute éternité, comme toutes les choses qui s'accomplissent dans cette maison, selon un rite une fois établi il y a quarante, cinquante, soixante ans; cela était prévu et dé-

cidé depuis la visite de l'année dernière, à la même date : « Allons, ma chère fille... à l'année prochaine... »

Voici l'horaire de la journée. Le vieux cocher Pierre qui habite de l'autre côté du jardin, derrière le chalet de bois découpé à jour où sont rangées les voitures, attend à deux heures devant la porte, sur le quai, impassible, le fouet contre la cuisse, les mains hautes, raide et immobile sur le siège du vieux landau familial attelé de deux vieux chevaux impeccables. Les croupes reluisent, les cuivres miroitent, les cuirs étincellent; les molesquines exhalent leur aromatique odeur de vernis ancien, sous le soleil qui les caresse. L'eau jaune du fleuve miroite aussi, entre les camartaux de bois séchant en piles quadrangulaires. Une rumeur lointaine vient de la ville, étalée par delà le large espace des eaux. Le tramway passe en cornant avec un bruit de ferraille. Au loin, à droite, le pont de pierre jaunie et de brique rouge enjambe le fleuve, de ses dix-sept arches...

Toute en soie, vêtue de soie, chapeautée de soie, chaussée de soie, son petit nez court chevauché de bésicles rondes, une minuscule ombrelle à la

main, — une ombrelle à volants et à manche d'ivoire qui se plie en deux, — tante Alida descend et s'installe dans le landau. Maman la suit en souriant, parce qu'elle sait faire plaisir à la vieille tante, qui pense faire plaisir à sa jeune nièce. Sur le perron du comptoir dont la porte à tambour bombe un capiton de cuir vert qui reluit au soleil comme un gros scarabée, mon oncle Hector salue ironiquement les promeneuses, plisse son gros nez bourgeonnant qu'il prend dans sa main, suivant un geste familier, m'adresse un pied de nez farceur et affectueux, et rentre dans son domaine : cet étroit bureau d'où il n'est pas sorti depuis trente ans, et d'où il gouverne entre son écritoire et un globe terrestre, sous de multiples cartes de géographie en toile cirée, une flotte considérable de bateaux qui rayonnent les mers en tous sens, pour le compte de la raison sociale Brun et Lesprat, bois du Nord, à Bordeaux. La voiture s'ébranle. Maman se retourne et me fait signe; et si ce n'était qu'elle est vêtue à la dernière mode de 1895, sous un ridicule chapeau plat, d'une robe à ruches qui a des manches à gigot et une taille à boudin, c'est une vraie image de Constantin Guys que ce lan-

dau désuet, ce cocher à cocarde, et cette jeune élégante près de cette vieille douairière, sous cette ombrelle minuscule qui n'ombrage que la figure; une vraie image d'autrefois, une scène très Second Empire, tout à fait 1860.

La maison, les mœurs, les habitants de La Bastide sont arrêtés à cette date. Le monde a pu courir, les ans s'écouler, le siècle même culbuter dans l'abîme sans fond, un autre lui succéder avec un nouveau numéro, c'est toujours 1860 que respirent cette demeure, ses coutumes, ses gens.

Et j'imagine la tournée qui commence, de la pièce si chaude, sous les toits, où Félicie repasse et tuyaute les bonnets à guimpes de mes vieilles tantes. Moi aussi je l'ai fait souvent, ce lugubre tour de visites. C'est d'un ennui merveilleux, d'un ennui de dimanche en province. Mon imagination en a été frappée à jamais, et j'y songe parfois. Feuilletons quelques-unes de ces images dominicales...

Me voici dans le petit jardin des bonnes sœurs de l'Espérance, un petit jardin entouré de murs, assez joli avec ses fleurs religieuses, ses yuccas tuyautés, ses balsamines que je fais éclater du doigt pour sentir avec un dégoût frissonnant

mon index pris dans le souple déclic des pétales élastiques... Il y a de gros pigeons qui roucoulent, et quelques cassis. Mais la récolte des petites boules noires a déjà été faite, il n'en reste plus qu'une par-ci par-là, oubliée sur sa petite grappe, fripée et séchée. Je cherche ailleurs quelque fruit que je pourrais dérober. Ce jardin n'a de fleurs qu'autant qu'il en faut pour parer l'autel de Marie. Le soleil est chaud et se réverbère sur les tuiles vernissées du toit. Je m'ennuie beaucoup. Je m'ennuie presque autant que tout à l'heure, quand j'étais dans le petit salon des bonnes sœurs, où le parquet est si luisant, où il y a des ronds de sparterie devant chaque chaise et des fleurs en papier verni dans des vases de verre bleu... La maison sent la poussière, la cire chaude et les confitures. Les sœurs en font cuire en ce moment, pour les pauvres. Mais moi qui ne suis pas un pauvre, je n'en aurai pas : et je trouve injuste que personne ne songe jamais à la misère des petits enfants riches...

— Ce petit mignon mangerait bien quelque chose, dit la bonne sœur... un petit biscuit?...

— Non, non, dit ma tante Alida... Nous n'avons pas le temps...

Que faire? Le cœur gros du biscuit entrevu et refusé, je descends au jardin — on avait vraiment bien le temps, en écourtant un peu les salamalecs qui n'en finissent pas — faire éclater les balsamines violettes, qui s'agrippent aux doigts, jeter des pierres au hérisson, dans le gazon, et faire s'envoler les pigeons qui buvaient, autour du bassin...

Il y a aussi Marie Blondeau, qui habite à l'autre extrémité de la ville : il faut profiter de la voiture pour aller la voir; et la cousine Amélie, qu'il ne faut pas oublier, parce qu'elle est pauvre; ni les cousines Brun, parce qu'elles nagent dans l'opulence, et que l'on ne doit pas froisser. Puis passer chez la couturière, pour choisir du drap, et chez l'antiquaire, pour un cadeau de mariage. On y voit un bien beau bateau sur la console : une frégate en bois à deux rangées de canons qui sortent leurs gueules par les hublots, un fin gréage savant comme une dentelle, et jusqu'aux bouées de sauvetage, aux poulies. Je l'admire, je veux le toucher. Maman me fait signe de me taire, par discrétion. Si la bonne tante Alida m'entendait, elle se croirait obligée de m'en faire cadeau... Parbleu! C'est bien pour cela que je

le regarde. Mais maman m'a pris par la main, m'a secoué le bras, et voilà que je boude. Désormais mon espérance est toute dans Coulomb, le pâtissier. Mais ce n'est pas encore pour tout de suite. Il faut d'abord aller chez Bellerose, rue Sainte-Catherine, seul endroit du monde où l'on puisse trouver du fromage de Hollande véritable. Tante Alida est connue depuis quarante ans chez Bellerose. Des générations de garçons épiciers se sont empressés à sa venue hebdomadaire, le crayon à l'oreille, en tablier de toile écrue, de fausses manches de lustrine aux bras.

— Un croûte rouge pour mademoiselle Alida!...

Et je vois le rite sacré s'accomplir : Bellerose lui-même apparaît, salue, palpe et soupèse les fromages, et dans le plus gras, le plus lourd, il pratique avec une sonde d'argent un petit trou, d'où il retire un mince filament, un copeau de pâte onctueuse et fraîche, d'un beau jaune. Ma tante le goûte, sous sa voilette relevée jusqu'à son petit nez court, hoche la tête, et tournée vers ma mère, l'air entendu :

— Il est très bon, dit-elle.

Alors nous allons chez Coulomb, manger un gâteau. Ceux de Tcharner, le pâtissier voisin, sont

beaucoup plus beaux et bien meilleurs, mais il y a également quarante ans que nous nous servons chez Coulomb, et on ne peut délaisser ainsi d'honnêtes fournisseurs qui nous ont toujours contentés. J'y mange à regret, dans la boutique vide, un éclair vierge de toute crème, le dernier, et qui peut-être, depuis quarante ans, lui aussi, m'attendait... Mademoiselle Coulomb, qui est toute rétrécie, ressemble à tante Alida.

— Avez-vous quelques petites foutaises pour le dessert? demande ma tante.

— Je viens de vendre les dernières, dit mademoiselle Coulomb en pinçant les lèvres...

Jamais je n'entrerai chez Tcharner. Pendant que la voiture opère une imposante demi-volte pour venir s'aligner au trottoir, j'en considère les gâteaux à la devanture, merveilles défendues : babas bavant leur Chantilly mousseux sous leur chapeau de pâte légère et spongieuse, jésuites aux cent mille feuilles, éclairs éclatant de crème... Tentation vaine, vain regard... Voici la voiture.

— Allons, mon minet...

Mes cousines, qui sont fort moqueuses, me demanderont certainement tout à l'heure si les gâteaux de mademoiselle Coulomb étaient bons.

— Pourtant, ajouteront-elles, ceux de Tcharner sont bien meilleurs.

Le jour finit. C'est le retour.

— Nous rentrons, Pierre, dit tante Alida.

Pierre impassible touche ses chevaux. Nous roulons sur le dur pavé. Voici Saint-André et sa grosse tour. Les quais, le port, et leur odeur de vin, de goudron, de saumure, de morue sèche, et sur le fleuve, l'innombrable forêt des mâts balancés, l'enchevêtrement des cordages, le petit bateau mouche qui fait la navette, entre les deux rives... Voici le pont de pierre, et ses belles arches, la large rivière jaunâtre, le ciel de sang à l'horizon. Rien de plus beau pour moi, parmi mes souvenirs, que ces couchers de soleil sur la Garonne, la ville étalée et ses mille clochers, ses toits, ses coupoles, ses tours; et ce fleuve puissant qui soudain se frange d'une longue écharpe d'écume à l'heure du mascaret, ce flot de la marée montante venu se briser et déferler contre le flot des eaux qui roulent à la mer...

La voiture tourne : c'est La Bastide. Les camartaux de bois — les hautes piles de planches entrecroisées qui viennent de Norvège, — l'odeur nouvelle du bois coupé, des scieries, l'appel des

locomotives de la gare voisine, lançant leur cri strident et pur dans l'espace libre... Quelque chose de lointain, de mélancolique et d'éternel, la nostalgie du soir sur l'eau, la fin du jour... Je subis ce charme insensible.

... Aujourd'hui, ce ne sera ni Coulomb, ni Tcharner. Je suis à rêver dans la buanderie, à regarder la gringoneuse emporter son linge, à écouter le vol des mouches et le bruit mat du fer que la lisseuse Félicie repose sur les piles fumantes et odorantes des toiles repassées, à grignoter les petits gâteaux secs, un peu moisis, qu'elle a retirés de la vieille boîte de fer blanc que lui a confiée mademoiselle pour ma collation de quatre heures.

IX

LES JEUX PACIFIQUES

> Et, pour s'esbattre comme les petits enfants du pays, lui firent un beau virollet des aisles d'un moulin à vent de Mirebalays.
>
> RABELAIS, *Gargantua.*

Cette grande maison de La Bastide, il me suffit de l'évoquer dans mon esprit, les yeux fermés, pour que j'en revoie aussitôt la masse carrée et sérieuse, flanquée de deux tourelles à toit d'ardoise bleue, les trois étages et le double balcon de pierre, qui avait des trous à chaque extrémité pour laisser s'écouler l'eau des pluies; que j'en respire aussitôt l'odeur excellente de bouillon longtemps mijoté qui monte, à travers le frais vestibule, issue de l'immense cuisine où dans la cheminée géante se dore une volaille embrochée tournant toute

seule, avec un parfum savoureux, devant un grand feu de sarments de vigne et de pommes de pins; pour que j'en sente aussitôt peser à mes épaules, comme un lourd manteau, l'incommensurable et profond ennui. C'était une maison de vieilles gens. Oh! de délicieuses vieilles gens, certes, à jamais bénis dans mon souvenir, à la vertu biblique, à l'immense bonté... Mais un petit garçon qui rêve d'enfants de sa taille pour se divertir, au temps des vacances, ne peut recevoir qu'une impression triste de ces vieillards aimables et bons, un peu solennels et dont la vie près de finir lui inspire une tendresse mêlée de crainte et de respect; juste de quoi penser à eux, plus tard, avec le sentiment singulier d'avoir autrefois connu des êtres d'un autre âge. Mes parents, eux-mêmes, auprès de ces vieux parents, n'ont pas échappé à cette impression mélancolique. De leur temps déjà, La Bastide n'était plus habitée que par des figurants à la vie ralentie et par des ombres, vestiges affaiblis d'une existence naguère encore animée et joyeuse.

Tout était d'une époque antérieure, à La Bastide. Les beaux jours de mes vieilles tantes, autrefois Gabrielle, Alida, Adrienne ou Marie, avaient flori

en 1860. Tout y portait encore ce millésime : les bibelots et le mobilier, la pendule de bronze doré sur la cheminée, les tables gigognes de laque, les fauteuils de tapisserie ou à capiton, les poufs, la courtine des lits et le baldaquin des fenêtres, tout, jusqu'à ces daguerréotypes effacés dans leurs cadres de verre fumé à filets d'or, où l'on voyait Marie et Adrienne enfants, avec leurs pantalons qui dépassaient la jupe courte à ruches, Alida souriante et Gabrielle majestueuse en crinolines. Dans la petite bibliothèque d'acajou devant laquelle j'allais regarder sagement des images, assis sur un coussin de peluche à rubans, tandis que ma mère dévouée faisait la lecture à la tante Gabrielle aveugle, dont la peau fanée et jaunie était si douce à embrasser, je voyais au complet dans de gros livres sévères les œuvres de Buffon, le *Musée des familles* dans sa reliure bleue, des tomes dépareillés de Lamartine et de Balzac. Ah! comme il eût bien dépeint cette maison et ses antiques personnages, ce Balzac dont les livres étaient les dernières « nouveautés » littéraires qui fussent entrés dans cette vénérable demeure!... Il y avait un cerf de bronze qui léchait sa hanche blessée, sur un socle de bois noir, au milieu de la cheminée

du petit salon. Des meubles de Boulle, à inscrustations de cuivre, y faisaient face, avec leurs mille arabesques d'écaille rouge et noire, à des canapés recouverts de reps ou de peluche grenat; sur les murs, on voyait dans des cadres surchargés de moulures et de roses enguirlandées, des gravures sur zinc en noir, reproduisant un tableau célèbre de Paul Delaroche, *le Cardinal de Richelieu remontant le Rhône*, *les Moissonneurs italiens* de Léopold Robert, dansant une bien sage tarentelle, et puis *Corinne au Cap Misène*, ou bien *Esmeralda* avec sa chèvre. Dans la petite salle à manger voisine, qui était tout en bois de pitchpin, luxueuse innovation d'une époque reculée, brillait sur les dessertes, les consoles, ou derrière la glace des buffets vitrés, le pâle éclat des pièces d'argenterie massive... C'était là que nous dînions chaque soir, sous la clarté ambrée des lampes à huile; que mon père s'extasiait sur l'excellence estimable des vins, qui dataient eux aussi, mais plus heureusement que le reste, des environs de 1860; et que le charmant oncle Hector, avec sa malice habituelle, annonçait le menu du jour, qui était chaque fois une merveille, car oncques ne mangea-t-on mieux, ni nulle part, que dans cette maison tra-

ditionnaliste, ou bien, choisissant quelque fruit pour la vieille aveugle, lui disait en mettant dans son assiette une belle grappe de raisin, invariablement, au dessert :

— Voici du muscat, ma tante... Il vient du Bouscat (*)...

C'était habituellement le dernier propos que j'entendais de la journée : et peut-être qu'au retour accoutumé de cette phrase aussi exacte à revenir à la même heure que le sablier de buis (qui m'amusait tant sur la table quand on y servait des œufs à la coque) à laisser couler le dernier de ses grains de sable, ma mère s'avisait alors qu'il était temps de m'aller coucher. Le mot de Bouscat appelait à sa suite : « Au lit! » J'y montais, triste et le cœur serré à l'idée de la longue nuit noire et de ces moments d'angoisse et de solitude où, bordé dans mon petit lit, la lumière éteinte, dans l'obscurité, j'entendais le pas décroissant de ma mère s'éloigner, sur les dalles de pierre du corridor, et le vol sifflant des moustiques venir tracer ses arabesques invisibles autour des plis de la moustiquaire, jus-

(*) Campagne des environs de Bordeaux.

qu'à ce que je fusse tombé dans le trou profond du sommeil, qui efface tout...

Le matin revenait pourtant, et les jours succédaient aux jours, dans leur enchaînement morose. Le souvenir d'une troupe de cousins avec lesquels, en de certaines vacances, j'avais passé là des heures plus courtes que des secondes, accroissait mon désœuvrement et ma solitude. Nous n'arrivions plus maintenant à La Bastide qu'après leur départ pour la campagne ou la mer, d'où ils ne devaient revenir qu'à l'automne. Dans le vaste jardin, aux taillis innombrables, entre la maison triste et le chalet à découpure, j'imaginais leur bande enfuie et dispersée; fermant les yeux, je tâchais à les y voir encore. Le rappel de nos jeux d'autrefois, nos mascarades, nos batailles, nos déguisements de Peaux-Rouges n'étaient plus pour moi qu'un sujet nouveau d'amertume, et une fois que, poussant la porte d'une petite hutte en terre battue, cachée sous les arbres au fond du jardin, dont nous avions fait souvent le palais royal de nos îles sauvages, j'y avais retrouvé nos coiffures de plumes, nos colliers de marrons, nos zagaies, nos arcs, nos flèches empennées, que je m'en étais décoré le chef ou garni la ceinture,

quel n'était donc pas mon ennui, à me promener seul, accoutré de la sorte, par les allées désertes, impeccablement ratissées, qui n'étaient plus jamais pour moi que le lieu désert de mes joies anciennes, de mes bonheurs évanouis...

Il ne me restait plus que le tulipier pour tout divertissement. C'était un gros arbre vénérable, au bord d'une pelouse. J'y grimpais. Dans l'écartement de deux fortes branches, je m'aménageais un siège au moyen de cordes. J'y installais mes armes de plumes et de bois ; mes gâteaux moisis, quelques fruits de ma collation, et c'étaient mes vivres. Les rameaux bruissaient au vent autour de ma tête, les oiseaux y faisaient entendre leur divin ramage, les feuilles frissonnaient avec un murmure pareil à celui des eaux déferlant sur un rivage inconnu : je me laissais bercer à ce bruit monotone et doux, et là, demeurant des heures, ivre d'isolement, de tristesse et de rêverie, imaginant que j'étais Robinson dans son île, Corcoran sur son mirador, Paul attendant le retour de Virginie, je me préparais un cœur romantique.

Ce Paul et cette Virginie dont je n'avais pas lu le roman, tenaient pourtant un bien grand rôle dans ma vie solitaire de La Bastide. J'ai long-

temps pensé que ce furent de très vieux membres de ma famille qui avaient couru une aventure singulière, et j'en fus détrompé plus tard, avec chagrin. Aussi bien ma tante Alida m'avait-elle trop souvent entretenu de ces tendres héros ; elle y avait joué dans son enfance avec ses frères, au milieu des barils, des caisses et des sacs accumulés pour le chargement des navires, dans l'odeur exotique du goudron, de la saumure et des épices qui parlaient à l'esprit de rives lointaines. J'y jouais à mon tour. Mais à l'encontre de cette vieille femme excellente, qui dans ses temps reculés avait eu à la fois trois Pauls à son service, je n'étais celui d'aucune Virginie; et de l'histoire racontée de ces amants célèbres, je ne pouvais, à moi seul, figurer dans mon arbre que l'épisode où l'infortuné Paul lamente ses amours malheureuses et, prévoyant un cataclysme, déplore d'un cœur plein d'angoisse, l'absence de sa Virginie à jamais perdue...

Je suppose que ma tante Alida avait une prédilection particulière pour les jeux qui ne demandaient pas de bruit. Car ce fut elle qui m'apprit aussi les charmes du métier d'oiseleur. Il consistait à construire des filets de ficelle, des chausse-

trappes, des boîtes à déclic soudain où, séduits par de menus appeaux, les petits oiseaux devaient immanquablement venir se laisser prendre. C'est une grande tentation pour un petit garçon qui aime par-dessus tout ce qui vole, ce que la main ne peut atteindre — bulle brillante de savon, fumée, libellule, hirondelle! — que d'attraper des petits oiseaux. Docile aux conseils d'Alida, je disposais mes rets, mes trébuchets, mes pièges. Je voyais déjà remplie par mes soins la grande volière vide, située en un coin du jardin, où dans les jours de l'antique splendeur, le défunt oncle Marcelin, l'époux de tante Gabrielle, entretenait mille oiseaux des plus rares, dont quelque plume encore se voyait accrochée aux mailles étroites du grillage. Rien de plus triste qu'une volière vide; j'allais souvent considérer celle-là, j'imaginais la beauté, la variété des ailes, des queues, des aigrettes, les mille cris du peuple volant qu'elle avait jadis contenu, et tournant une clef, j'en faisais jaillir, s'élever, retomber le jet d'eau, dans sa vasque déserte... Je voyais déjà, dis-je, cette vaste cage remplie à nouveau de vols et de battements d'ailes, de ramages, d'échauffourées de plumes, grâce à mon ingéniosité patiente. Alors,

je courais regrimper dans mon arbre, retenant mon souffle et le cœur battant, afin de guetter, de là-haut, puissant et invisible, mes machines et le moment où, tirant une légère ficelle, je ferais retomber sur l'oiseau pipé le filet détendu ou le déclic du piège. Et patient, attentif, en silence, la ficelle aux doigts, j'attendais là ainsi, pendant des heures, comme beaucoup de pêcheurs de lune, de ferreurs de cigales, de chasseurs de coquecigrues, des oiseaux qui ne venaient pas.

X

MARRAINE

Ma marraine était une femme délicieuse, une très vieille femme d'un autre temps, que j'ai connue à peine, car j'avais douze ans quand elle mourut : mais tout ce que je sais d'elle me touche et me charme comme ces pastels aux trois quarts effacés de l'avant-dernier siècle. C'était une petite vieille, aux yeux de souris, fort propre et agréable, toute menue, que l'âge avait ratatinée et jaunie. Elle achevait le cours ralenti de son existence dans un fauteuil à oreillettes, au coin de sa cheminée, à Luchon, entre son fils malade, qui devait mourir avant elle, et sa bru, ma tante Éléonore, qui avait été miraculeusement belle. Je revois son visage fin mais sans expression sous sa coiffure à blondes, ses mains perpétuellement croisées dans

leurs mitaines de dentelles, et ses yeux surtout, ces yeux de vieillard, presque éteints et dépourvus d'âme, qui pour avoir beaucoup pleuré semblent ne plus jamais pouvoir se poser sur rien, déjà fixes et perdus qu'ils sont sur quelque chose d'au delà.

Sa vie avait été traversée par un grand amour, chèrement payé. Elle était née Saint-Jean : c'était de la bonne noblesse de province, mais sans grands moyens et de vues étroites. Lorsque à vingt ans elle se fut toquée d'un fils du premier adjoint au maire de Toulouse, M. Bruchet, qui était un bel homme aimable mais un bourgeois, quoique riche, la marquise de Saint-Jean, sa mère, lui dit :

— Tu l'auras, ton Bruchet, ma fille! Mais je te maudis!

Elle se roulait à terre avec des cris et des transports à la pensée qu'elle n'épouserait pas l'homme qu'elle aimait parce qu'il était bourgeois et commerçant. Elle l'eut enfin. Ce Bruchet était un galant et charmant cavalier, mais de mœurs violentes et passablement mauvais sujet. Au bout de peu de temps il ne s'occupa plus de sa femme que pour la maltraiter. Il la laissait insulter par ses maîtresses jusque sur le pas de sa porte, où

elles venaient l'attendre ou le reconduire. Elle eut de lui deux fils qui eussent été la consolation de sa vie, si elle n'avait eu la douleur de les voir mourir tous deux, l'aîné fort jeune et dans des circonstances dramatiques. Il avait dix-huit ans, adorait sa mère maltraitée, et un jour qu'il revenait à cheval de la promenade, l'aperçut dans la rue où elle recevait les injures d'une fille à laquelle son père faisait les yeux doux. Le jeune homme pousse son cheval, s'approche du groupe, enjoint à cette fille de se taire. Pensant qu'il allait la frapper, elle fit un geste assez brusque avec son ombrelle, qui toucha le cheval; cette bête était ombrageuse et prit peur, s'emballa, entraînant son cavalier incapable de la maîtriser vers l'écurie qu'elle sentait voisine, y entra d'une galopade, brisant la tête du malheureux sur le chambranle de la porte. Il mourut du coup. Le désespoir de la pauvre mère fut à son comble. Mais elle n'avait pas encore tout supporté. Le fils qui lui restait eut le malheur de tuer un homme, en duel. Bien que l'affaire se fût passée dans les règles et que son adversaire n'eût été qu'un bretteur de profession, il dut aller devant la cour d'assises, où d'ailleurs il fut acquitté. Mais déses-

péré par le remords, il prit du service chez le pape et s'engagea dans les zouaves de Lamoricière, avec lequel il fit campagne en Italie où c'était alors le bon ton d'aller gagner des indulgences et faire le brave. N'étant plus retenue par rien auprès d'un mari que ses malheurs n'avaient pas ramené à des mœurs plus humaines, Mélanie quitta le triste foyer conjugal, avertissant seulement ce bizarre époux qu'elle serait toujours heureuse de revenir à lui, s'il avait jamais besoin d'elle. Ce qui arriva, quand cet homme volage tomba un beau jour frappé d'une attaque. C'est alors que, sans dire un mot, avec une fermeté romaine, cette femme admirable reprit sa place à un chevet où il n'était plus besoin que de dévouement, et pendant les quinze ans qui suivirent, se fit la garde-malade impeccable de cet homme deux fois déchu, qu'elle avait autrefois aimé.

Ce Bruchet continuait à avoir des colères d'autant plus terribles qu'il se sentait moins en état de satisfaire à des passions dont sa maladie n'avait pas éteint le principe, si elle lui en interdisait l'usage. Il avait presque tout le corps paralysé, hors la main droite, mais la tête bonne et l'imagination intacte. Il semblait vouloir se

venger de ses maux par une espèce de haine universelle, sauf un certain respect pour la beauté morale de sa femme, qui lui était venu sur le tard. D'elle seule il acceptait la préparation du peu d'aliments qu'il pouvait prendre ; elle seule pouvait lui pousser, dans son assiette, avec la pointe du couteau, les petits morceaux qu'il s'essayait à piquer avec sa fourchette, du bout de ce qui lui restait de doigts vivants. Et s'il arrivait qu'il n'y réussît pas du premier coup, il saisissait ma pauvre marraine penchée sur lui par les brides de son bonnet et la secouait furieusement, ou bien, exaspéré de son impuissance, s'arc-boutant, il trouvait encore la force d'envoyer rouler d'un coup de poing, au milieu de la chambre, le petit guéridon où était posé son dîner. On lui servait six huîtres, tous les jours ; il n'en mangeait jamais que trois ou quatre, mais crachait dans les autres afin qu'elles ne pussent être agréables à personne.

Après ces repas singuliers, on poussait son fauteuil roulant jusqu'à la fenêtre qui donnait sur le faubourg Saint-Étienne, et sous le rideau relevé, il s'écrasait le nez contre la vitre pour regarder passer les belles filles dans la rue, à

l'heure où elles revenaient du travail; et là il pleurait sur lui-même de chagrin, d'impuissance et de regret, en frappant de ses doigts valides le rebord de sa chaise, tandis qu'un vieux serviteur nommé Jean lui chassait les mouches avec un éventail.

Ma mère, qui fut élevée dans cette maison si triste, par ma bonne marraine, était la seule personne que le vieil infirme pouvait supporter et à laquelle il parlait un peu doucement. Elle me dit que malgré ses colères insensées, il ne prononça jamais devant elle une parole déplacée ou grossière, et qu'il demeurait toujours très poli, jusque dans ses pires emportements.

Ma marraine acceptait ses chagrins avec une résignation chrétienne. Elle était ornée de beaucoup d'esprit, de cet esprit particulier au dix-huitième siècle, qui résidait moins dans les mots que dans un certain tour que l'on avait pour prendre les choses. Sa répartie était vive et alerte, et bien que ce fût une femme assez humble par la culture, elle montrait en tout une vivacité naturelle qui était charmante. Ma mère me racontait qu'une nuit qu'elle était couchée, son mari entre dans sa chambre et lui dit :

— Madame, savez-vous où se trouve monsieur votre fils? Il est au bal des Lilas (c'était un lieu assez mal réputé à Toulouse).

— Eh bien, monsieur, qu'y faisiez-vous vous-même? répondit-elle sans bouger. Elle lui tournait le dos, il s'en alla.

Cette excellente femme était née environ 1800. Elle avait vu l'Empereur, je ne sais où, mais peut-être inventé-je ce détail. En tout cas elle dansa en 1830 avec le duc d'Orléans, celui qui mourut, comme Hippolyte, dans un accident de voiture. Encore qu'elle fût légitimiste, elle l'avait trouvé séduisant, mais cela n'est pas bien nouveau depuis madame de Sévigné. Elle gardait les restes de cette politesse parfaite et de cette grâce de manières qui faisaient le charme de l'ancien régime; elle avait passé son enfance au milieu de ces gens aimables, vestiges étonnés d'un temps aboli, qui avaient échappé à l'échafaud en 93, mais largement goûté de l'exil ou de la prison. Les dernières années de sa vie, quand je l'ai connue, elle faisait de jolis contes et chantait après les repas, dès qu'on l'en priait, des chansons patoises sans queue ni tête, mais fort drôles et d'une saveur agréable. Elle chantait avec

une petite voix flûtée et cassée, et infiniment de malice et d'esprit. Parfois des lambeaux de ces chansons me reviennent et me causent un attendrissement mélancolique. Je revois ses lèvres fanées s'entr'ouvrir, ses petits yeux où passe une lueur faible cligner, sourire, son sourcil se lever, et ses mines si comiques, ses hochements de tête, ses intentions fines comme des mouches... Souvent même, quand elle était pelotonnée dans son fauteuil, avec son regard vide, les mains croisées, à marmotter des prières, ou à faire semblant, ses lèvres remuaient sans bruit, continuellement, et elle se mettait à chanter, toute seule, sans qu'on le lui eût demandé, à la façon d'une pendule ancienne qui se détraque et sonne sans qu'on sache pourquoi. Alors, moi bambin, j'écoutais cette voix d'un autre âge, cette vieille douce femme qui chantait, comme une ombre dans un souvenir. Elle chantait ceci :

Lison dormait dans un bocage
Jambe par ci, jambe par là...

. . . .

Ne mettez pas votre nez là
Ce ne sont pas là vos affaires...

Il y avait encore l'histoire de sainte Élisabeth :

Madame sainte Élisabeth
A quatre-vingt-un an n'avait
T'encore ni garçon ni fi-i-i-ille.
Mais à quatre-vingt-et-deux ans
Elle enfanta
Ah! Ah! Ah! Ah!
Monsieur saint Jean.

Aussitôt que l'enfant fut nat (né)
On lui montra monsieur son père.
Il demanda son écritouère
Et entonna
Ah! Ah! Ah! Ah!
Be-ne-dic-tus... etc.. etc.

A la fin, elle ne reconnaissait plus les gens. Elle n'avait plus de mémoire que pour les choses très anciennes, pour cette même raison qui fait sans doute que c'est toujours sur les plus vieux portraits qu'on est le plus jeune. Ma tante Eléonore lui disait en montrant ma mère :

— Eh bien, maman, qui est cette dame? Vous ne la remettez pas?

La pauvre vieille hésitait, regardait, remuait

ses lèvres défleuries, réfléchissait. Puis un éclair subit de bonheur illuminait son visage ridé :

— Eh! mais c'est ma Margoton chérie!

Quand mon tour venait, elle disait :

— Mais quel est ce *Mossieu?*

— C'est votre petit filleul, maman... le fils de Margoton...

— Ah! le pauvre petitou... Ah! quel *fat!*

Elle a gardé sa répartie jusqu'à la fin. Une fois, nous sortions de table. Ma grand'mère était avec nous, c'était une vieille amie de ma marraine, et elle prenait plaisir à la taquiner; et pour la faire endêver mieux, s'en prenait à sa bru :

— Eh! Mélanie... entre nous... elle n'est pas bien jolie, votre belle-fille... (ma tante Éléonore avait été une beauté; elle ressemblait à l'Impératrice au point que lorsqu'elle se promenait aux Tuileries, plus d'une fois, dans son bon temps, les factionnaires lui présentèrent les armes).

— Pas bien jolie, madame? Eh bien, à côté d'elle, vous avez la figure d'un cul!

Puis comme elle voyait ma bonne grand'mère interloquée par cette franchise un peu verte, elle se retourna, craignant de l'avoir blessée, et lui faisant la révérence :

— Ma chère, on dit qu'il y en a de fort jolis...

Elle allait habituellement à confesse; mais son directeur étant mort, elle fut obligée d'en prendre un autre. C'était un prêtre espagnol fanatique et des plus austères. Un jour elle va le trouver et lui dit :

— Mon père, j'ai fait gras vendredi... mais à mon âge...

— A votre âge, madame... vous vous portez bien? A votre âge... madame; il n'y a pas d'âge! s'écria le père d'une voix redoutable.

— Comprenez-vous ce lourdaud? dit-elle en revenant à sa bru... A mon âge... Il n'y a pas d'âge! Eh bien, je n'irai plus à confesse...

Mais quand le curé vint l'administrer, la veille qu'elle mourut, il dit à ma tante Éléonore en s'en retournant : « C'est une sainte ».

Elle mourut parfaitement. Mais si vieille qu'elle fût, si déjà morte qu'elle était, si l'on peut dire, si malheureuse qu'elle ait été, elle tenait encore à la vie. Elle disait à ma tante aux derniers moments, avec une pauvre voix défaite : « Ma fille, ma fille... je ne veux pas mourir... je ne veux pas mourir... » Et elle agitait ses bras minces au-dessus d'elle, sur son lit.

XI

LA FLÊCHE DANS L'ŒIL

Il faut savoir souffrir pour ses amis. J'en avais un, appelé Pierre. Je l'aimais tendrement. Il était mon aîné de cinq ans et tirait sur moi de ce privilège une forte supériorité. Je lui servais à la fois d'enclume et de petit frère, selon qu'il me tapait dessus ou me dictait ses volontés et prenait de l'importance à ses propres yeux par les conseils qu'il me donnait. Il professait que l'amitié est le plus beau des sentiments et qu'un ami véritable doit supporter, le sourire aux lèvres, mort et passion pour ce qu'il aime, le secourir dans les périls, l'aider dans les situations difficiles, lui faire des cadeaux, et par-dessus tout, savoir se taire. Ses leçons m'avaient profité : on m'aurait coupé en morceaux plutôt que de m'en-

tendre avouer qu'il avait fait une sottise. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore je ne puis me résoudre à juger des êtres qui m'ont une fois plu; ce que j'ai aimé un jour m'est à jamais sacré. La raison peut s'être égarée, mais le cœur ne se trompe pas. L'indignité de ce qu'on aime n'est pas la faute de l'amour, et tant pis pour ceux qui l'inspirent sans le valoir et le mériter.

Bien avant Tite-Live et Corneille, Pierre m'a enseigné l'héroïsme. Plus tard j'ai appris de M. Maurice Barrès qu'il y en a de superflus; mais alors, c'était pour moi le temps où, par stoïcisme, je découvrais la beauté que c'est d'opposer une âme forte à la souffrance. J'allais au collège le manteau ouvert afin d'avoir froid et, quand la bise était la plus aiguë, je laissais mes gants dans ma poche, pour m'endurcir les mains à ses morsures. J'apprenais mes leçons pendant la récréation bien que je fusse paresseux, et je me privais de dessert bien que je fusse très gourmand. De quoi l'on s'étonnait sans rien comprendre à ma vertu. On me disait : « Tu n'as donc pas faim? » ou bien que j'allais m'enrhumer, et : « Qu'a donc ce petit? Il n'aime pas jouer ». Je laissais dire, trouvant à n'être pas compris une volupté excitante,

une singulière amertume; et je regrettais de n'avoir encore jamais eu l'occasion de voler un renard, pour m'en faire ronger le ventre en le cachant sous mon manteau comme l'enfant de Lacédémone. Ainsi j'apprenais à m'être à moi-même sévère. On s'aperçoit plus tard que cela n'a servi de rien.

Il n'y a jamais de bonne discipline que celle qu'on s'impose tout seul. On aime à souffrir, étant jeune, et c'est par les mélancolies de l'automne que l'on commence. Mais avec l'âge on en vient à n'aimer plus que les plaisirs souriants et faciles, qui ne demandent pas d'effort. Mon petit Spartiate qui se laisse manger par une bête a pour pendant le vieil Anacréon couronné de roses. Voilà le départ et l'arrivée, toute l'image de la vie entre la vertu inhumaine et la sage philosophie. Des personnes à courte vue voudraient que les jeunes gens profitassent de la leçon de leurs aînés. Ah! que la vie serait morose! Mais par bonheur l'expérience est personnelle, et l'amusant n'est pas de la posséder, c'est de l'acquérir. Il n'y a que les enfants pour faire des héros. Tant que l'on croit ses jours illimités, que vous importe le bonheur! On y songe quand le temps vous

presse, et dès lors tout devient inutile à part lui.

... Mon ami Pierre avait l'âme guerrière. C'est lui qui m'a donné le goût de ces soldats de plomb aux rangs innombrables que j'ai passé les plus beaux moments de mon enfance à sortir de leurs boîtes légères de copeaux, à disposer sur une table où des traits à la craie figuraient des rivières, des plaines, où des petits tas de sciure constituaient des montagnes, où des fragments de miroir étaient des étangs; et quand c'était fini, à coucher de nouveau dans leurs boîtes, en rêvant de gloire militaire. Je me croyais Napoléon, César, Annibal, Alexandre. Et cependant j'étais plus fait pour obéir. Lorsque las de figurer des combats à l'aide de petits soldats d'étain bariolé, nous devenions nous-mêmes les acteurs de l'Histoire, Pierre était chaque fois le chef, et moi chaque fois le soldat; lui le voleur, et moi le gendarme; lui le cocher, et moi le cheval; lui Robinson, moi Vendredi. La nature d'ailleurs le voulait ainsi : il était le plus grand et moi le plus petit.

C'est ainsi que lorsque ses amis venaient voir Pierre, les dimanches, il sortait une collection de très beaux uniformes couverts d'or, de galons et

de croix, que ces messieurs se partageaient, selon leur taille et leurs penchants. Ils les revêtaient magnifiquement. Ils représentaient Oudinot, Junot, Murat, Lassalle et Masséna. Murat surtout était charmant, avec ses fines bottes écarlates, son énorme panache, sa peau de panthère et son sabre arabe. Les autres reluisaient aussi, dans leurs costumes chamarrés. Pour moi, plus modestement, j'enfilais une vieille capote bleu marine, ornée de deux rangs de boutons de cuivre, un mouchoir à carreaux me sortant de la poche; je me coiffais d'une casquette sans galon, et ainsi accoutré, boitillant, sans gloire, humble sous ma défroque usée, je représentais l'invalide à la jambe de bois au milieu du groupe étincelant des maréchaux de l'Empereur. Mes glorieux amis me mettaient au port d'armes, appuyé sur un vieux bâton. Ils s'éloignaient, prenaient du champ, donnaient des ordres, parlaient haut, en chefs, en rois, en maîtres. Ils découpaient le monde en vastes royaumes, qu'ils s'attribuaient.

— A toi, Ney, la Russie!

— Tiens, Murat, voilà Naples!

— Je prends l'Espagne, affirmait Lassalle ou Junot.

— A moi le duché d'Oldenbourg! hurlait un autre.

Moi, le cœur gros peut-être, je faisais semblant de renifler une prise de tabac imaginaire, puisé dans une tabatière vide. Et les rois, s'élançant, me revenaient dessus. Ils commandaient, tous à la fois; ils me faisaient faire demi-tour, mettre à genoux, à plat ventre, marcher au pas, charger, pivoter. Puis ils me passaient en revue, et, quand c'était fini, régulièrement, m'envoyaient à la salle de police, qui était un étroit passage entre deux portes, dans le noir, où ils m'oubliaient. Après quoi ils allaient goûter, et des brioches, des biscuits, des kouglofs, des babas, des éclairs, du chocolat, des fruits succulents et nombreux que nos mères avaient apportés pour notre collation, ils ne laissaient rien.

*
* *

— Ces histoires font mal au cœur, me disait un jour une amie sensible à qui j'en faisais le récit. Elle ne comprenait pas que j'en pusse rire, elle trouvait affreux ces souvenirs.

Hé quoi! du tout. Je n'étais pas malheureux

dans mon humble emploi d'invalide; et d'aller sagement à la salle de police, d'y rester, de m'y morfondre tandis que les autres goûtaient, sauf les gâteaux que je regrettais, cela ne me faisait rien. Mais que ma mère m'envoyât dans le coin, ou élevât la voix pour me punir d'une peccadille, je versais des larmes de sang et il me fallait aller cacher sous une table ou dans le réduit le plus obscur ma honte cruelle et dévorer en secret ces pleurs humiliants. Avec mes amis, au contraire, il ne s'agissait que d'un pacte, d'une convention : je mettais mon point d'honneur à bien exécuter la règle du jeu. J'avais un sentiment très vif de l'ordre : et je savais très bien que si nous avions eu un camarade plus petit, c'est lui qui eût fait l'invalide à ma place, c'est lui qui eût été à la salle de police; et moi j'aurais été maréchal comme les autres.

Les enfants s'entendent beaucoup mieux que les grandes personnes à la distribution de la justice. Ils ne la compliquent d'aucun alliage de sensibilité déplacée, et ils sont logiques. C'est aux forts qu'appartient l'univers, et les petits viennent après : il faut avoir lu Rousseau pour s'en indigner. Nous pensions bien à cette époque,

aucun de nous ne connaissait encore Jean-Jacques. C'est d'ailleurs à partir du jour où le monde a cessé de penser comme un enfant que tout s'est gâté, et que la Révolution a commencé.

Ainsi, tout était bien réglé dans notre microcosme. Les plus hardis imposaient au plus faible. J'acceptais la règle du jeu. Je n'ai jamais rien dit, je ne me suis jamais plaint. J'aimais mon ami plus fort, je l'admirais, je le trouvais intelligent, savant, audacieux. Puissance admirable du sentiment et de la foi! Tant que l'âme seule a parlé en moi, je fus son féal. Mais lorsque la raison s'est éveillée, je l'ai jugé, et j'ai pensé qu'il a peut-être abusé de sa force, et que la force n'est pas tout. Quelle belle histoire que celle du malin petit David et du gros Goliath! Elle montre que la supériorité de la taille et du muscle a ses limites, et qu'une pensée hardie dans un corps chétif l'emportera toujours sur elle. Le jour où, cessant de jouer, et qu'à l'amusement du corps, nous avons préféré celui de la parole, Pierre a senti que son empire était fini, il a commencé de me craindre et il s'est détourné de moi. Il est demeuré mon ami, mais je n'ai plus été le sien.

*
* *

Je lui dois beaucoup. Car sans peut-être le vouloir, il m'a appris à me taire. Il y avait un pacte entre nous : on ne devait pas rapporter. Il me dit un jour :

— Viens, nous allons jouer à Guillaume Tell.

J'ignorais ce Suisse hardi. En quatre mots Pierre me conte son histoire et me met au fait. L'héroïsme m'enflamme, je veux aussitôt l'imiter.

Pierre me dit :

— Prends cette pomme et mets-la sur ta tête. Je vais l'abattre d'un seul coup.

Il me pose une pomme en équilibre sur le crâne, il se recule de quatre pas; il n'avait point d'arbalète, mais un petit fusil à ressort, dit Eureka, qui lançait de courtes flèches munies à leur extrémité d'une rondelle de caoutchouc légèrement évidée en son milieu, de sorte qu'elle pût adhérer sur la cible, par une espèce de succion. Pierre épaule avec soin l'Eureka. Bien que frémissant d'enthousiasme à la pensée de reproduire une action si haute, je ne bougeais pas plus que le jeune Tell sous le regard de l'infâme Gessner

devant son père malheureux. Mon ami vise lentement, assure exactement son coup; il presse la gachette, et je reçois la flèche dans l'œil. Ce n'était pas dans le programme : mais j'en vis trente-six chandelles. Voilà Pierre affolé et moi bien davantage, car la fléchette s'était collée à mon orbite, et, étant neuve, elle adhérait parfaitement. Je la détache, me frotte l'œil, qui pleure un peu. Pierre l'examine, souffle dessus, et, pour se rassurer lui-même, il me rassure.

— Ce ne sera rien, dit-il.

La journée s'acheva tristement. J'avais assez mal, et vaguement peur du pire. Mais je devais me taire; et dans les tourments, on ne m'aurait rien fait avouer. Telle était la règle du jeu.

Mais quand je fus rentré chez moi, ma mère qui, si j'avais perdu un cheveu s'en serait aussitôt aperçue, me considéra et poussa un cri en pâlissant.

— Regarde-moi! Qu'est-ce que tu as à l'œil?

— Moi? Rien, fais-je bravement.

— Tu as l'œil plein de sang!

D'une main, ma pauvre maman me ferme l'œil valide, et de l'autre, elle montre deux doigts.

— Combien vois-tu de doigts?

Je ne voyais rien. Je dis au hasard :

— Quatre!

On fit chercher le médecin. Il lava doucement ma blessure, dont je ne souffrais d'ailleurs plus ; et il tranquillisa ma mère qui me croyait déjà l'œil crevé. Ce n'était rien.

Il fallut alors conter l'accident. Je mentis délibérément, mais non pas sans peine, car c'était la première fois. Je dis être en jouant tombé sur le canon de mon fusil. Comme il n'y avait pas grand mal, on n'insista pas, et chacun me crut. Hormis que j'avais la conscience bien troublée, de n'avoir pas dit la vérité, j'étais au fond assez flatté de l'aventure. J'avais couru un grand péril et sauvegardé l'honneur en n'accusant pas mon ami. Et lorsque, à quelque temps de là, j'appris l'histoire de Régulus, la grandeur d'âme de ce Romain ne m'en imposa pas : nous étions à égalité. Quant à mon pauvre Pierre, qui avait manqué de me crever un œil, je crois qu'il m'en a très longtemps voulu.

XII

LES COUSINES CAILLE

Qui n'a pas eu de jolies cousines dans son enfance n'a pas connu les bonheurs du jeune âge. J'en avais trois, trois sœurs, charmantes, vives, enjouées, brunes et pétulantes filles de Gascogne; Rose, Laure et Marie étaient leurs noms. Pendant dix ans, j'ai passé la moitié de mes vacances à rouer de coups deux d'entre elles; pour la troisième, Rosette, bien qu'elle fût la plus jeune, c'est elle qui m'arrachait les cheveux par poignées, et telle une ménade antique, s'acharnait contre mon visage, avec une furie extraordinaire. Faut-il dire que j'étais amoureux de toutes les trois, à tour de rôle, ou peut-être ensemble? Ce sont les souvenirs les plus chéris de mon enfance. Quelles batailles! Quelles parties! Quels raccom-

modements! Quels tours perfides! Nous étions des enfants insupportables, dont les mères souhaitaient ardemment la fin des vacances, à peine avions-nous commencé d'en jouir. Imaginez aussi un petit garçon blond, doux, rêveur, redoutant le mal et son ombre, jeune Parisien stupéfait au sortir d'une ville de pierre où l'on emprisonne jusqu'aux arbres au milieu de grilles, lâché dans l'immensité des champs. Ceux du Rouzet — ainsi nommait-on le domaine de l'oncle Paul Caille, père de ces filles au sang vif, — étaient incomparablement plats, poudreux et desséchés, sans plus d'ombre que celle qu'on y faisait derrière soi, sans autre verdure qu'une touffe d'ormeaux non taillés et quelques grêles carolins autour de la maison. Oh! la belle maison, dans mon souvenir! Longue, basse, tout unie, éclatante sous son crépi blanc, à un seul étage, son toit de tuile rouge surélevé en son milieu par un pigeonnier, mi-métairie, mi-château, sans nul ornement contre sa façade qu'un ou deux bancs de bois d'un vert cru, des volets pleins, de gros galets dans les départs d'allées aboutissant à ses portes de plain-pied avec le sol, allées tout de suite envahies par l'herbe et que l'on n'a pas le loisir d'entretenir

alors que les vignes, les blés, les maïs, les bourgognes et les sarrazins accaparent les soins de l'unique fermier et de son garçon, comme les volailles ceux de sa femme au grand chapeau de paille, aux jambes nues... C'était une vraie maison rustique, point du tout belle, mais remplie à jamais pour moi de toute la poésie des endroits où l'on fut heureux, dont on a rêvé, où l'on voudrait revenir; posée là, au coin d'une route, au milieu de cette immense plaine de Toulouse, plate comme la main et si nue qu'on aperçoit à l'extrême horizon les masses bleues des Pyrénées, quand le ciel est clair, éloignée de toute autre habitation d'au moins une lieue, isolée dans la plaine roussie, où rien n'arrête le regard que la berge à peine ondulée du canal de Saint-Martory et la double file des arbres de la route qui mène de Saint-Clar à Muret, seul lieu célèbre en ces parages pour avoir vu naître le maréchal Niel et le musicien Dalayrac, et, je crois, en 1213, Simon de Montfort, d'antique mémoire, faire un épouvantable carnage de Sarrazins et d'Albigeois.

C'est là qu'au sortir de la morose La Bastide, nous arrivions chaque année, dans les premiers jours de septembre; c'est là qu'à peine débarqué

du vieux break tiré par un cheval apocalyptique et nommé Ali, je ressaisissais aussitôt les rênes de mon empire et les cheveux de mes cousines; c'est là que je recommençais à vivre. Je ne savais au monde rien de plus beau que le Rouzet; aucun air ne m'était plus doux à respirer; nulle part l'univers ne m'appartenait davantage. Il y avait d'abord Marie, Rose et Laure, et leur frère Caillou, et ma tante Julie, qui était belle comme la mère des Gracques, avec son front romain et ses yeux noirs, et mon oncle Paul, qui était un fou délicieux, le seul homme, à mon sentiment, qui sut faire des farces. Il y avait la vieille tante Jenny, qui portait un bonnet tuyauté à coques, et ma bonne grand'mère que l'oncle Paul, peu déférant, surnommait Calypso. Il y avait la servante Maria, et la dynastie des Sicre, les métayers. Il y avait Ali, le vieux cheval blanc, les grands bœufs sans tache dans l'étable, avec leurs filets de ficelle entre les cornes, sur le front, pour les préserver des mouches. Il y avait les vols sinueux des pigeons couleur d'ardoise, et les troupeaux innombrables des oies, traînant en jarrissant leurs papaches pesants d'un foie hypertrophié, futur nectar; des cochons pataugeant dans les mares de purin; des

moutons à l'odeur amère; des pintades aux cris agaçants, qui la nuit s'allaient percher dans les ormes; des dindes souvent en colère et tout près de l'apoplexie; et surtout, oh! surtout l'ineffable parfum des foins retournés, apporté de loin par les lentes brises, à la fin de ces jours torrides, avec le sourd grondement des chutes du canal, et le mélancolique, le doux appel de l'Angélus, égréné par le lointain clocher de La Bastidette, suivi de son carillon à musique, dans la paix du soir... Et puis, les vastes cieux, splendeur de ces nuits de septembre, les vastes cieux de sombre azur, constellés d'étoiles par myriades, infini de religieuse extase et d'épouvantements pour le cœur d'enfant qui n'a jamais regardé du ciel que ce qu'on en peut voir dans les villes, une étroite bande entre deux rangées de maisons, une espèce de puits sans mystère, tout peuplé de fils télégraphiques et de cheminées...

Alors, dans l'ombre tôt venue, à l'heure humide du serein, au coin de la grand'route poudroyante, nous allions attendre la diligence de Toulouse. Rite antique, immémorial! Je me souviens de nos longues stations silencieuses, harassés de la journée joyeuse, assis sur le rebord des fossés pleins

de joncs, où plongeaient les vertes grenouilles; je me souviens du cri de ces tristes courlis d'automne, annonciateurs pour moi de la fin des vacances, et qui, à l'extrême saison, passaient si haut dans le ciel gris de septembre au déclin, si haut qu'on ne distinguait plus la forme du grand fer de flèche de leur vol... Au loin, très loin, bientôt sur la route profonde, la diligence apparaissait, et nous reconnaissions les deux lumières clignotantes de ses mauvaises lanternes, le faible bruit de ses grelots que le vent nous portait... Puis c'était le roulement plus fort de la vieille carriole jaune et bleue, avec sa bâche verte, le grincement de ses ressorts usés, le bon salut jeté par le courrier dans son patois sonore; et le retour... O jeunesse! O douleur mélancolique et enivrante des choses finissantes! O chagrin de vieillir! O poésie du monde! c'est là, sur cette route poussiéreuse, ces soirs de ma petite enfance que, pressenti par toi, j'ai ressenti pour la première fois cette angoisse, ce frémissement devant l'inconnu, la nuit étoilée, la solitude où vit le cœur, qui font que pour avoir plus chaud, je courais soudain presser la main divine de ma mère, et me blottir contre elle sous son grand manteau...

Nous rentrions. C'était alors l'heure du marchand de sable. Ni Rosette ne cherchait plus à me pincer sournoisement, ni moi-même à lui tirer ses nattes : la nuit nous faisait peur; les enfants sont sages devant l'ombre, quand ils sentent approcher le règne de l'Homme blanc et du Loup-Garou. Peut-être qu'à ces moments-là le remords des méfaits du jour, le disputant au sommeil, nous aidait à conclure une trêve, et nous allions vite embrasser nos mères, assises sous la lampe unique, au fond du corridor à demi noyé de ténèbres, sans regarder derrière nous, tâchant à nous faire oublier pour assister un peu aux causeries des grandes personnes, qui se prolongeaient tard dans la soirée. Parfois l'oncle Paul arrivait, un papier à la main, un invraisemblable gibus dans l'autre, l'air de la plus grande consternation empreint sur son visage grimaçant, et :

— Ah! mon Dieu, qu'avez-vous, Paul!... Un malheur?... s'écriait la tante Jenny, facile à étonner, déjà tout à l'envers.

— Ah! ma tante, disait l'oncle Caille... un malheur... épouvantable... J'ai la douleur (il pleurait)... de vous annoncer... que... le pape est mort!

— Ah! mon cher Paul... que me dites-vous là!... le pauvre homme! reprenait Jenny en secouant les coques de son bonnet tuyauté... Un si digne pasteur... Et l'on n'avait pas entendu dire qu'il fût malade...

— Voyons, Paul, vous êtes ridicule, disait ma grand'mère.

Mon père riait aux éclats. Ma mère souriait. Ma tante Caille hochait la tête et s'attendait à quelque extravagance nouvelle de son mari. Mais celui-ci :

— Ah! macarel (c'est un juron patois, fort vilain, mais le patois sauve l'honnêteté)... je me suis trompé... Ce n'est pas le pape qui est mort... c'est son camérier...

— J'en suis bien contente, concluait en soupirant l'aimable vieille Jenny.

— Je suis ravi que vous en soyez contente, ma chère tante Jenny. Voyez-vous, il n'est que de se faire des petits bonheurs dans la vie. Vous avez cru que le pape avait cassé sa vieille pipe, et vous en avez éprouvé du chagrin. Mais apprenant qu'il n'en était rien, vous êtes, dites-vous, contente. C'est ainsi qu'aujourd'hui, visitant mes malades, j'ai vu une belle personne affligée d'un cancer à

l'anus. Son état faisait peine : eh ! me suis-je dit à cette vue, tu serais bigrement peu fier si tu avais comme cette pauvre demoiselle un cancer aussi mal placé. Estime-toi donc très heureux de n'en avoir point. Bénissons le Seigneur, mes enfants, qui nous donne des contentements à si peu de frais.

Telle était la philosophie de mon oncle Caille. Il en est de moins consolantes. Cet homme charmant ne craignait pas de répéter plusieurs soirs de suite la même plaisanterie qui avait une fois fait rire. Vingt fois le pape mourut, dans un seul été, sans d'ailleurs se porter plus mal, et ressuscita à l'instant même. Mais vingt fois la bonne tante Jenny s'exclamait, à la joie de tous. Je suppose que cette femme spirituelle se prêtait volontiers à cette innocente imposture : nos rires lui étaient agréables, et c'est avec un chagrin très bien imité qu'elle feignait de pleurer le pape en agitant d'un air malin les coques de son bonnet tuyauté.

XIII

PROMENADES, MŒURS ET POPULATIONS DU ROUZET

Il entrait dans les principes du docteur Caille, mon oncle, homme prudent et sage sous une apparence bouffonne, qu'il faut beaucoup faire marcher les enfants : cela les empêche d'avoir de mauvaises idées. Et quelles n'eussions-nous pas eues, mes cousines, mon cousin et moi, si nous avions moins couru! Le peu qui nous en restait, entre nos jeux, nos travaux et nos promenades, était déjà bien saugrenu : témoin l'affaire du foudre et celle des cheveux coupés. Mais ceci viendra en son temps.

Une des grandes réjouissances du Rouzet consistait donc à se promener. L'oncle Paul, que nous adorions pour son joyeux caractère, nous mettait sur deux rangs, comme des soldats; il

nous faisait pivoter, à droite, à gauche; il nous racontait une bonne histoire, et nous partions, en chantant cette belle chanson du Pays de Cocagne, qu'il avait inventée, je crois bien, et dont je ne puis jamais me rappeler le titre qu'en riant aux larmes, si j'ai oublié ses paroles burlesques et son patois tintinnabulant. Nous partions. Nous saluions de la main, de nos chapeaux, de nos mouchoirs, nos mères et nos tantes attablées sous les ormeaux avec leurs ouvrages, et mon père, dans son garde-manger : car pour travailler à l'abri des mouches, il s'était construit une fenêtre en grillage métallique très fin, de cette sorte dont on se sert pour protéger les viandes, à la cave. Et, hurlant à pleins poumons, nous commencions à arpenter la plaine sans fin, traversant chaumes et guérets, vertes prairies, labours effritant leurs mottes poudreuses sous nos pas, longeant les vignes et y picorant à la dérobée, franchissant les rigoles, y tombant parfois avec de grands cris et des rires aigus; et nous allions ainsi, accompagnant le propriétaire de ce beau domaine dans ses visites à ses terres, nous arrêtant pour écouter les doléances d'un métayer sur la sécheresse qui brûlait les luzernes, le mildiou qui dévastait les vignes; ou

pour mesurer la maturité du maïs à ses hautes tiges chevelues et tâter le flanc des grands bœufs laboureurs subjugués par deux, qui nous considéraient de leurs yeux sans flamme, sous la résille, et chassaient flegmatiquement les taons avec leur queue. D'autres fois, c'était de rendre visite à quelque voisin qu'il s'agissait, et mon père venait avec nous. Mon père était un grand pêcheur devant l'Éternel : il n'avait pas de plus grande joie que d'attraper des goujons dans les rivières, au moyen d'une ligne flottante et d'un roseau de bambou. Nous assistions à ses pêches patientes, Rosette et moi : nous nous disputions l'honneur de décrocher ses prises. J'étais préposé aux goujons, elle aux gardons et aux tanches; cela faisait l'affaire de mon père qui aimait bien prendre du poisson, mais il ne le ragoûtait pas trop d'y toucher. Le grand plaisir était donc de l'accompagner à Ramasse, domaine le plus proche du Rouzet, qui appartenait à une famille de Canale, assez singulière : une vieille dame, de bonne noblesse, mais ruinée; ses fils, l'un, Bernard, haut comme une botte et rond comme une pomme, assez malin, l'autre, Nicolas, une grande espèce d'escogriffe aussi long que l'autre était court,

et deux filles jumelles plus longues encore et toutes dégingandées, qui ne manquaient ni d'esprit ni de beauté, non plus que de branche, mais dotées du plus violent accent qui fût en ces contrées, et fortes en gueule, avec cela. Je n'ai jamais su leurs petits noms, mais cela n'était pas nécessaire car elles se ressemblaient si fort qu'il eût été absolument inutile de songer à les distinguer l'une de l'autre, et nous ne les appelions que les jumelles. C'étaient de grandes amies de mes cousines Caille. L'une d'elles épousa par la suite un Floriand : je l'aimais beaucoup parce qu'il savait admirablement faire les nœuds pour attacher les hameçons sans que les poissons y puissent rien voir, et aussi parce que je le croyais parent du chevalier, l'auteur des fables : je commençais à m'entendre un peu à la chose littéraire en ce temps-là. Mais j'appris plus tard avec beaucoup de chagrin qu'il n'était pas de Florian, mais Floriand, et j'en fus si déçu qu'il cessa de m'intéresser. Au reste, je le perdis de vue.

Un autre but de nos promenades était le castel de MM. de Juliac, à Rampont. C'étaient, le père et les deux fils, trois grands gaillards aux yeux d'un bleu d'eau, pourvus des trois plus beaux

nez que j'aie jamais vus de ma vie, vivant assez médiocrement au milieu de leurs terres, occupés, je crois, à trousser les filles des alentours, car de si grands nez ne pouvaient mentir : mais ils furent détroussés par les maris de ces belles, dans la suite, et, le père une fois mort, ses fils se laissèrent gruger, et le pauvre Rampont fut vendu à l'encan. Mais quand nous arrivions, en bande, comme un vol de pigeons s'abat dans un pré, avec un grand brouhaha d'ailes, quels plaisirs ravissants! Il y avait une pièce au rez-de-chaussée, qui sentait le moisi et la poussière, avec un vieux billard à blouses et, dans des placards, des jeux innombrables, des fusils d'avant le déluge, des volants à plumes coloriées, des anneaux recouverts de velours à paillettes pour jouer aux grâces, des diables, un tonneau avec ses palets, une cible de paillasson et des flèches en forme de poire effilée pour lancer dedans, que sais-je encore! Des figues, des pêches, des raisins succulents mûrissaient sur des claies dans le fruitier rempli de vols d'abeilles et de chauds parfums; les carpes et les gardons sautaient parmi les nénuphars dans les étangs, où l'on voyait fuir sous l'eau claire les goujons malins. Mon père en faisait

d'abondantes pêches dont nous emportions le produit dans des arrosoirs peints en vert... Nous étions là chez nous, et la vie était belle alors.

Il y avait encore une autre maison, où nous allions de temps à autre, c'était celle des demoiselles de Naosse. J'ai oublié le nom de ce domaine et ne me souviens plus du leur qu'à cause de ce que l'oncle Caille avait dit d'elles, en retournant :

Timeo de Naosse et dona ferentes

une fois qu'elles nous avaient offert des fruits blets à notre goûter. On n'a pas toujours d'aussi bonnes raisons pour se souvenir de Virgile, fût-ce en l'estropiant. Sur le chemin du retour, nous passions par le château de Gargas, dont les tourelles à poivrières me donnaient à rêver de châtelaines aimées par leurs pages... Nous nous y rendions quelquefois, en visite, pour y voir une jeune amie de Rosette. Elle était charmante, je m'en souviens bien. Peut-être l'aimais-je en secret, car je rougissais chaque fois qu'on disait son nom, et Rosette me lançait alors de grands coups de pied sous la table. N'est-ce pas aimer ? J'ai longtemps rêvé de cette enfant, sans lui avoir adressé la parole plus de trois fois. On m'assure que j'ai

aussi dansé avec elle... Sans doute, mais je ne distingue plus dans mes souvenirs les traits effacés de ce visage qui m'a, dit-on, fait battre le cœur et rendait Rosette jalouse. La dernière fois que j'ai vu le Rouzet, à l'aspect des deux tours de Gargas, émergeant au-dessus d'un grand bouquet d'arbres, — car ils ont poussé comme j'ai vieilli, — j'ai demandé ce qu'étaient devenues mes premières amours. Rosette m'a regardé avec étonnement.

— Mais elle est morte... tu ne le savais pas?... Il y a plus de dix ans... Elle en avait vingt, et c'était devenu la plus jolie fille du pays, dix lieues à la ronde...

Je crois que j'en ai eu du chagrin, rétrospectivement.

Mais le lieu le plus singulier, celui qui a le plus vivement frappé mon esprit, à ces époques reculées, c'est Maragon. Maragon était la propriété d'une sœur aînée de mon oncle Caille, un peu folle, je crois, à tout le moins bizarre. Lors de la mort du père Caille, ses nombreux enfants s'étaient partagé ses biens. La fille aînée voulut Maragon, ses frères y consentirent, bien que ce fût le morceau le meilleur : la maison était bele et grande, le mobilier de prix, les terres, les

vignes plus abondantes que les autres. Aussitôt qu'elle en fut maîtresse, Madame de L... en ferma les portes, et défendant qu'on y entrât, n'y revint elle-même jamais. Nous y allions quand j'étais petit. C'était déjà l'abandon le plus lamentable et le plus complet. Une flore multiple avait crû dans les futaies du parc. L'herbe, submergeant tout, avait effacé les allées; le lichen, la mousse, le lierre, assailli, étreint, renversé les statues sur les socles, rongé les marbres, descellé les pierres des murs. Les étangs disparaissaient sous la couche de vase remontée à la surface. Dans les communs déserts, les voitures abandonnées avaient pourri; les toitures s'étaient effondrées. Une désolation morne emplissait ce beau parc sans emploi. Nous y errions, mes cousines et moi, tristes, impressionnés par ce deuil et cette ruine. Rosette elle-même ne songeait plus à me faire endêver. Et moi je me taisais, saisi comme à la vue d'un grand malheur. Nous ne comprenions pas. Nous subissions l'aspect de cette mort et de cette solitude avec une sensation incommensurable de malaise, nous en avions peur, comme si, venant là, c'était un peuple de fantômes que nous allions troubler, inquiéter dans son domaine. Et

la maison! Nous n'y osions pas pénétrer : mais les portes avaient joué, les volets, pourris sur leurs gonds, cédé aux bourrasques, aux pluies. Par les fenêtres sans carreaux, du dehors, on pouvait plonger un regard dans les pièces désertes : quel spectacle! quelle tristesse! quelle odeur de mort et de pourriture, d'oubli, de désagrégation exhalait cette demeure vide! Les eaux dégoulinant des toitures défaites avaient creusé de trous, par places, les planchers. Des plafonds s'étaient écroulés. Une table passait ses pieds au travers de l'un deux. Le crin des fauteuils sortait de leurs bras crevés, on voyait encore une soupière et des assiettes sur la table dans la salle à manger, le couvert mis. Des glaces étaient brisées, sur les murs; des cadres avaient chu, par terre. D'autres montraient encore sous une couche épaisse de poussière des portraits de gens d'autrefois qui avaient l'air de considérer la misère environnante avec une surprise douloureuse. De funèbres oiseaux de nuit, seuls habitants de ces décombres, effrayés par notre venue, voletaient, se heurtant aux murs, aux fenêtres, aux lustres. Des parquets disjoints, l'herbe elle-même, des champignons sortaient, et, au milieu du salon,

bousculant une chaise, un marronnier avait poussé, déjà fort, soulevant les lattes de son pied puissant. Ainsi laissé à l'injure des jours, à la disposition des maraudeurs, à l'oubli — plus cruel que tout — Maragon se désagrégeait, se défaisait, retournait à la terre, à la poussière, à l'humus. Une volonté misanthropique tenait la main à ce que nul secours ne fût apporté à cette maison, à ce domaine qui s'en allaient. La propriétaire, à chaque avis qu'on lui donnait, répondait qu'elle reviendrait bientôt elle-même remettre en état Maragon, l'habiter, mais les jours succédaient aux jours sans qu'on la revît... L'oncle Caille attristé avait fini par renoncer même jusqu'à venir voir la demeure où son père était mort. Un drame étrange était au fond de tout cela. Nous le pressentions tous sans oser nous le dire, ou même en parler aux parents, qui savaient peut-être. En tout cas, je ne l'ai jamais su, et sans doute Maragon est-il maintenant pareil à ce qu'il m'apparaissait alors, le palais de la mort elle-même, et dans son horreur, sa dégradation, sa solitude, son abandon, un sinistre lieu hanté par des ombres, un mystère, une étrange énigme.

XIV

LES CHEVEUX COUPÉS, L'AFFAIRE DU FOUDRE ET LA MORT D'ALI

Rosette était ravissante, et j'aimais Rosette. C'est pourquoi, connaissant qu'il est d'usage, quand on aime, de donner à ce que l'on aime une boucle de ses cheveux, Rosette qui était la malice même, me fit consentir à la laisser m'en prendre une. J'avais de longs cheveux bouclés, en ce temps-là; ils faisaient l'orgueil de ma mère et mon malheur. Car les mères les plus tendres ont toujours trouvé un plaisir très vif à tirer les cheveux de leurs petits enfants, par manière de coquetterie, et la mienne n'y a pas manqué; elle me les roulait tous les matins sur un bâton de buis, afin de donner aux boucles rebelles le tour qui me rendait joli. Les dames m'arrêtaient dans la rue pour m'embrasser et admirer mes beaux cheveux:

plût au ciel que cela m'arrivât encore! Mais les mœurs ont beaucoup changé depuis la présidence de M. Carnot. — J'avais un ami qui avait des cheveux plats, de couleur filasse. Je l'admirais beaucoup. J'admirais et j'enviais beaucoup mon ami à cause de ses cheveux plats, régulièrement partagés sous le cosmétique. Je n'avais de cesse qu'on me coupât les miens. Mon ami s'appelait Jean. Je trouvais ce nom le plus beau du monde, et le mien ridicule. Je voulais qu'on m'appelât Jean moi aussi.

— C'est un nom extrêmement commun, disait ma mère. Tu t'appelles Claude, il n'y a rien à y faire.

Ou bien si j'insistais, elle levait les bras au ciel et disait que j'étais idiot.

Quand Rosette me demanda de l'air le plus tendre à me couper une boucle, pour la porter dans un médaillon, dit-elle, cela rentra fort dans mes vues, parce que je l'aimais, comme je l'ai écrit; et aussi parce que c'était là un commencement . dépouillé d'une boucle, je ne doutais pas qu'on ne se décidât enfin à me faire tomber les autres. Rosette prit ses petits ciseaux, en riant de plaisir, et fort adroitement, ayant

choisi la mèche la mieux fournie et la plus bouclée, au beau milieu du front, d'un seul coup, à ras, elle la trancha.

— Qu'a donc ce petit? fit ma grand'mère au repas du soir, en m'examinant.

Ma mère me regarda et poussa un cri.

— Il s'est coupé des cheveux au milieu du front!

Tout le monde me dévisagea.

— Ce n'est pas moi, dis-je bravement : c'est Rosette.

— Menteur! me jeta Rosette, à travers la table.

Et tous les deux nous nous élançâmes pour nous prendre à la gorge. On nous sépara. Mais d'abord, avant de tirer cette affaire au clair, maman me regardait de l'air le plus fâché. Mon père fit la grosse voix. Mes cousines observaient un silence hostile, Rosette m'adressait des regards furibonds à la dérobée, mais par ailleurs elle faisait paraître dans son calme l'indice d'une âme sans remords. Tout m'accablait, et jusqu'au ridicule, car on m'avait mené devant une glace pour que je jugeasse par moi-même le joli effet de ma nouvelle coiffure; et mon père, qui jamais ne

m'adressait la parole quant à ce qui concernait les questions domestiques, se départissant pour une fois de sa réserve, afin de plaire à maman, m'avait dit sur un ton de pitié ironique : « Ah! tu es beau! » Il ne me restait plus qu'un parti à prendre : c'était de pleurer. Je le pris si bruyamment, si abondamment, qu'on m'envoya coucher, sans dîner. Cela aussi rentrait dans les principes du docteur Caille, mon oncle.

Couché, je continuai à pleurer. Avais-je d'autre ressource? Je pleurai longtemps, sur ma boucle coupée, sur ma beauté perdue, sur l'âme noire de Rosette et sur l'hypocrisie des demoiselles. Je pleurais encore, dans l'obscurité, humectant mon traversin de mes larmes, quand maman entra dans la chambre et vint s'asseoir sur mon petit lit. A n'écouter que le docteur Caille, elle m'eût tranquillement plongé le derrière dans l'eau froide, pour me calmer, et s'en fût allée. Mais telle qu'elle était, elle n'eût pas dormi de savoir son petit garçon malheureux. M'ayant embrassé, elle me prit la main :

— Voyons, me dit-elle, il faut dire la vérité à sa maman. Je te promets qu'on ne parlera plus de cette sotte histoire, mais je veux savoir la

vérité. Qui a coupé la boucle? Toi? Ou Rosette? Tu sais qu'une maman sait toujours si son petit garçon dit la vérité. Qui a coupé la boucle?

— Je te jure que ce n'est pas moi. C'est Rosette, avec les petits ciseaux que tu lui as donnés pour sa fête.

— J'aurais bien mieux fait de ne rien lui donner du tout, fit maman.

Cette remarque me parut des plus judicieuses. Il fallait qu'il y eût l'accent de la vérité dans ma voix, car maman se déclara satisfaite, elle m'embrassa derechef, et je m'endormis.

Mais d'une autre, le lendemain! Voilà-t-il pas que ma bonne grand'mère, qui a toujours donné raison aux filles, me saisit par la main quand je vais l'embrasser au réveil, comme chaque jour; qu'elle m'assied sur son lit, me cajole, me fait mille remontrances, de sa voix la plus douce, sur l'idée saugrenue que j'ai eue de me couper les cheveux, sur le vilain procédé que c'est à un cavalier d'accuser une dame, et ci, et ça, et veut à toute force me faire avouer que c'est bien moi, et non Rosette, l'auteur du méfait détestable! Je nie. Ma grand'mère insiste. Je tiens bon. Elle ne lâche point prise. Nous faisions un beau tableau tous

les deux, elle dans son lit, moi dessus, elle me tenant serré dans ses bras, son bonnet de nuit posé de travers, ses faux cheveux près du verre d'eau, sur la table de nuit : une nouvelle façon de Chaperon Rouge dans les bras du loup... Elle me lâche enfin. Je m'échappe, content de ma victoire. Je rencontre Rosette dans le corridor, nous nous empoignons. Ah! si l'on nous eût vu nous battre, comme deux chiffonniers, Rosette se fût accusée elle-même pour la vraie coupable, par la rage avec laquelle elle me bourreaudait! Du bruit nous sépare. On déjeune. La nappe enlevée, grand'-mère m'agriffe à nouveau.

— Viens cueillir des fleurs avec moi, dit-elle.

Je la suis, dans l'inquiétude. A peine sommes-nous seuls :

— Mon petit mignon... dis-moi la vérité... Je t'assure qu'on n'en saura rien... on ne te grondera pas... N'est-ce pas que c'est toi qui as coupé ces maudits cheveux? Oh! je le comprends, va, ils doivent bien t'agacer, hein, ces longs cheveux de fille... Allons, dis la vérité à ta bonne maman!...

Je résiste. Je nie. Je me débats comme un beau diable. Mais il est plus facile de se faire entendre avec un bon oui qu'avec dix mille non, et grand'-

mère savait y faire : et j'aurais bien voulu aller m'amuser. Je voyais Rosette me faire les cornes, d'un coin du jardin; j'entendais son : Kss! Kss! moqueur... Je grillais de m'échapper, de courir à elle, de lui arracher à mon tour, un à un, autant de cheveux qu'elle m'en avait coupés, pour mon malheur... Et grand'mère, à bout d'arguments :

— Allons, petit nigaud... puisque je t'ai vu, moi, te les couper? Nieras-tu plus longtemps, maintenant?

Elle m'a vu me couper les cheveux, moi, de ma main, grand'mère? C'est un peu fort. Je soutiens le contraire. Mais c'est moi qui vais la traiter de menteuse?... Elle m'a vu. Il faut donc qu'elle ait eu raison! Je faiblis... Un homme accusé fait mauvaise figure. C'est donc moi qui me suis coupé mes cheveux. Elle me presse, Rosette me nargue toujours.

— Et bien oui... là... mais laisse-moi partir!

Et je regagne ma liberté. Mais à quel prix! Je me suis reconnu coupable, étant innocent, pour avoir la paix. Et grand'mère triomphe! Et Rosette triomphera tout à l'heure. Elle se sauve en me voyant libre. Ah! si elle savait de quelle humi-

liation, de quelle honte j'entends maintenant me venger sur elle !...

Mais quoi... je m'arrête, qu'est-ce donc qui me pince le cœur, et le retourne dans ma poitrine? Pourquoi m'asseois-je sur le banc, au bord du grand rond, le front dans mes mains, avec ce triste sentiment d'être tout seul au monde, abandonné, tout seul en face de ma conscience pure mais impuissante, de l'injustice triomphante, et, par là, de l'idée qu'il y a quelque chose de dérangé dans l'univers, pourquoi pleuré-je? Hé! petit garçon, sur l'orgueil perdu, sur ta faiblesse, sur la faute que tu as avouée sans l'avoir commise! Te voilà déshonoré à tes propres yeux, à ceux de ta maman qui t'a cru, hier soir, et qui désormais ne te croira plus, quand elle te dira : « La vérité? » et que les yeux droits plantés dans les siens, tu lui répondras solennellement : « La vérité! » Pleure, pleure, petit garçon faible. Un plus habile a eu raison de toi !

C'est alors que ma mère survint et me vit pleurant. Elle m'interrogea. Je lui dis tout. Elle parut surprise et me fit répéter la chose. Je n'avais pour moi que mon désespoir et mon innocence. Mais c'est à quoi une mère ne se

trompe pas, et maman me crut. Elle m'amena à ma grand'mère et lui dit ce qu'elle venait de voir. Elle l'assura que je disais vrai. Soutenu par elle, je jurai qu'on m'avait arraché un aveu injuste. Ma grand'mère m'embrassa alors, assez sèchement, et me dit : « Alors, c'est très bien. » Mais dans son cœur, Rosette avait raison et elle *m'avait vu*, elle n'a certainement jamais cessé de le croire.

... L'an passé, revenant de Luchon où j'avais été rendre les derniers devoirs à l'une des chères personnes dont je me plais à retracer ici les visages anciens, passant par Toulouse, j'allai au Rouzet. J'y reçus, avec la vieille odeur du fenouil et des foins retournés, avec le grondement des eaux du canal, avec le cri aigu des pintades, et la couleur du ciel, comme une bouffée de souvenirs. De toutes les douces figures d'autrefois, je ne retrouvai plus que Laure et Rosette : Rosette, grande et belle jeune femme émouvante à voir, qui déjà ressemble, elle aussi, à la mère des Gracques, avec son front romain et ses yeux noirs, Rosette maman à son tour, et qui d'un regard attentif, pendant que nous remuions nos cendres et faisions se lever tant de fantômes, suivait, sur la prairie, les jeux de deux petits enfants, le sien et celui de sa sœur

aînée... Évoquant nos disputes passées, nos amours, nos combats d'antan :

— Eh bien, Rosette, lui dis-je en riant, te souviens-tu de l'affaire des cheveux coupés? Avoueras-tu ton crime maintenant? Il y a bien vingt ans de cela...

Rosette se tourna vivement vers moi, me regarda, rougit un peu et du ton le plus calme du monde. du ton qu'elle avait autrefois :

— Je ne me souviens pas du tout, dit-elle.

*
* *

L'affaire du foudre, maintenant. C'est une autre histoire. Nous nous étions raccommodés, Rosette et moi; c'est-à-dire que nous avions à nouveau lié partie pour quelque méfait à commettre. Nous étions toujours bons amis lorsqu'il s'agissait d'aller jouer à Guillaume Tell dans le potager où c'était si amusant de transpercer à coups de flèche les belles tomates écarlates qui mûrissaient sur les tuteurs et d'en faire éclater les chairs rebondies et luisantes qui saignaient alors magnifiquement; de lancer des pierres adroites dans les trous du

pigeonnier au sommet du toit; d'aller ouvrir les écluses des rigoles venues du canal quand elles étaient fermées, ou de les fermer, si elles étaient ouvertes; de dénicher les œufs dans l'écurie, quand bien même ils étaient couvés; de grimper au sommet des paillers, afin de redescendre en glissant jusqu'à terre, pour le plus grand bien du fourrage et de nos culottes... C'étaient des jeux charmants et imprévus, agrémentés par le piquant du risque, mais n'est-ce rien que de braver les dieux et nos mères et d'outrepasser aux défenses?

Il y avait une grande cave, qu'on nommait le chai, où l'on conservait le vin de l'année dans des foudres. Ce sont de grandes tonnes, hautes de trois à quatre mètres, où, suivant une coutume ancienne en Gascogne, on fait séjourner le vin nouveau avant que de le mettre en fût ou querce. Peu de temps avant les vendanges, il faut les laver à grande eau, et nous aimions à voir l'adresse avec laquelle un des fils du métayer Sicre s'introduisait dans ce monument par l'étroit portillon à cet effet pratiqué à sa base. Il y pénétrait avec un balai et un tuyau d'arrosage, et nous l'admirions parce qu'il nous paraissait faire là quelque chose d'extraordinaire. D'autant qu'en arrosant et balayant

le foudre, à l'intérieur duquel il était, il chantait des chansons gaillardes, qui nous arrivaient prodigieusement enflées et renforcées par la résonance du grand vaisseau vide. Nous mourions d'envie de faire comme lui, d'entrer dans le foudre... Nous en rêvâmes longtemps, j'en eus le projet. Rosette à qui j'en fis part l'approuva fort. Et nous l'exécutâmes, un beau jour. J'éprouvai quelque émotion en me glissant à plat ventre par la petite porte. A peine y fûmes-nous que l'odeur des parois imprégnées de lie nous souleva le cœur d'un amer dégoût : et nos voix répercutées nous émurent aussi, quand nous les entendîmes. Mais quel orgueil d'avoir accompli ce haut fait! Et quelle retraite glorieuse à nos amours! Ni Daphnis, ni Paul, ni Pécopin n'ont fait autant pour leurs belles que de les entraîner dans un foudre; ni Bauldour, ni Virginie, ni Chloë n'ont eu de plus jolie cachette... Et nous étions à peine dans la nôtre, nous y étions, dis-je, accroupis dans l'obscurité, empuantis mais jouissant avec délices des félicités d'une grande entreprise menée à bien, peut-être inquiets au demeurant à cause de la loi enfreinte et du plaisir défendu, que de loin les voix de ma tante et de ma grand'mère vinrent

nous avertir que les plus beaux enivrements ont une fin et que tout se paye :

— Où sont les enfants? disaient ces voix. Où peuvent-ils bien être passés?... Voici une heure qu'on les cherche... Claude!... Rosette!...

Je poussais Rosette du coude. Ah! la bonne farce! Rosette riait sous cape. Il fallut enfin nous laisser découvrir : ce n'était pas sans un certain contentement que nous prévoyions notre sortie du foudre aux yeux charmés de nos parents. Et notre audace nous semblait digne d'éloges. Je criai faiblement : « Ouhou! » Nous entendîmes les pas approchés de nos poursuivants.

— Bougres d'imbéciles! cria l'oncle Caille quand il eut deviné notre cachette... Voulez-vous bien sortir de là! Et plus vite...

— Ces enfants sont intolérables, dit ma grand' mère.

Et ma tante :

— Petits polissons, mais vous pouviez mourir asphyxiés là-dedans!

Il se forme en effet des gaz fort dangereux dans l'intérieur de ces cuves, et il y faut être habitué d'ordinaire pour n'en pas être incommodé. Nous l'ignorions. Mais je pense, sauf respect à ses

vignes, que le vin du Rouzet n'était pas assez fort en tanin pour nous pouvoir empoisonner par ses miasmes : à quelque chose malheur est bon. Néanmoins nous sortîmes assez penauds de notre futaille, à plat ventre devant la famille assemblée, et dégoûtants de lie, et Rosette se relevait à peine qu'elle reçut une fort belle gifle. Elle fut aussi fessée par la suite. Et moi, j'eus cette chance que ma mère, qui avait la migraine, se contenta de soupirer et de m'envoyer dans ma chambre, d'où je pouvais entendre, non sans volupté, je l'avoue, les cris épouvantables de Rosette et les coups alternés de la main paternelle sur son derrière, qu'elle avait gras et rebondi et parfaitement propre à être fessé.

*
* *

J'ai parlé ailleurs du musicien Reyer et du cheval Ali. Me voici maintenant arrivé au dernier cycle des grands souvenirs du Rouzet. Il convient que je donne une place à ces deux mémoires.

Reyer était un grand ami de ma famille, un

vieillard plein de gloire et d'années, mais que ni l'une ni les autres n'empêchaient d'être délicieux. Il aima les farces et la bonne chère, et même le piano quelquefois : mais il fallait que ce fût mon père qui en jouât, il n'y tolérait personne autre. Mon charmant père, qui savait tout, avait un goût particulier pour la musique dite légère. Il s'était mis dans l'idée de faire admirer Offenbach à Reyer et y réussit. Par contre, il ne put jamais arriver à lui faire écouter *Sigurd* comme il l'entendait. Et jouait-il la fameuse ouverture ou le récit d'Hagen : *Peuple, fais retentir les airs!* ou bien la belle et touchante incantation de Brunehild : *Avec ces fleurs qui vont au précipice*, jamais Reyer ne l'accueillait autrement qu'avec un air charmé et étonné et ces mots :

— Qu'est-ce que c'est que ça? (il prononçait xé-xa)... C'est épatant!

— Ça, disait mon père, c'est *Sigurd*, mais en beaucoup mieux! Vous n'avez jamais rien compris à votre musique!

Et Reyer éclatait de rire et passait le doigt sous le menton de ma mère, qu'il avait connue jeune fille, en l'appelant : la petite demoiselle...

Or, cette année-là, Reyer vint au Rouzet, et ce

fut une grande affaire. Il trouva mes cousines charmantes, fit le galant avec ma grand'mère qui en fut séduite, et donna sa carte au métayer Sicre, pour aller à l'Opéra, lui dit-il, « si jamais vous venez à Paris. » Mais l'autre répondit qu'il n'avait pas besoin de cela, n'ayant jamais été malade.

Afin d'honorer le grand homme, — et je ne parlerai point des pintades qu'on mit à la broche pour lui, non plus que des pâtés de foie et des terrines de confit que ma grand'mère alla choisir exprès dans les cuisines parmi les pots les plus parfaits, — il fut décidé qu'on irait au Lherme où, au pied de coteaux agréables, coule le Touch au flot d'argent. C'étaient, dans ces lieux dénudés, les seuls bosquets dont on pût régaler le vieux musicien amateur de bocages; et par ailleurs le premier séjour de mes parents Caille avant qu'ils vinssent habiter Le Rouzet. Là, sur les bords du Touch, en des jours anciens, notre cousin le vidame avait d'un coup de fusil bien placé tué un serpent dans un arbre et rendu en même temps la vie à un goujon et à un rouge-gorge, histoire fabuleuse s'il en fut, mille fois contée et jamais crue, vraie cependant et dont je rapporterai quelque jour le récit inouï. Le Lherme valait

donc ce pèlerinage, mais je n'en dirai rien. Un autre sujet me presse, le voici.

On avait attelé au break, qui servait dans les grandes circonstances, le cheval Ali qui jamais de sa vie n'avait trotté. Cet Ali était un cheval blanc s'il y en a, ce que d'aucuns nient, le Mathusalem des chevaux, maigre, osseux, déhanché, qui depuis trente ans faisait plus partie du Rouzet que les Caille eux-mêmes et qu'on y vénérait pour ces raisons plus que la loi, à l'égal d'un vieux serviteur. Ali n'avait jamais trotté, dis-je : mais c'était sans doute qu'il n'avait encore jamais vu Reyer. Car à peine cet alerte et glorieux vieillard eut-il pris place sur le siège et les rênes en main, Ali secoua ses longues oreilles et partit au trot, étonné lui-même. Grande fut notre surprise : et nous nous ébahimes tous, entassés que nous étions sur la molesquine du vieux break, et Rosette me pinçait les jambes dans son contentement.

— C'est singulier, disait mon père.

— Admirable! faisait ma tante.

Nous poussions des cris, mes cousines et moi.

— Monsieur Reyer est un fin fouet, soupirait ma grand'mère : il séduit jusques aux chevaux.

Voilà Ali qui trotte, il n'a jamais si bien marché!

Reyer, goguenard, le chapeau sur l'oreille, et sa pipe aux dents, riait comme un fou, dans sa verte vieillesse. Ali, tout secoué d'une sorte de délire, lançait ses lourdes pattes l'une après l'autre sur la route poudreuse, et l'on voyait remuer au bout de son échine maigre son garrot ramolli flageolant de droite et de gauche. Il semblait enivré par la course rapide et regrettait sans doute tant de jours perdus à marcher au pas. Seul l'oncle Caille hochait la tête, et n'osant pas désapprouver, à tout le moins sceptique, il ne disait rien.

Ali nous avait réservé un étonnement plus grand encore : sur le chemin du retour, il galopa. Il galopa tout d'une traite à la maison : sur une seule main, je dois le dire, et tout d'une pièce, comme une montre qui se détraque fait tourner ses aiguilles, sans que rien les retienne. Nous admirions, béants, vaguement inquiets de la nouveauté, cette chose non vue encore : Ali au galop. Reyer ne se tenait plus d'aise : il eût donné toute l'œuvre de M. Saint-Saëns et celle de M. Massenet par-dessus le marché, pour le seul plaisir d'avoir fait galoper Ali. Mais ce fut là son chant du cygne. A peine fut-il dételé et conduit à son box, Ali

tourna la tête à droite, puis à gauche, comme s'il voulait voir une dernière fois les aîtres où il avait si longtemps vécu, tranquille, heureux, n'allant qu'au pas; puis il se coucha tout de son long sur sa litière, et il mourut.

Nous allâmes le voir, le soir même, Rosette et moi, étendu sur la paille, immobile et raidi, l'œil déjà vitreux. Nous ne disions rien. Nous ne pleurions pas, mais nous étions tristes. C'était la première fois que je voyais la mort de près. Mais à nouveau, ici, comme à Maragon, je touchais du doigt la porte fermée du mystère et le seuil interdit des choses qu'on ne comprend pas.

XV

CULISTAN BARBAOUAT

Culistan Barbaouat était un nom qui revenait souvent dans les propos de l'oncle Paul. Nous n'avons jamais su au juste quel personnage il désignait exactement, mais ce vague même ajoutait pour moi plus de mystère à Culistan; et tantôt il en devenait plus redoutable, tantôt plus charmant. Bien qu'elle ne fût pas de la même nature que celles de Rosette, de Marie ou de Laure, ou de Ouatanabé, mon singe d'étoupe et de peluche, je ne doutais pas de l'existence de Culistan Barbaouat. Culistan, dont j'entendis parler toutes les vacances, pendant les dix ou douze premières années de ma vie, n'était pas un mythe. Le plus singulier était que moi-même, ou mon cousin Pierre Caille, dit Caillou, devenions

parfois ce Culistan Barbaouat, par un déplacement curieux de nos personnalités, et de la sienne. C'était un des caractères du personnage. Ainsi, lorsque mon oncle, d'un air souriant et plein de grâce, sous les dix mille rides de son visage spirituel, me tirait poliment son chapeau en arrondissant le bras et la jambe, et me disait : « Bonjour, monsieur Culistan Barbaouat... » j'étais aussitôt Culistan. Ma personnalité fondait sur le champ dans la sienne au point que si quelqu'un m'eût alors demandé mon nom, j'eusse aussitôt répondu sans hésitation possible : « Je m'appelle Culistan Barbaouat. »

A ce moment, je jouissais d'un dédoublement amusant de moi-même. Je n'étais plus moi, j'étais Culistan, j'étais Barbaouat. C'était une impression extrêmement divertissante, mais fugitive, d'un plaisir analogue à celui que procure une mascarade, un déguisement : mais d'un plaisir supérieur et d'un autre ordre. La mascarade était invisible, il ne me fallait ni faux nez, ni collier de plumes, ni costume bizarre. Il me suffisait de me dire : je suis Culistan Barbaouat, pour le devenir et pour que je dépouillasse entièrement les idées, la figure et les sentiments de Claude

Chenneval. Je n'expliquais pas bien cela : mais j'étais double, à mon gré, j'en jouissais. Jouir n'est-il rien? Chose plus singulière encore, dans la seconde qui suivait, si pour quelque sottise j'avais mérité de voir l'oncle Paul froncer le sourcil, et d'une voix sévère annoncer : « Je le dirai à Culistan Barbaouat! » ou : « Je vais appeler Culistan Barbaouat... » dépouillant alors ce personnage, que je pensais être, je tremblais de frayeur, et sollicitais le pardon de ma bévue, jurant que c'était la dernière. Mon oncle Paul entrait parfaitement dans mes vues, il savait très bien jouer à Culistan Barbaouat, et sur ce point nous nous entendions à merveille. Mais ni Rosette, ni ma mère, ni aucune autre personne ne comprenait rien à l'existence variable de Culistan Barbaouat et à mes sentiments à son endroit.

Ces sentiments étaient divers et toujours inattendus. Car Culistan était tantôt terrible, et tantôt agréable à mon esprit. Je le recherchais et j'en avais peur. Il me causait une gêne étrange, et je l'aimais. Cependant j'évitais de penser à lui quand je me trouvais seul dans l'obscurité, par exemple : car là, rien n'est sûr et tout prend aisément une apparence inquiétante. Culistan Barbaouat était

toujours où l'on n'était pas. Sauf les cas où j'étais moi-même Culistan Barbaouat, je ne le voyais jamais. Mais mon bon oncle le voyait, lui, tous les jours. Venait-il, le matin de bonne heure, d'une tournée dans ses vignes ou d'une visite à un malade :

— Je viens de Saint-Clar, disait-il, où cette pauvre madame Anée est bien bas...

Ou bien :

— J'ai été à Maragon, il y a un grand arbre qui a poussé dans le salon...

Et il ajoutait comme incidemment :

— J'ai rencontré M. Culistan Barbaouat. Il vous donne bien le bonjour!

Culistan Barbaouat possédait un esprit diabolique. On le chargeait de méfaits sans nombre. Les portes des cages à lapins avaient été ouvertes, les lapins s'étaient échappés : Culistan avait passé là. Mon père pêchait-il à la ligne, son beau bouchon de couleur vermillon verni se mettait à sauter et à tourner à la surface de l'eau; il ferrait... rien à l'hameçon, mais la ligne était embrouillée. Culistan. La soupe brûlait-elle? Culistan. Ma grand'mère trouvait-elle un coquetier dans sa table de nuit à la place de ce que vous savez?

Culistan. Le phylloxera gâtait-il les vignes? Grêlait-il? Ne pleuvait-il pas? Culistan. Culistan. Culistan. Trouvait-on dans les nombreuses taupinières qui bossuaient les allées du grand rond les pièges à taupe désamorcés sans qu'aucune de ces petites bêtes de velours noir et sans yeux y fût prise par la patte ou le col : « C'est encore un tour de Culistan Barbaouat », annonçait l'oncle Paul. Et il n'était pas de tour qui me fût plus personnellement désagréable : car il me coûtait dix sous. La munificence de mon oncle Caille taxait à ce prix chaque taupe que nous lui rapportions prise au piège.

— Culistan Barbaouat est un homme entre deux âges, disait encore l'oncle Paul. Il a la barbe poivre et sel, un râtelier comme Calypso, mais il l'ôte pour fumer la pipe. Il couche de préférence sous les ponts, et il mange les petits enfants qui ne sont pas sages, M. Culistan.

D'autres fois, c'était un jeune homme distingué, coiffé d'un canotier de paille, mis avec recherche et roulant en vélocipède. Culistan Barbaouat avait beaucoup d'autres visages et d'autres formes, dont l'imagination de mon oncle Paul faisait tous les frais.

Quand il nous emmenait promener, à travers

les champs et les vignes, mes cousines, Caillou et moi, nous avions toujours l'espérance de rencontrer ce Barbaouat chemin faisant. Mais nous ne le rencontrions jamais. Mon charmant oncle nous mettait par deux, lui derrière nous, et il entonnait une joyeuse chanson de marche, le plus souvent la chanson du Pays de Cocagne, dont le refrain commençait ainsi :

C'est un pays de Coco...

Et nous le reprenions tous en chœur, enivrés par cet air entrainant. J'eusse été, pour moi, jusqu'au bout du monde dans cet équipage, tout en pinçant mes jolies cousines ou en leur tirant les cheveux, tandis que mon oncle ébranlait les échos du Rouzet avec ses chants qui me remplissaient d'enthousiasme. Et quel triomphe était le nôtre, lorsque nous revenions à la maison, pour déjeuner, couronnés de fleurs des champs, tout rouges d'avoir tant couru, en chantant sous le dur soleil d'à plomb, légers ainsi que des oiseaux, et braillant en faisant tournoyer nos casquettes, devant nos mères accourues, notre vieille grand'mère pleine de rhumatismes et de gravité, mon père qui riait, sous le regard si charmant de ma mère, heureuse de me voir heureux, faisant le fou et gambadant.

XVI

LE DIMANCHE A LA BASTIDETTE

A cause qu'on n'y faisait rien d'inattendu, le dimanche est un jour que je n'aimais pas. C'est depuis toute éternité un jour consacré au Seigneur et à la famille, et, au Rouzet, pays de tradition, moins qu'ailleurs on eût manqué à l'ordonnance une fois établie. Elle voulait d'abord que ma mère s'emparât de moi, depuis l'aube, et en faveur d'une coutume antique, me débarbouillât des pieds à la tête, de ses propres mains. Ma mère charmante était vive en tout. Je dormais encore qu'elle me plaçait au milieu d'un grand tub de zinc, et vlan, par la figure et tout le corps, un plein seau d'eau froide, pour me réveiller. J'éternuais, je hurlais, j'avais la respiration coupée : rien n'y faisait. J'étais ensuite enduit de savon et

dûment étrillé avec une brosse de chiendent : et cela était pour me rendre propre. Maman me posait sur la toilette de marbre, et m'attrapant par un pied, puis par l'autre, elle frottait. La maison retentissait de mes cris, de mes gémissements. Mais un petit garçon doit reluire et ne peut en conscience s'estimer propre que lorsqu'il commence d'avoir la peau écarlate et la moitié de l'épiderme enlevé. C'est alors qu'apparaissaient l'eau de Cologne et le gant de crin : « pour te sécher, maintenant » disait ma mère. A ce moment-là, je n'avais plus de voix pour protester.

— Cela est bon, cela fait circuler le sang, disait-elle encore. Est-ce que tu ne respires pas mieux ?

Et ma mère me frottait, m'astiquait, me râpait si fort, qu'un beau matin, elle me tenant par un pied, moi sur la toilette et m'arc-boutant, voilà la toilette qui cède et s'écroule, moi disparaissant au milieu des cuvettes, des pots, des brosses, des flacons, et ma mère par-dessus, dans un fracas du diable et une inondation d'eaux, de parfums, d'essences dentifrices, que je pensai que le jour du jugement dernier fût arrivé. Remis de l'émoi : « Bon, me dis-je, ça lui apprendra pour une

autre fois. » Mais on sait bien que l'expérience ne sert de rien aux grandes personnes, et ma mère n'en continua pas moins de m'étriller, le lendemain.

— Tu vas encore casser les cuvettes, lui dis-je.

Mais elle m'assura qu'on avait remis de gros pitons à la toilette pour la fixer, et d'ailleurs que tout le magasin du Louvre et celui du Bon Marché dussent-ils y passer, je devais être propre. Ayant dit, elle m'attrapait par les cheveux, et le peigne dans une main, le bâton de buis dans l'autre, elle se mettait en devoir d'y enrouler mes boucles, afin que je lui fisse honneur. L'on m'habillait ensuite dans un magnifique costume marin, beaucoup plus précieux que s'il eût été fait de verre, car lorsque j'en étais revêtu, je ne devais ni courir, ni m'asseoir dans l'herbe, ni me vautrer, ni monter aux arbres, ni aller à la pêche ou voir les animaux de la basse-cour : rien entreprendre enfin de tout ce que l'on a coutume d'accomplir pour se divertir, quand on est à la campagne, en vacances, et qu'on a dix ans. Est-ce que tout cela est pour vous faire désirer le retour du dimanche?

Dans la cour, le break attendait, sur ses larges roues peintes en jaune. Sagement, il y fallait

monter, et j'y prenais place, tout au fond, du côté du siège, entre ma grand'mère vêtue de soie, et la mère des Gracques sur son trente et un. Ma grand'mère assurait avec injustice que je tenais toute la place et qu'elle me serait obligée de ne pas lui donner de coups de pied, en remuant mes jambes, selon ma coutume. Elle installait ensuite sa volumineuse personne, son ombrelle à ruches, les plis de sa robe, son réticule et son livre de messe. Elle me fourrait entre les pieds un panier vide pour rapporter les provisions. Elle s'éventait, ayant trop chaud. Elle m'aplatissait dans un coin, et je me faisais tout petit, je me tenais coi, tout comprimé dans mon costume marin dont le col empesé me grattait le cou, et en cette posture, nargué par Rosette à l'autre bout de la banquette, car c'était un principe à jamais admis que l'on ne devait sous aucun prétexte nous mettre à côté l'un de l'autre, dans le break, je songeais à une belle et charmante histoire que j'avais lue, qui rapportait maint détail curieux sur l'Arche de Noë, et, particulièrement, ce passage où l'éléphant se retournant sur la passerelle disait à la puce avec une indignation non feinte : « Enfin, madame, voyons! ne poussez pas! » Je crus même faire

montre d'esprit en citant ce plaisant propos, mais ma grand'mère le prit très mal, et je fus privé de dessert. J'en conclus qu'il ne fallait jamais avoir d'esprit avec plus gros que soi.

Quand le break était au complet, que nous y étions soigneusement emboîtés, moi disparaissant sous grand'mère, et Caillou juché près de son père sur le siège :

— Allons, s'écriait l'oncle Caille, tenez-vous bien... *Faï tirat, Marius!*

A ce propos cabalistique, Ali, quand il vivait, ou Mouton, qui lui succéda, s'arc-boutant sur ses lourdes jambes, donnait un effort : l'essieu grinçait, la voiture gémissait, le gravier criait sous les roues, ma grand'mère, perdant l'équilibre, oscillait et tombait sur moi : à ces signes, je reconnaissais que nous étions en marche. A travers les stores du break, qui étaient d'un cuir tout craquelé, le vent s'engouffrait dans l'antique machine. Échauffé, le vernis se mettait à sentir. Les cahots des chemins défoncés nous communiquaient un tangage pénible. A Ramasse, des cris joyeux nous saluaient au passage : c'étaient les jumelles, dans leurs plus beaux atours, riant et parlant à la fois, haut et fort, ou bien leur grand

échalas de frère, Nicolas, qui courait après la voiture, cherchant à toucher la main d'un chacun. Un peu plus loin, une brusque montée, suivie d'une courte descente, nous donnait l'impression du mal de mer à ses débuts et nous concevions que nous venions de passer le pont du canal. Parfois une bouffée d'odeur sinistre faisait gémir les dames. C'était signe que le vent qui avait passé sur la Bourdette, où était une charognerie, venait de l'ouest.

— Ce pauvre Ali sent bien mauvais, disait l'oncle Caille.

— Ah! Paul, que vous êtes disgracieux, faisait ma grand'mère.

Quelquefois, quand elle se plaignait de son genou, que Rosette était particulièrement excitée, que Caillou hurlait pour rien plus fort que de coutume, que, moi-même, je ne savais que faire de mes doigts énervés, et qu'on voyait les hauts peupliers en panache incliner fortement leur faîte et montrer l'envers blanc de leurs petites feuilles retroussées :

— Vent d'autan, annonçait l'oncle Caille.

Et ce jour-là, il avait la migraine, et ne savait plus faire de farces.

Il était dix heures moins le quart quand nous arrivions à La Bastidette. La voiture stoppait alors, et nous nous déboîtions. Rosette et moi nous étions autorisés à rester dans le break jusqu'à ce qu'il fût définitivement arrêté dans la cour d'Escartefigue, le boulanger, où l'on dételait. Nous y retrouvions Nicolas et les jumelles arrivés avant nous, venus par le plus court, à travers champs. Ces grandes filles manifestaient le goût qu'elles avaient à vivre par leurs propos crus et leurs gestes désordonnés. Elles ne portaient point de corset autour de leurs tailles souples, n'ayant rien à mettre dedans, disaient-elles : en effet, elles étaient fort plates, avec de longues jambes et une démarche cavalière. Elles scandalisaient ma grand'mère par une vive liberté de paroles et un air de je ne sais quoi qui faisait rire. Elles disaient ce qui leur passait par la tête.

— Que faites-vous, ce tantôt? leur demandaient mes cousines.

— Allons toujours nous sanctifier, on verra bien après ce qu'on foutra!... répondaient-elles en bouffonnant.

Nous nous rendions alors à la messe, qui était fort longue. Le curé y prèchait longtemps. C'était

un brave homme de saint, mais peu savant. Il pratiquait l'obéissance aveugle.

— L'Écriture dit ceci, mes frères. Et pourquoi le dit-elle, demanderez-vous?... Eh bien, moi, concluait-il avec force, moi, je vous dis : Vous n'en savez rien? Eh bien, ni moi non plus! Mais puisque l'Écriture le dit, c'est donc qu'il faut le croire. Croyons mes frères! *Pater noster*... etc...

Tel était, chaque dimanche, à La Bastidette, le thème énergique des sermons de ce bon pasteur. Il joignait à la force d'une foi innocente le grand exemple d'une vie humble et d'un esprit dépourvu d'orgueil. Bien souvent, nous le surprenions dans son petit jardin, au milieu de ses ruches, environné d'un vol d'abeilles bourdonnantes; ou bien rapetassant lui-même sa soutane ou mettant une pièce à sa culotte. Il tirait sa gloire de n'en avoir jamais acheté qu'une dans sa vie et comptait bien mourir dedans, ajoutant qu'une culotte est toujours bonne, tant qu'il y reste poche et ceinture.

Après la messe, il y avait procession. C'est-à-dire que le bon curé sortait de l'église avec le Saint-Sacrement et sa petite troupe d'enfants de chœur, maniant l'ostensoir et portant la eroix;

les deux chantres entonnaient des hymnes, et à leurs voix caverneuses répondaient les voix aériennes et flûtées des demoiselles enfants de Marie, un cordon bleu de ciel en sautoir sur leurs poitrines maigres. Les fidèles, formés en colonne, traversaient la route poudreuse et faisaient en chantant le tour d'une petite place ronde et pelée, au milieu de laquelle il y avait un calvaire, avec Jésus en croix et les instruments de son supplice, l'échelle et le roseau avec l'éponge. On s'arrêtait pour recevoir la bénédiction. Les flammes pâles des cierges avaient l'air d'hosties à l'éclatante lumière du jour. Le soleil tombait à plomb sur les arbres blancs de poussière et l'herbe galeuse du rond, dévorée par la canicule. Au-dessus des têtes inclinées, au-dessus du prêtre élevant l'ostensoir, au-dessus des voix enfantines, dans la grande mélancolie du soleil cru, le carillon métallique laissait tomber du haut clocher de tuiles l'égrènement de son vieil air joyeux, sur cinq notes d'argent, que le vent par bourrasque entraînait et éparpillait. Alors les enfants de chœur passaient dans les rangs des fidèles avec leurs corbeilles de pain bénit. En attendant qu'ils arrivassent à nous, qui de loin guignions les plus

gros morceaux, clignant des yeux sous la splendeur du jour étincelant, devant le poudroiement éclatant de ces couleurs brûlées, des arbres, des maisons, de la route trop blanche, je voyais mes jolies cousines immobiles, belles et parfumées, je respirais l'odeur de leurs robes de toile bien repassées à angles droits. Et tout cela est si net, si précis en moi, de couleur, de parfum et de forme qu'il me suffit, après vingt ans, de fermer les yeux et de me dire : « Dimanche, La Bastidette... » pour que, par une magie aimable, toutes ces choses à jamais mortes, mais non pas perdues, se représentent et se reforment dans mon cœur.

Quel tour de force que celui de tenir des enfants comme nous une grande heure immobiles! A peine la cérémonie était-elle achevée, nous bondissions. C'était une ruée chez l'épicier. Son échoppe poudreuse et sale était pleine pour nous de merveilles diverses : mèches de fouet en petites pelotes oblongues, pistolets à amorces en tôle peinte, lignes toutes montées sur de minces palettes de bois, avec leurs plombs régulièrement espacés, leurs hameçons d'acier, leurs bouchons vernissés aux couleurs hardies, leurs plumes d'oie si légères; bonbons innombrables, coqueli-

cots gluants et poussiéreux, boules de gomme saupoudrées de plâtre et de crottes de mouches, et, par-dessus tout, cette odeur admirable de morue, de hareng saur et de fumée qui fait penser à de lointaines mers... De là, nous courions à travers le village morne, une grande rue toute droite, bordée de maisons basses en terre battue et en torchis; mille soins ménagers nous accaparaient : aller chercher le pain, chez Escartefigue, ce pain tout brûlant encore, et fleurant la farine honnête, façonné en couronne mince, nommée coque, ou bien en petits pains, dits pistolets; quelque licol ou quelque bride à porter chez le bourrelier, M. Vertujade; demander au charron Pouligou de venir serrer un écrou au vieux break... L'oncle Caille avait de son côté beaucoup à faire : un malade à voir, conférer avec un tel au sujet d'une paire de bœufs qu'il voulait vendre : longues parlotes avec les humbles dans ce patois ensoleillé, sonnant et tintinnabulant, tout près du latin, plein de verdeur comique et de musique : « moussu Caille! » par ci, « moussu Caille! » par là, et des « macarel! » et des « bou Diou! » et des « chès, ma chère!... » auxquels j'entendais à peine, mais qui m'enchan-

taient, non moins que les facéties de moussu Caille, le docteur, mon oncle, grand diseur de gaudrioles et bouffon plein de verve, populaire dix lieues à la ronde, adoré de tout un chacun et qui faisait rire jusqu'aux moribonds sur leur grabat, où ils rendaient au Seigneur une âme réjouie, quand ils avaient la chance que ce fût entre les doigts de moussu Caille qu'elle passât. Au demeurant un saint, pénétré de vertus bibliques, fort tolérant, l'homme le plus juste et le plus sage, le dévouement et la bonté mêmes.

Quand nous ne l'accompagnions pas, nous l'attendions autour du Calvaire en nous chamaillant. Caillou, qui poussait en malice et en âge, ruminait quelque barbarie. C'était un enfant violent. Et Rosette me pinçait aux jambes. Et moi, pour son grand scandale, j'écornais la coque de ce bon pain doré, ou la pointe d'un des beaux pistolets tentateurs. C'était de l'audace, car levés de si longtemps que nous étions, et bien qu'une faim cruelle nous mît l'estomac à l'envers, nous n'osions jamais toucher à ces petits pains frais dont ma grand'mère était friande, et qu'elle faisait cuire exprès pour elle, le dimanche. A cause de ses mauvaises dents, disait-elle. Ce qui ne

nous empêchait pas de trouver qu'elle les avait assez bonnes pour manger de la grosse miche, les six autres jours de la semaine.

— Voyez cet homme corrompu, cet homme des villes, ce Parisien, disait à ses filles mon oncle Caille, le bras tendu comme Mirabeau, et désignant mon père, qui mangeait aussi des pistolets; voyez cet homme corrompu qui a besoin de pain frais et ne peut se contenter de l'honnête pain du laboureur!

Et se tournant vers ma grand'mère :

— Voyez-le, vous aussi, Calypso, et recueillez le fruit d'une éducation déplorable!

Ma grand'mère, au fond malicieuse et qui ne détestait pas qu'on la traitât de nymphe, feignait l'indignation aux familiarités de son gendre.

— Au moins, Paul, vous devriez me respecter devant vos filles!

Quant à mon père :

— Laisse-moi tranquille, disait-il : j'ai mal aux dents comme ma mère.

Et il se contentait de tremper dans un œuf du jour des mouillettes d'un pain blanc et doré, craquant, sur lesquelles mes cousines, Caillou et moi, nous jetions des yeux brillants de convoi-

tise. Mais l'une des aînées se levait tour à tour, suivant qu'elles étaient de jour, pour décharger le service des domestiques, et revenait des cuisines, apportant sur ses bras élevés, plus vivante et plus belle que la Lavinia du Titien avec son plateau chargé de fruits peints, de vraies, de réelles tomates, fumantes et croustillantes sous leur farce admirable, cueillies à l'aube et cuites six heures sur les braises, ou bien la terrine énorme du cassoulet odorant, vénérable à l'égal des plus anciennes institutions, qui ne demande pas moins d'une journée et d'une nuit sur un feu doux, pour arriver à l'excellence.

Un des derniers dimanches de septembre, à la fin du jour, déjà presque à la nuit tombante, il y avait une cérémonie qui me plaisait fort, mais moins à mon oncle : après la fête de La Bastidette, on apportait au Rouzet un gâteau monumental sur un brancard tenu par quatre hommes. Ce gâteau était surmonté d'un bouquet de fleurs, et décoré de petits bonbons en plâtre colorié, qui figuraient des coquillages. Nous nous les disputions à grands coups de poing, toute la jeune classe. La fanfare accompagnait ce gâteau porté en grande pompe. Il y avait un cornet à piston

et un tambour, c'est ce qu'on nommait la fanfare. Les gars du pays faisaient éclater des pétards, et ensuite, nous dansions devant la maison, sur la route, au son du tambour et de la trompette. Puis l'on donnait à boire aux musiciens et l'un de ceux qui portaient le gâteau présentait poliment un petit papier à mon oncle, qui faisait la grimace. C'était pour l'avertir qu'il eût à payer sa part des prestations, selon l'us antique : à moins qu'il ne préférât s'acquitter en nature, en empierrant la route de ses mains, dans toute la partie de ses terres qu'elle traversait. Mais nous nous moquions pas mal de ces redevances. Et le gâteau indigeste et les bonbons en plâtre de couleur, et la joie attendue de cette fête charmante, la dernière des vacances, l'oncle Caille n'aurait su, à nos yeux, les payer trop cher. Nous étions le peuple, au Rouzet, mes cousines, mon cousin et moi. Des gâteaux, des plaisirs, c'était là notre nourriture. Et j'avais appris qu'il en était toujours allé de la sorte, dans l'histoire du monde, n'ayant encore jamais retenu de la grammaire latine que ces mots qui expliquent tout : *Panem et circenses.*

C'est ainsi que coulait la vie familière du Rouzet, c'est ainsi tous les ans que les vacances y

passaient, joyeusement, jusqu'au gâteau des prestations et aux vendanges. Nous y prenions part, avec les métayers aux visages bronzés, toute la famille réunie, cueillant les grappes dans les sillons, ou bien, debout dans les comportes, jambes nues, trépignant et pressant du pied, suivant la plus vieille coutume, les grains abondants d'où jaillissait un jus rutilant qui nous vermillonnait jusques aux cuisses... Adieu paniers! disions-nous ensuite, quand elles étaient faites. Et nous rentrions vers Paris morne et laborieux, où rien n'a de raison d'être si l'on n'y travaille, où le ciel n'est plus qu'une étroite bande grise entre les toits irréguliers des maisons mornes. Une dernière fois, je me jetais sur Rosette. Nous nous embrassions avec des larmes; nous nous tirions les cheveux une dernière fois... Et il en fut ainsi pendant dix ans, jusque vers 99 où mon père qui avait à faire auprès de Paris, acquit cette petite maison des champs que nous avons à Nesles, au sein d'une vallée perdue et verdoyante, où coule le vif Sausseron. Là désormais je passai mes vacances. Là, Gérard de Nerval pourrait encore, s'il revenait dans ce bas monde, poursuivre, en chantant les chansons de la vieille

France, le souvenir d'une Sylvie dans ces vallons. J'y eus la mienne, dans le temps, et je l'ai chantée tout d'abord si naturellement que je ne m'avisai qu'ensuite du don que les Muses m'ont fait. Celui d'aimer sans repos, d'être ému, de le dire en vers. Ainsi les enfants cruels crèvent les yeux de la caille pour qu'elle chante dans sa cage. Mais j'aurais garde de me plaindre ingratement de ce qui fait le bonheur de ma vie, et venons à d'autres histoires.

XVII

LES SAULES

> Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés...

Derrière le moulin de Nesles, lorsque l'on va vers Labbeville, par Flélu, il y avait après la gare une prairie au bord du Sausseron, et de vieux saules. De vieux saules tout vermoulus, de place en place, le pied trempant dans l'eau affleurant la rive, ramassés, tout rongés, tout creux, mais vivaces encore, et qui remuaient aux vents une couronne verdoyante, aussi légère qu'une écharpe. Plus loin, par delà le cours sinueux de la petite rivière, s'étendaient de grandes prairies ceintes de barrières blanches, où l'on voyait courir en liberté de jeunes chevaux, la crinière flottante. C'est là que j'allais

me promener le plus souvent, avec mon pauvre Paul Drouot, au temps des années innocentes. C'était un grand promeneur, je marchais bien aussi, nous passions nos heures de loisir à errer, au gré du moment, par tous les sentiers du pays... Je le verrai toujours, un peu plus âgé que moi, avec son grand col marin et sa haute ceinture de soie, les yeux brûlants d'intelligence et de douceur, de volonté précoce et de poésie, sage et beau, ardent et hardi, si plein déjà d'une grande âme frémissante, et le respect qu'il m'inspirait, tout enfant qu'il était encore, le respect, et l'amitié tendre, et l'absolue dévotion... Plus tard, je dirai, je répéterai quel ami ce fut, et comment aux beaux jours de l'adolescence, il a soulevé pour moi les voiles brumeux qui me cachaient le monde, et tourné mon cœur au service des Muses. Mais c'est à lui surtout que je pensais, tout à l'heure, quand j'ai repassé vers la prairie où étaient les saules. On les a coupés, la plupart. Il n'en reste plus que cinq ou six debout, maintenant; encore sont-ils vieux et chenus, et ne montrent-ils plus qu'une carcasse d'écorce qui tient on ne sait pas comment, sous leur panache clairsemé mais toujours vert; mais ils nous

quittent, eux aussi, et Paul est mort depuis quatre ans, comme tant d'autres, tué à la guerre. Ainsi je reste seul, n'ayant pas trente années encore; toutes mes racines plongent dans l'autre siècle, et déjà je vois les lieux et les témoins de mes jeunes ans disparaître. Je dirai bientôt de ma pensée comme, de la nymphe, le poète antique : *fugit ad salices*, lorsque je voudrai revenir en esprit aux jours qui ne sont plus.

Vous ne pouvez pas le savoir, vous autres qui n'êtes pas de la campagne; mais cela fait mal, un arbre abattu... Ils étaient là, un peu plus loin, en ligne, magnifiques, élancés, puissants, d'un seul jet, au beau milieu de la vallée, ils étaient là une trentaine, plus hauts que tous les autres, disposés en rideau. On les voyait de tout le pays, mes beaux peupliers d'Italie, vivants et toujours frissonnants... On les a coupés.

Non, vous ne pouvez pas savoir. Mais quand j'ai vu cela, je vous jure que j'en ai pleuré. C'était comme si on avait tranché un peu de mon cœur. Pourtant, ce n'étaient pas mes peupliers, ma maison est beaucoup plus loin, de l'autre côté du village et je ne les voyais pas tous les jours. Mais ils étaient là, c'étaient les peupliers de Nesles,

les grands « peuples » sur la limite de Labbeville comme on disait. Ils séparaient les deux territoires. Ils faisaient partie de mon paysage. Ils le signaient, en quelque sorte, et c'étaient de beaux peupliers, dans le ciel clair, la noblesse élégante de cette terre française, sa parure inutile et gracieuse, son emblème particulier. Je les avais toujours vus là. Quand je pensais à Nesles, après la petite maison rose et son lierre et sa vigne vierge, son jardin en pente, son verger et son tulipier, c'était la première image qui me venait à l'esprit : un tendre pays calme et vert, avec des prairies, un petit cours d'eau bruissant, des collines fuyantes, et au milieu d'elles, de grands peupliers... On les a coupés.

Jetés à bas, aussi, tant de bois, de futaies, d'ombrages! On a arraché ses pipeaux au vent, et il ne souffle plus, dans ses grandes colères inutiles, que sur des coteaux dépouillés et des toits sans grâce. Ce n'est plus partout qu'un bruit sourd de cognées, et le hahan des bûcherons, et à travers la vallée à nu, le fracas de ces grands arbres qui s'écroulent, avec un long gémissement de ramure craquant et de feuilles froissées. Et moi, qui venais là jadis, errer, rêver, prendre le

bon conseil des arbres, et qui sur ces chemins enfouis écartais doucement les branches au passage, c'est moi maintenant qui me souviens d'eux, d'eux qui en d'autres temps, évocateurs des rêveries menées sous leurs berceaux chanteurs, m'auraient pu dire : « Écoute-nous, écoute-nous bruire, et souviens-toi !... »

Non ! toute la poésie n'est pas inscrite dans les livres, ni sous la lampe des rêveurs, au centre froid des villes. Elle est éparse, insaisissable au cœur de ces nuits bleues, devant les cieux profondément peuplés d'étoiles, sous ces feuillages balancés avec douceur par les vents apaisés du soir, dans la lumière couchée de six heures. Si j'ai aimé la poésie, ce n'est pas en rimant des vers médiocres, et les plus beaux sont au-dessous de tout cela ; si j'ai aimé la poésie, c'est pour ces jours charmants et purs de mon enfance que j'ai passés aux champs, à Nesles. Que m'importe après tout de vieillir, et lorsque tout sera flétri en moi, autour de moi, de mourir à mon tour ! J'ai un ami, c'est mon village. J'ai une maîtresse, ma campagne. Coupez les arbres, que m'importe ! Ils ne changeront point, si rien ne change dans mon cœur, ils me seront toujours fidèles tant que moi

je les aimerai. Que me font tous ces vains rêves écroulés, puisque du peu que j'en ai rempli, le temps qui défait tout me détache un jour après l'autre. J'ai tout désiré, et j'ai eu beaucoup : des mirages! Le bonheur est dans sa poursuite, et la seule joie serait de survivre : qu'il me naisse un fils. La gloire que j'aime n'est la couronne que des ombres et je n'écris pas pour les vivants : j'écris pour ceux qui sont à naître. Mais d'ici à ce que je meure, je ne tiens qu'au plaisir d'écrire, et à de beaux yeux qui me regardent faire sous ma lampe, et, lorsque j'ouvre ma fenêtre, à ce coin de prairie plantée d'arbres, entourée de haie vive et d'eau, à ce coteau qui fait mon horizon, à ce bouquet de branches éplorées que le vent balance doucement devant la croisée...

... Ce pays, proprement, il fait partie de moi. Nesles est, soit dit sans offenser personne, le plus important village de la vallée étroite où court le vif Sausseron. Il compte huit à neuf cents feux, l'hiver; à peu près le double dans la belle saison, où des Parisiens viennent s'y établir pour les vacances. C'est un petit village comme tant d'autres, bâti autour de sa vieille église, dont le roman est assez pur, avec son clocher à minces

colonnes ; une longue rue centrale où aboutissent trois routes ou quatre, et qui se prolonge hors du bourg à travers deux hameaux où l'on entretient encore quelques vieux toits de chaume coiffés d'herbes folles. Le presbytère est charmant : une bonne et discrète maison du dix-huitième siècle, toute délabrée à l'intérieur, mais dont les fenêtres légèrement cintrées emprisonnent encore entre leurs croisillons de bois des vitres verdâtres, sous un toit à auvent recouvert de tuiles rousses. Une ferme à gros pigeonnier rond sous sa poivrière, quelque croisée à meneaux, et, devant l'église, six ormeaux taillés où les seigneurs du lieu pendaient autrefois les vilains, haut et court, y ayant droit de souveraine justice, et de cuissage sur les filles. Et je crois que c'est tout. La maison des miens n'est pas loin du milieu du village. Elle occupe la partie la plus élevée d'une grande prairie dévalant en pente douce vers le joli ru qui la borde, toute plantée de pommiers, avec un petit bois de peupliers, à gauche, dans le fond, et, à droite, le long de la route, une large haie de troènes, de sureaux et de saxifrages. En face, de l'autre côté de la rivière et du chemin de fer, le coteau ferme la vallée par une falaise assez roide,

le long de laquelle, entre un pré et un petit bois, monte le blanc ruban de la route de Pontoise, échappée charmante, invite au voyage. Une vieille carrière abandonnée met parmi ces verdures la carie poudreuse de ses éboulis et tranche avec vivacité sur l'uniformité des frondaisons. Ma maison, c'est une maison qui a cent ans, pour toute beauté, mais point de style, hors celui qu'on accorde aux choses vieillottes : une honnête façade au crépi rose qui disparaît presque en entier sous un épais manteau de lierre, entre deux bouquets d'arbres, une terrasse avec cinq ou six marches et de vieux pots de terre cuite. Et voilà Nesles...

Dans ce jardin, j'ai couru, j'ai joué, j'ai grandi, rêvé, aimé peut-être ! pendant dix années de ma vie végétative, si je puis dire. Tous ces arbres me sont connus, l'un et l'autre, et c'est comme si chacun avait un nom pour moi. Mais, voulez-vous ? sortons. Viens, Tourvel, mon beau chien, allons nous promener ensemble. Quittons la vallée. Grimpons au-dessus de l'ancienne poste. Voici le plateau de Rochefort que borde là-bas la forêt où les faisans viennent se chauffer au soleil, en bordure. Deux vallées l'enserrent. L'une s'élargit,

s'ouvre en plaine, et de là, remonte doucement, par une molle inclinaison du sol vers un bois de sapins toujours vert où le vent joue aux grandes orgues, puis s'abaisse à nouveau et plus loin va s'encastrer encore dans d'autres vallons ombragés. Par-dessus, tout là-bas, au loin, la plaine reprend, indéfinie, jusqu'à ces fines brumes bleues où l'horizon, élargissant sa ceinture lâche et courbe, la voit se fondre avec la verte Picardie.

Partout le sol ondule, lent, gracieux, comme une femme alanguie, avec ses pâturages, ses riches blés, ses avoines folles, ses orges, ses champs de luzerne et de betteraves, ses boqueteaux, ses horizons soudain fermés ou tout à coup élargis à l'infini. De hauts peupliers frissonnent dans l'air, en longue file, et c'est une route, une de ces belles routes françaises, qui vont de province en province comme les veines d'un corps humain, porter la vie et son mouvement. Un air fin et pur circule dans le ciel léger, lavé comme une aquarelle, où de brusques tourterelles dessinent, avec leur vol élastique, des arabesques aussitôt effacées. La pensée, comme elles, s'élance, et rien ne limite son vol, son bondissement. Mais cet horizon, large et spacieux, où l'esprit n'est point prison-

nier, où la vue a toujours du champ devant elle, n'a rien d'accablant par sa vastitude, et toujours le regard a de quoi se poser, s'il veut demeurer dans un cercle plus court. C'est un pays intime et doux, tout de mesure et de nuance, qui touche le cœur sans rien de fade, sans nulle platitude; un pays de rêverie tendre, sans âpreté, mais sans exubérance, plus grave que sévère, et sérieux et sobre à travers ses sourires. C'est un pays dans lequel on marche la main comme dans celle d'un ami; c'est mon pays, il est à ma mesure, à ma balance. Il a fait insensiblement mon esprit et mon cœur pareils à son caractère. Si je suis malade ou bien triste, ou que j'aie besoin d'être seul, j'y vais passer huit jours, et me voilà guéri. C'est le cœur de l'Ile de France.

... J'avais dix ans quand je vins à Nesles. Plusieurs fois, j'y passai l'année tout entière. Quelque malaise le commanda, comme il arrive aux enfants des villes. Quelles bonnes leçons j'en reçus! Un hiver, aux champs, voir l'automne achever de s'éteindre, comme un cor dans la brume au loin, les dernières feuilles d'octobre couvrir sur le sol brillant de rosée les pommes rouges au pied des arbres, puis le sol apparaître

entre les herbes desséchées, se défoncer sous les charrois, aux premières gelées; s'assombrir les ciels bas, ouatés, de décembre; les brumes du soir monter de la terre à quatre heures comme pour aller au-devant de l'obscurité qui tombe soudain et lui aider; s'écouler les longues soirées sous la lampe dans la maison chaude où flambent les bûches avec leur parfum de fumée et leur chanson de bois mouillé: se dire, avec un frémissement secret, en février, que les jours qui ont cessé de raccourcir, allongeront bientôt d'un fil, et, à son propre émoi du cœur, découvrir peu à peu qu'une force nouvelle va monter dans les arbres, faire craquer et poudroyer les branches noires, gonfler les bourgeons, se gonfler soi-même au premier éveil du printemps, lorsque les violettes percent; assister à ce cours complet des saisons jusqu'à la fanfare éclatante des pousses nouvelles qui mettent un léger nuage d'émeraude au sommet des coteaux, sentir enfin le printemps s'ouvrir, naître, grandir, éclater, entonner la triomphante et joyeuse chanson d'avril, avant-courière du paresseux cortège de l'été qui se prépare : c'est un spectacle tonique et sain, une succession d'impressions excellentes, pour une jeune âme qui sent

tout. Habillé comme un campagnard, tout en velours, chaussé de bottes à forte semelle, le sang fouetté aux joues par le vent vif d'hiver qui vous fend la figure en quatre, j'ai marché ces années-là dans la glaise des champs avec une ivresse incomparable et telle que je la retrouve identique, après dix ans, après quinze ans, toutes les fois que j'y retourne. Mille ardentes pensées peuplaient mon cerveau, mille rêves faisaient battre mon cœur. Tout seul, avec mon bon chien qui court joyeusement autour de moi, va, vient, revient me regarder tout droit entre les yeux, langue pendante, pour voir si je suis content de vivre, comme lui, j'ai pris dans ces champs, dans ces paysages le bon enseignement de la nature; je sais ce qui est vrai, ce qui est bon, ce qui est beau : c'est le grand ciel par-dessus votre tête, à l'infini, la puissante odeur de la terre féconde et le souffle embaumé du vent, la vie partout éparse et triomphante de la mort. Il n'y a rien qui prévaille contre cela. Mon hygiène morale est faite. A quinze ans, mais sans me le dire, je l'éprouvais confusément; je le sais aujourd'hui. Je suis si bien en communion dans mon pays avec les véritables forces de la vie, que plus rien ne m'im-

porte plus pour savoir bien vivre, je n'ai que faire des philosophes. Je tiens mes raisons, ce sont les raisons de ma terre. Une fois pour toutes, j'ai pris contact avec la seule source inépuisable où, quoiqu'il advienne, je pourrai venir me retremper, me ravitailler comme Antée en touchant la terre, sa mère. J'ai mon port d'attache, c'est ma campagne. Je n'ai point peur des aquilons.

XVIII

LE CHAMP DE POMMES DE TERRE

Me voilà devant mes souvenirs de Nesles, entre dix et douze à treize ans, perdu, comme si j'avais entrepris de vider la rivière avec un panier : tout le flot s'enfuit à travers les joncs emmêlés, inaptes à le retenir. Des images sans lien se présentent; les unes me font rire encore, et aux autres, j'ai le cœur qui bat... Mais l'encre sèche au bout de ma plume, et je reste à rêver, le regard ailleurs, comme au milieu d'un tourbillon de feuilles mortes que le vent soulève... J'étends la main pour les saisir : dans leur chute incertaine, elles m'échappent, et la plus jaune, la plus belle, celle qui fait le mieux penser à Danaë, sous la pluie d'or, elle me roule entre les doigts, elle se retourne, elle glisse, elle va tomber un peu

plus loin, par terre, où elle n'est plus alors cette jolie chose aérienne qui volait, mais un sale petit morceau de végétal déjà rongé, piqué, à demi pourri... Pareillement mes souvenirs. Le plus charmant, le plus doré, si je l'attrape, il me laissera toute sa poudre aux doigts, comme un papillon pris par l'aile, et dans ces pages que j'écris pour me distraire, il ne sera bientôt plus qu'une pauvre feuille desséchée comme celle que l'on met entre les feuillets des livres, en mémoire du jour heureux où on l'a cueillie...

Parmi les visages qui me divertissent le plus, quand je les évoque de ces temps lointains, ce n'est ni moi-même ni ceux des chers miens aimés; mon histoire est d'un peuple heureux, je n'ai point d'histoire... Ce n'est pas vers ce petit garçon accroupi au bord d'un ruisseau parmi les forts de boue qu'il construit pour ses soldats de plomb, ou dedans un arbre perché, qui guette les moineaux avec sa fronde; ce n'est pas sur ses jeux que je me pencherai le plus volontiers... Cela est pareil pour tout le monde, comme ces tables du dimanche où s'assemblent les grandes personnes, où elles s'amusent toutes seules, et se divertissent de contes ennuyeux où il n'y a ni

héros ni fées, mais qui les font rire et baisser tout à coup la voix, dès qu'elles s'aperçoivent de ma présence attentive et silencieuse : à ce moment d'ailleurs, ma mère me dit, de l'air le plus indifférent :

— Claude, va donc voir le champ de pommes de terre... il me semble qu'il y a une pie...

Je sais ce que parler veut dire. Je me lève. Je sors. J'entends qu'on rit derrière moi. Il n'y a pas de pie dans les pommes de terre; ou bien c'est qu'elle s'est envolée... Et je reviens, je toque à la porte :

— Est-ce que je peux rentrer... maintenant?

Du reste, je commence à m'apercevoir que l'un ou l'autre de nos convives parfois, se penchant vers sa voisine, ou prenant la parole un peu haut, s'adressant à tous, s'interrompt soudain, et parlant à moi :

— Claude... va donc voir le champ de pommes de terre...

Et chacun de rire. Et je me lève, en rougissant. A la fin, on ne dit plus que : champ de pommes de terre! quand il faut que je sorte. Et quelquefois aussi, en ayant assez de ces mystères qu'aiment faire les grandes personnes, c'est moi qui tout

seul me lève et m'en vais, sans que l'on m'en prie, en clamant de toutes mes forces, sans savoir pourquoi :

— Champ de pommes de terre!... Champ de pommes de terre!...

* * *

Les grandes personnes sont intelligentes et ennuyeuses. Les petits garçons sont des malappris. Et ma bonne allemande, une grande chabraque, qui veut m'empêcher de jouer aux soldats de plomb, parce que, dit-elle, à mon âge, c'est une occupation ridicule. J'ai horreur de cette vieille momie desséchée et jaune, qui se refuse à brosser les pantalons de mon père et les miens, à cause, dit-elle encore, que cela n'est pas convenable à une jeune fille; mais ce que je ne puis absolument supporter, c'est qu'elle vienne dans ma chambre, comme elle le fait, écrire au crayon bleu, en allemand, des apophtegmes vertueux et des proverbes édifiants, comme ceci :

« Un garçon bien élevé dit « mademoiselle » à la femme de chambre de madame sa mère. »

Ou bien :

« *Examinez votre conscience soir et matin.* »

Ou bien encore :

« *C'est humilier une créature humaine que de lui donner à cirer des souliers boueux.* »

Mon père, pour sa part, est occupé, dans sa bibliothèque. Ma mère est à la serre, où elle surveille ses boutures. Le jardin est grand, mais d'où vient que chaque année il rapetisse? Autrefois, je n'en voyais pas le bout, et passé le petit pont de bois rustique, j'avais peur, car de là j'entrais dans la région pleine d'embûches et de périls d'où l'on n'aperçoit plus la maison, seulement; où des frôlements horribles de branches, de fils invisibles volant dans l'air vous donnent des frayeurs et la chair de poule; où les orvets glissent en zigzaguant sur le sable chaud de l'étroit sentier; où l'herbe, par moment, s'agite, ondule, au passage d'une bête cachée; où le vent fait gémir si lugubrement les hautes ramures pleines de formes fantastiques qu'on ose à peine lever la tête vers elles et les regarder... Or, cette année, j'ai pris le goût des aventures, j'aime le danger, j'aime avoir peur. Je

n'habite plus que cette partie éloignée du jardin, le petit bois de peupliers, les bords du Sausseron, les touffes de lianes et de hauts herbages où je disparais presque, inquiet encore d'être à demi perdu, mais découvrant la solitude et l'amer plaisir d'oublier l'univers entier, de ne compter sur personne autre que sur soi... Ces herbes qui me chatouillent les jambes me font toujours bien un peu frissonner, et je n'aime pas beaucoup non plus de trouver un crapaud quand je soulève une vieille pierre; et il y a de certaines plantes qui s'accrochent aux vêtements, s'enroulent après vous, vous tirent d'une façon bien inquiétante aussi... Mais là au moins, je peux rêver, des heures, immobile, m'emplir immensément de cette divine odeur d'herbe et de feuille et d'eau et de terre mouillée... Je peux jouir à mon aise de cet inoubliable jeu du soleil à travers les feuilles sans nombre, et, vague, enivré, tout ému de je ne sais quoi, me livrer aux projets que déjà je forme, pour les temps qui ne sont pas encore venus, pour demain, pour le mois prochain, pour l'année prochaine, pour le temps où je serai grand... Oh! alors!... Et quoi, alors? Je ne sais pas encore de quoi sont faits, de quels fils merveilleux sont tissus ces jours

d'or et de feu que j'entrevois... Mais alors ce sera très beau, ce sera magique. Ce sera demain... Demain!... Demain!...

...Demain est venu. Demain est mort à son tour, a fait la culbute, à la même heure, à la même seconde que le jour qui l'a précédé. Un autre demain est apparu à l'aube de chacun de mes jours comme le frère de chacun d'eux, et, comme l'horizon sans cesse poursuivi, disparaissant sans cesse, jamais atteint. Le collier laisse s'échapper un à un ses grains désenfilés. Me voilà regardant derrière moi, arrêté une seconde, surpris, me demandant peut-être si déjà la somme de mes jours perdus n'a pas dépassé la somme de mes jours à venir; et tout en désespérant de ces jours si vite emportés, qui ne laissent rien plus d'eux qu'une ombre d'ombre de nuage sur l'eau d'un fleuve qui s'écoule, éperdument encore je me surprends à dire : « Demain! Demain! ».



Il y avait donc cette joie enivrante pour moi d'aller cacher pendant des heures moi-même avec mes rêveries au fond du petit bois; mais bien

d'autres plaisirs encore, et c'était de me sauver dans le village, tout seul, à l'aventure, à cause des rencontres qu'on y faisait, ou des parlotes avec mes amis.

Mes amis étaient de vieilles bonnes gens pleins de saveur rustique et fruste. Le plus cocasse était à mon goût Célestin. J'ignore s'il a jamais porté un autre nom dans sa longue existence de menuisier, mais Célestin lui suffisait. Il mesurait un mètre de haut, encore marchait-il tout courbé, sa petite tête d'oiseau renfoncée dans ses minces épaules. Son visage soigneusement rasé fourmillait de rides innombrables. Il avait un long nez fouineur et deux yeux d'un bleu glauque, extrêmement vifs et farceurs, qu'il clignait en parlant, fermait, rouvrait avec un admirable sentiment du rôle que le regard contribue à jouer dans le discours, soit qu'il s'agisse de dire la vérité toute crue, ou bien au contraire, de la déguiser, de l'envelopper; soit qu'il vaille mieux mentir carrément, tout en sauvegardant l'apparence de la bonne foi; ou qu'il soit prudent d'avertir, de laisser entendre, de démentir, de mettre sur la voie, sans nommer des gens qu'on sait susceptibles, ni formuler ce qui peut blesser ou choquer

l'interlocuteur; soit enfin qu'il faille faire rire. Dans un corps aussi contourné que le sien, Célestin ne pouvait cacher une âme droite : elle était au contraire pétrie de malice, et subtile. Célestin était charmant. Il connaissait de belles histoires fort longues et fort anciennes. Sa mémoire faillible ne lui permettait pas de préciser si ce qu'il racontait, il l'avait vu lui-même, vu de ses yeux, vu de ses petits yeux limpides et malins, ou bien si, dans des temps éloignés, il l'avait entendu rapporter par quelqu'autre. Il ne savait point son âge, ni lire, ni écrire. Mais il était très vieux. Il disait : « J'ai bien cent ans... pas loin... j'en ai bien soixante! » Comme il était très vieux, cette différence ne comptait pas pour lui; et elle ne comptait pas non plus pour moi, parce que j'étais très jeune. Célestin avait donc cent ans, à ses yeux et aux miens.

J'allais le voir travailler, dans son échoppe. C'était une masure à toit de chaume, où poussaient des aristoloches et des scabieuses, parmi des brins de folle avoine et de blé, même, apportés là par les oiseaux ou par le vent. Tantôt je le trouvais dans sa cour, au milieu du fumier, des poules, des lapins errant en liberté; tantôt

devant son établi, ajustant d'une main tremblante, mais experte, deux ais de bois pour une charrue, les coins d'un cadre, ou le bras d'un fauteuil. Il faisait jaillir de fins copeaux dorés et enroulés sous sa varlope, ou bien, tirant un clou de sa bouche, il l'enfonçait dans le bois à l'endroit voulu. Ses gestes étaient gauches et maladroits et lents, mais ses travaux exacts et son coup d'œil juste. Je lui portais des bibelots à réparer et les commissions de ma mère. Et il me contait des histoires. Elles n'avaient ni queue ni tête, commencées au hasard ou reprises à un point où il pensait les avoir laissées. Il racontait ce qui lui passait par la cervelle, au gré de sa pensée du moment, et souvent même il continuait pour moi l'affaire qu'il avait entrepris de conter le matin ou la veille à un autre. Mais le sens n'importait pas, et l'histoire m'était toujours belle, parce que c'était toujours une histoire d'autrefois.

— Vous savez ben, disait-il, et il hochait sa petite tête chenue et tordue… aut'efois… y a de ça ben longtemps… Oh! ça pouvait ben être sous Napoléon el'troisième… Ah! non… sous el'premier, sous el'grand… Et ben, à c't'heure-là, j'avions des culottes, elles m'veniont par-dessus

les épaules... j'tions un p'tiot galopin, donc... même que quand on allait à la messe, el'dimanche, y faisiont si froid que les bonnes femmes, elles y veniont avec des chaufferettes, donc... J'tions malin, quand j'tions p'tit gars... N's approchions, qu'elles n's'n'aperceviont point... n's'y mettions des marrons d'Inde dans leurs chaufferettes... pis n's attendions... pis v'là qu'à l'Offertoire, les marrons y s'mettaient à éclater, à pétarader... et bin! et ban!... Et que les bonnes femmes, elles se sauviont à la renverse, et croyiont qu'c'était le diable qu'elles aviont sous leurs jupes... Alors, nous, on riait, pis on s'sauvions; pis que les bonnes femmes, elles nous couraient sus, et nous poursuivaient à coups de pierres... oui, qu'elles nous coup-de-pierraient... Et même qu'j'en reçus une, de ces méchantes pierres, sur le nez, qu'il est resté d'travers depuis c'temps-là!...

Ici, parfois, Célestin s'arrêtait de conter, et je le voyais se jeter sur son marteau ou sa varlope, et revenir à son ouvrage avec une application d'enfant surpris à muser par son maître : c'est que la porte venait de s'entr'ouvrir pour laisser passage à une grande et forte femme, haute de huit pieds, large de quatre, moustachue et bar-

bue, et forte en gueule, et les poings sur les hanches, les jambes écartées.

—T'as donc point fini de jaboter, vieille galette! lui disait-elle. On n'entend qu'toi, à c't'heure, hé! vieux Tintin!

Et devant cette forte femme, devant cette mégère redoutable, Tintin, Célestin, devenait aussi tintin qu'il pouvait, diminuait, se résorbait, disparaissait derrière son établi, sa varlope, son marteau, courbait la tête, et peu s'en fallait qu'il ne fît sous lui. Car la Généreuse, il le savait, avait la main leste, et le battait comme plâtre. La Généreuse était le surnom de madame Célestin; et les générations qui se sont succédé à Nesles, au cours de sa longue existence, assurent qu'il n'était pas immérité, ni seulement une figure.

Mais la Généreuse disparue, Tintin se levait de derrière l'établi, prenait une prise pour se remettre, s'essuyait le nez de toute la longueur de son avant-bras, et me regardait, puis, comme un gosse qui vient de faire une niche, il enfonçait son petit cou dans ses épaules, et riait à voix basse en hochant la tête et en clignant de l'œil. Et :

— Faut pas s'y fier, v'savez... la Généreuse... elle a l'air de rien, comme ça... Mais ell'm'bat!

Puis :

— El'fusil... v'savez ben... el'vieux fusil que j'vous ai dit... l'aut'jour... Ah! c't'un biau fusil... un vieux, là... qu'il faut y mettre la poudre dans l'canon par la gueule... comme dans les vieilles arbalètes... un fusil du temps d'Louis el'quatorzième... Vous n'êtes pas décidé, non? Faut y dire, à vot'mère, qu'elle vous l'achète.., Pis, v's y direz aussi qu'y a un vieux bahut, que j'ons vu, qu'il est ben vieux, pisqu'elle aime les vieuseries... il est ben du temps de Louis el'treizième, oui... savez ben, du temps de la grande Révolution? Faut qu'elle vienne voir ça... ça l'intéressera p't'être, à c'te femme!

Je faisais la commission à ma mère. Alléchée, elle courait au bonhomme.

— Et bien! votre bahut, Célestin, où est-il? Montrez-le moi... Qu'est-ce qu'on en demande?

— Hé! répartait Célestin... j'ai point dit qu'il étiont à vendre... J'ai dit seulement que si vous vouliez y voir... y avait un vieux bahut que j'avions vu, qui était ben vieux... Mais ils n'étiont pas décidés à vendre... J'ons point dit ça...

— Et vos agrafes, Célestin, vous ne voulez pas me les céder?

— Quelles agrafes?

— Les agrafes de votre tablier?

C'étaient deux figures de cuivre ciselé, d'un bon style Empire, et qui représentaient des Renommées soufflant de la trompette, dont il se servait pour attacher à sa ceinture, sur les reins, son tablier de futrine verte. Deux jolies pièces. Mais ni pour or ni pour argent il ne voulait s'en séparer. Il disait que c'était un cadeau de Louis el'quatorzième à son grand-père, lequel avait été tapissier à Versailles « en quatorze cent et quelques... » Et jusques à sa mort, qui fut tardive, ces deux déesses héroïques, faites pour bien mieux que cela, continuèrent d'emboucher leurs trompettes de cuivre, sur le derrière de Célestin.

XIX

POËLON, JÉSUS-CHRIST ET M. PAPILLON

J'avais encore trois amis, dont je n'ai pas connu les noms, mais qui répondaient beaucoup mieux sans doute à leurs sobriquets. Ils ne sont point mêlés à mon existence d'une façon très particulière, et je n'étais pas lié avec eux comme avec Célestin, par exemple. Mais je me souviens d'eux et de leurs belles figures bien nettes avec un extrême plaisir, chaque fois que j'y pense. Ils étaient beaucoup plus beaux que bien des gens que je connais, car ils avaient du caractère; et tous les trois ils représentaient admirablement les types légendaires de nos vieilles campagnes. Il y avait d'abord Poëlon, le garde française : un fin pochard, mais un bel homme encore, quoique sans âge. Il se louait dans les fermes pour la

moisson; après quoi il disparaissait, et ne revenait que l'année suivante. Il était de tout point pareil à ce que l'on imagine le sergent La Fleur ou Fanfan la Tulipe, dans les chansons du dix-huitième siècle, et après dix ou quinze ans que j'ai cessé de le rencontrer, à la belle saison, par les rues de mon village, j'ai besoin de faire un gros effort pour me le représenter tel qu'il m'y apparaissait alors, en pantalon de velours et la chemise ouverte sur sa rude poitrine de travailleur; car la véritable image que son nom suscite à mes yeux, c'est d'un grand gaillard mince et découplé, large d'épaule, étroit de baudrier, le tricorne à cocarde sur ses blancs cheveux coiffés à l'aile de pigeon, le visage rasé, l'œil vif et le nez long, la bouche goguenarde; vêtu d'un bel habit bleu de roi avec des boutons d'argent, la giberne au côté, le gilet et la culotte blanche, et de longues jambes maigres moulées dans de hautes guêtres boutonnées de côté. Tel, une fleurette entre les dents, m'apparaît dans mon souvenir Poëlon, le garde française, dont Maria, la cuisinière, disait : « Cristi, c'est un bel homme! » Tel il apparaissait sans doute à l'imagination et au cœur des vieilles Nesloises, quand elles étaient jeunes... et que

naissaient dans le village tant de petits garçons qui lui ressemblent aujourd'hui... Tel je voudrais le revoir un jour : au ciel, si l'on y trouve un cabaret, sous la tonnelle, pour qu'il me conte ses prouesses, devant un flacon de vin bleu.

Il m'avait pris en amitié. Je le lui rendais bien. Je l'admirais, il était beau. Et puis, je lui dus certainement la vie, un jour qu'errant aux bords du Sausseron, j'y fis la rencontre d'un méchant homme qui me voulait jeter à l'eau. Il était ivre.

— Voilà un sale petit bourgeois que je vais fiche à la rivière, dit-il.

Mais Poëlon qui passait par là me sauva la mise en détournant ce ridicule forcené. Oublie-t-on ces services-là?

* * *

Jésus-Christ était le second de mes trois amis. Il était bûcheron et d'un naturel taciturne. Il présentait une singulière ressemblance avec ces têtes de paysans du quinzième que l'on voit sculptées sur pierre dans les églises rustiques de la Champagne

ou du Soissonnais : le crâne chauve et dépouillé, le nez en patate, la bouche largement fendue, l'œil rond et naïf, de grosses rides lui sillonnant le front comme si ç'eussent été des cordes, et tout le reste du visage embroussaillé d'une barbe épaisse. J'ai vu aussi des figures pareilles dans quelques tableaux de l'école française du seizième siècle, et certaines toiles de Le Nain. Et cela me touche beaucoup de retrouver ainsi dans l'humble bûcheron Jésus-Christ cette sorte de noblesse si belle qui est la race, la vieille et bonne race française des provinces, plus pure d'alliages que celle des villes. Je n'avais point de relations avec Jésus-Christ. Mais il m'amusait à cause de son surnom qu'on lui avait donné parce qu'il faisait penser justement à ces têtes de Christ taillées au Moyen Age, sur le modèle du premier laboureur venu. Il me faisait peur aussi, parce qu'il était sombre et jaune. Et il me charmait parce que toutes les fois que je passais devant sa chaumine et qu'il se trouvait sur le pas de sa porte, le soir, il m'avisait, et le doigt levé, l'œil grave, sans que rien ne modifiât l'aspect sévère et immobile de son visage boucané, il récitait d'un trait des vers latins, des vers d'Ovide :

Vidi ego jactatas mota fasce crescere flammas,
Et vidi nullo concutiente mori.
Verbera plura ferunt, quam quos juvat usus aratri
Detrectant pressi dum juga prima boves...

J'étais étonné de cette science. Mais je ne savais guère de latin à cet âge. Et ce bûcheron humaniste me semblait grand et mystérieux. J'appris par la suite qu'il avait fait de bonnes études au collège de Pontoise et, nonobstant, mieux aimé revenir mener aux champs et dans les bois la vie facile, humble et robuste du bûcheron, que d'aller auner de la toile dans une boutique de la ville ou grossoyer du papier puant chez un notaire. C'est d'un sage. Et j'eusse aimé interroger ce brave homme. Mais quand j'y pensai, par la suite, il avait quitté le pays, ou ce monde. Et je n'ai jamais su s'il récitait toujours Ovide.

*
* *

M. Papillon était ainsi nommé par son habileté à monter aux arbres. Il était émondeur, ou bûcheron aérien. Et il tenait en grand mépris ceux qui, munis comme lui d'une cognée ou d'une hache, s'attaquaient aux arbres par le pied, et les

jetaient à terre au moyen de cordes, après avoir scié à leur base un coin en biseau.

Papillon ne travaillait qu'en l'air. Il se chargeait des émondages difficiles, et, même, il avait bonne grâce, quand, à cheval sur une haute branche, il abattait avec sa hache les rameaux plus légers ou morts, d'un poignet adroit. Or, il y avait dans le jardin un grand et vieux tulipier, célèbre par tout le pays, où l'on n'en connaissait que deux, arbre puissant et de large envergure, dont le tronc entouré d'un banc mesurait bien six mètres, et qui, d'or à l'automne et jusqu'aux derniers jours de novembre, produisait au printemps une sorte de pomme aux écailles vertes et une fleur du plus beau jaune. Mais ce géant était âgé; une longue branche, morte et dénudée, sortait comme une corne biscornue au-dessus de sa belle masse de feuillage et le déparait. Papillon fut donc convoqué avec ses instruments pour enlever cette excroissance inutile, déshonneur de la frondaison. Il vint, silencieux, dodelinant sa tête un peu légère, où oncques ne vit-on le moindre poil. Il examina l'arbre, comme un vétérinaire le peut faire d'une girafe, haussa les épaules, et ayant réclamé une échelle, il s'élança.

Nous assistions, toute la maisonnée et moi, intéressés, à l'ascension. J'admirais ce héros, cet homme valeureux par l'audace et l'agilité. Je le regardais, avec un œil d'effroi, mêlé d'envie, étreindre de ses petits bras l'énorme torse du colosse, se faufiler entre les branches, et déjà disparaître à moitié parmi les plus hautes ramures. Mon cœur battait dans l'enthousiasme et dans l'angoisse. Un murmure flatteur montait, du pied de l'arbre où nous étions réunis, vers l'homme habile et ingénieux.

— Faites attention, monsieur Papillon, s'écria ma mère. N'allez pas tomber, vous vous feriez mal!

M. Papillon hocha la tête dans les nuages, et avisant la branche morte qui était fort grosse, il s'assit dessus à califourchon et leva sa serpe. Mais au premier coup qu'il en donna dans le bois, on entendit un craquement, M. Papillon perdit l'équilibre, fit la pirouette, tomba de l'arbre et se rompit la jambe.

— Je vous l'avais dit, monsieur Papillon, fit en retirant sa pipe de la bouche le peintre Haumont qui assistait en philosophe à cette scène. Le tulipier est d'un bois qui casse comme du verre. Je vous l'avais dit!

XX

LES ANGLAISES

> Qui m'eût dit que je ne les reverrais de ma vie et que là finiraient nos éphémères amours!
>
> Jean-Jacques, *Confessions.*

En ce temps-là, vivaient dans notre voisinage deux vieilles filles qui tenaient une pension pour jeunes Anglaises de qualité. On les nommait les demoiselles Crocquefert. Elles étaient sœurs, mais de plus différentes on n'en eût point vu. L'une, Emma, éclatait de toute sa chair plantureuse, inutile hélas! à personne, et ses trois mentons étagés retombaient mollement dans un corset qu'il eût fallu plus fortement lacé, pour qu'il ne cédât point sous ce faix superflu. Le reste était à l'avenant. Sans doute elle avait pris toute la graisse de la famille, car Marie, qui était sa sœur,

n'en avait pas le moindre atome. Marie était exiguë et maigre; et jaune en outre, à un tel point qu'on l'appelait Marie Citron : elle avait aussi l'acidité de ce fruit, et rien que d'y penser encore, voilà que j'en ai mal aux dents et l'eau à la bouche. Ainsi faites, Marie Citron et la grosse Emma composaient un plaisant contraste, comme ces clowns qui dans les cirques vont par deux et tirent leur force comique de leur grotesque dissemblance. Et celle de ces personnes vertueuses était extrême en tout; et aussi très inattendue. La grosse Emma produisait en parlant une voix aiguë qui surprenait, sortie d'une gorge aussi forte : de même le chêne colossal donne pour tout fruit un gland minuscule; et comme la citrouille puissante nait d'une tige étroite, la fragile Marie Citron, dès qu'elle ouvrait la bouche, ameutait les échos d'alentour par une voix tonitruante. Elles n'étaient sottes ni l'une ni l'autre. Elles avaient même de la lecture et s'entendaient fort au blason. Car la pension Crocquefert était fréquentée du beau monde, et tout le quartier Saint-Germain lui confia ses filles, dans un temps. De quoi mademoiselle Emma avait gardé un grand respect pour la noblesse, dont elle ne

parlait jamais que ses bras courts élevés au ciel, et en montrant le blanc de l'œil, ayant toujours à rapporter quelque trait de malice ou d'intelligence de l'une ou l'autre de ses anciennes disciples, devenue marquise ou duchesse, mariée à tel ou à tel, mère aujourd'hui de tant d'enfants qui eux-mêmes... Mademoiselle Emma savait les cousinages, les alliances et les mariages, autant qu'officier de cavalerie, et beaucoup mieux même, en ayant fait d'assez grand nombre; au point que c'était gênant de se présenter devant elle, quand on n'avait ni titre ni particule, et qu'on était monsieur tout court, de rien du tout.

Si mademoiselle Emma était grosse, c'est qu'elle était pleine d'histoires et de bonté. Elle excellait à conter, à compatir, à s'apitoyer. Elle avait un esprit instructif et le goût professionnel d'enseigner, et aussi, par nécessité, celui de réjouir. Aussi s'entendait-elle merveilleusement à organiser des fêtes, des comédies, des garden-parties. Mais mademoiselle Citron était maigre parce qu'elle n'était faite que d'économie. Cette vertu dessèche. La maigreur conduit à l'aigreur, l'aigreur à la méchanceté. Marie Citron était méchante et je ne l'aimais pas. Je ne l'aimais pas parce

qu'elle simulait un intérêt très vif pour les petits enfants et qu'ils savent très bien discerner le vrai du faux en ces matières. Et en outre, rien que de la voir me causait une appréhension dégoûtante, car je pressentais à chaque fois l'horreur que c'était pour moi, chaque fois nouvelle, que de lui toucher poliment la main : une main décharnée et fluette qu'elle vous coulait dans la vôtre, une main froide et mince qui ressemblait à un squelette, et telle qu'on imagine que serait celle des serpents, s'ils en avaient. Joint que pour vous dire seulement bonjour, ses petits yeux perçants se mettaient à cligner jusqu'à disparaître sous une paupière fanée et dépourvue de cils, et que, pinçant ses minces lèvres violettes dans sa face étroite et jaunie, elle avait l'air de sucer quelque mauvaise herbe; mais peut-être n'était-ce que sa langue.

Nonobstant sa fichue rencontre, j'allais volontiers dans le jardin des demoiselles Crocquefert. C'était un beau jardin, contigu au nôtre. Outre une nymphe en plâtre, dévêtue, pudiquement cachée sous des lianes, mais dont la nudité entr'aperçue m'a longuement préoccupé, il y avait là des jeux variés et charmants, un trapèze, une

escarpolette. J'en aurais bien voulu avoir une à la maison, mais maman prétendait que cela fait du mal aux arbres. Il y avait aussi un tennis en terre battue où les balles rebondissaient très bien, une mare pleine de grenouilles, un hamac sous un bouquet d'arbres, et une grotte, avec une boule où l'on pouvait se mirer, et où, suivant le sens où je la tournais, tantôt je m'apparaissais gras et bouffi comme la grosse Emma, et tantôt plat et effilé comme Marie Citron. Mais surtout il y avait dans le verger des demoiselles Crocquefert une chose admirable et proprement miraculeuse : des arbres qui donnaient des fruits. Car nous aussi, nous avions un verger. Mais soit que la terre n'y convînt pas, soit que l'exposition ne fût pas bonne, nos espaliers ne donnaient rien, non plus que les plein-vents. Quant à la serre, on y comptait le nombre des grappes de raisin par celui de leurs grains, et encore ne parvenaient-elles à la maturité que dans les années bissextiles.

Ainsi, le jardin Crocquefert paraissait à mes yeux celui-là même des Hespérides : non point à cause d'Aréthuse ou d'Hespéréthuse, auxquelles ni l'une ni l'autre de ces bonnes personnes ne donnait la moindre occasion de penser, mais

pour ses fruits. C'étaient des poires succulentes, dont les corps lourds et grenus tiédissaient doucement à l'abri d'un petit mur bas; des prunes juteuses et sucrées, à la chair tendre; des abricots divins, des brugnons roses et fermes comme les joues d'une belle fille, et tout le menu peuple savoureux des plates-bandes, fraises, groseilles et framboises, où j'avais la permission de grappiller tout mon content, généreusement octroyée, je dois le dire à la louange de leur mémoire, par mademoiselle Emma qui était bonne, et par Marie Citron, qui n'aimait pas les fruits : ce qui m'a toujours paru l'indice d'une âme noire et réprouvée.



Il y avait aussi dans ce verger un cerisier, entre autres, des plus beaux. Je me souviens de la douceur que ce m'était d'en aller happer avec mes jeunes dents les riches fruits vermeils, si frais mangés sur l'arbre même, aux jours ensoleillés de juin, à même les branches, sans y toucher des doigts, pour mieux savourer sous ma langue cette pulpe exquise de fruit non touché que ne connaissent pas les gourmets des villes.

Mais ce bel arbre, qui dure encore, ne donnait pas qu'une ombre douce et des cerises excellentes; j'y rencontrai un jour un spectacle plus rare : deux jeunes filles couchés dessous, vêtues de robes blanches et légères, chacune avec une écharpe de couleur différente, l'une était rose et l'autre jaune; et les visages les plus jolis que jamais j'eusse vus encore. C'étaient des jeunes Anglaises de distinction, venues passer l'été en France, dans la pension des demoiselles Crocquefert, célèbre aussi de l'autre côté du détroit. A onze ans, j'étais fort impressionné par la beauté des dames, et sans doute il m'en reste encore quelque chose. A peine les aperçus-je, mes jolies Anglaises eurent mon cœur : j'aimai. J'étais dans la stupidité que cet âge comporte et que l'amour entraîne : muet devant l'objet de mes adorations, tout yeux, béant; mais surtout timide à pleurer. Et ces robustes filles, dont on voyait le pur et riche sang courir sous la peau transparente, comme dans les portraits de leurs aïeules par Gainsborough, se souciaient peu, sans doute, d'un petit garçon de onze ans; de quoi elles n'auraient pas voulu pour amoureux, ni ne se méfiaient...

Or, j'étais arrivé en courant vers mon cerisier,

pensant n'y voir que des cerises; et d'y trouver ces belles personnes, nonchalamment, dans l'herbe molle, et qui riaient en mangeant les fruits tombés, avec des mouvements de lèvres qui me remuaient beaucoup, sans que j'en connusse même la raison, je restai interdit, et naturellement tout rouge, me balançant sur un pied, puis sur l'autre, saluant ces divinités avec le désir de les entendre m'adresser en premier la parole, et ne sachant comment m'y prendre pour expliquer mon arrivée en trombe sous cet arbre qui semblait leur appartenir, tant est puissant le sentiment de la colonisation, chez ces insulaires. Je pensais bien que c'étaient là les nouvelles pensionnaires, annoncées à grand renfort d'éloges, de bras levés et de regards blancs, par la grosse Emma à la voix de fausset, depuis six semaines. Elles me dévisageaient toutes deux. J'avais posé a main, par contenance, sur un des barreaux de l'échelle accotée à l'arbre. Alors l'une d'elles fit un brusque mouvement de tête, et me jeta ce simple mot :

— *Bong jiour !*

Puis à l'accent de sa propre voix, elle éclata de rire et son amie en fit de même.

Il en faut moins pour me déconcerter, et j'allais l'être, quand, à ce moment, une cerise me tomba sur le nez, mais beaucoup plus rudement que par le fait de sa simple chute : on l'avait lancée. Dans le même instant, une voix qui venait d'en haut, du même endroit que la cerise :

— *Who's this little boy?*

Je levai les yeux. Puissances du ciel! comme dit l'autre. O surprise! O confusion! Dans l'arbre, jambes pendantes, assise sur une forte branche, et se retenant aux supérieures des deux mains, une ravissante créature me regardait. Elle tenait entre ses dents la queue d'une double cerise, dont le fruit pendait sur son menton. Elle était juste au-dessus de moi, et à la rougeur qui m'envahit aussitôt le visage, elle partit d'un rire idéal. Les deux autres, qui étaient sous l'arbre, lui firent écho. Je baissais la tête, n'osant regarder cette jeune déesse qui montrait avec effronterie ses jambes parfaites entre ciel et terre. Et que n'ai-je pas vu!... Mais c'est l'imagination peut-être... L'idée de ces blancs dessous découverts soudain me troublait si fort que... Ah! légère miss Arabella, qu'avez-vous fait! Qu'avez-vous fait de monter si inconsidérément dans ce cerisier, sous

lequel arrive en courant un pétulant petit Français? Une demoiselle de chez nous y eût regardé à deux reprises : car elles prévoient toujours la venue des petits garçons. Mais vous ne réfléchissiez jamais que le lendemain... et moi... j'étais fort ému, moi. Et malheureux à l'excès... Une si jolie fille au-dessus de ma tête... Je n'osais absolument pas bouger le petit doigt. J'étais pivoine. Je suais à grosses gouttes. Je maudissais ma gourmandise qui m'avait conduit sous cet arbre, inopinément. C'était en l'année 1900, au mois de juin, j'avais onze ans. Depuis, et aujourd'hui encore, je ne puis voir un plat de cerises et y goûter, sans songer à de jolies jambes. Mais vous, où êtes-vous, chère inconnue, miss Arabella? Châtelaine au bord d'un pur lac d'Écosse, mariée, fortunée, heureuse? Chasseresse adroite, hardie au tennis, au golf, à la rame, ou rêvant aux bonheurs qu'on n'a pas, des vers de Keats sur vos genoux? Courtisée, promenant dans un grand parc plein de verdure et d'eaux, entourée d'enfants au sang vif, joyeux comme des fils de prince, et, déjà maintenant, près de votre automne, des fils d'argent dans vos cheveux ondés, posant pour votre portrait devant Jacques-Emile Blanche?... Ou

bien, Arabella, morte et couchée sous la terre légère?... Qui peut savoir, Arabella...

Artemis surprise en son bain par le jeune Actéon ne lui causa pas tant d'émotion que ne fit sur moi cette fille, avec ses cerises. Mais celle-ci en usa mieux que la déesse : elle ne me donna pas à manger aux chiens.

Toutefois était-il possible que je ne devinsse amoureux d'elle? De ses jolies amies aussi, d'ailleurs. A la fois toutes les trois m'émurent : on a plus d'yeux que de ventre à cet âge que j'avais alors. Aussi bien, j'y ai bu d'un trait, j'ai épuisé toutes les délices des amours platoniques. Il n'en saurait plus être pour moi. Leur unique avantage est qu'on les peut partager entre plusieurs objets : ils n'ont que faire d'être jaloux. C'est un grand bien. J'aimai donc ardemment, de ce jour, Arabella et Renée, non moins que Mary. Mais Renée, silencieuse, aux sombres yeux toujours voilés, la première a remué dans mon cœur cette sympathie mystérieuse qui naît de la mélancolie. Elle était des trois la plus sérieuse; un secret très doux habitait en elle, et lorsque je me promenais à ses côtés et qu'elle ne parlait pas, je me taisais. J'aurais voulu entourer son cou de mes bras d'enfant

et couvrir ses joues de mes larmes, quand je la voyais triste. Elle l'était souvent. Pourquoi, de tous ces jours entre les jours, comme dit le conteur arabe (et M. Anatole France, après lui), l'un m'a-t-il laissé une image si vivante encore dans mon souvenir? Pourquoi faut-il que je nous voie toujours, Renée et moi, moi tout petit, avec mes jambes nues, à côté d'elle déjà femme et si grave; nos bicyclettes posées dans l'herbe, assis tous deux au rebord d'un talus, près de la route de Labbeville, non loin de ces grands peupliers qu'on a coupés si méchamment l'année dernière; baignés de grand soleil et nous taisant, et elle, tout à coup, fondant en pleurs... O noble visage! O yeux sans égaux! O pleurs sacrés! Que pouvais-je comprendre de la vie? Que dire? J'approchai, tout prêt à pleurer moi-même, ma petite main des longues et fines mains de mon amie, qu'elle tenait croisées sur ses genoux.

— C'est, me dit-elle en me regardant assez vite, et sans appuyer son regard, c'est que mon frère est engagé dans cette maudite guerre (*), et ma mère m'écrit qu'il a été bien blessé.

(*) Celle du Transvaal.

Deux jours après, une dépêche rappelait Renée en Irlande. Je ne l'ai pas revue depuis, je ne la reverrai jamais, je ne sais même pas son nom. Qu'est-elle devenue? Et son frère, sur qui pleuraient de si beaux yeux? Que la destinée vous ait été douce, ô vous qui avez eu mon premier amour, grande Renée si belle et si émouvante pour moi qui vous vis malheureuse! Où êtes-vous, noble et mélancolique fille qui rêviez d'un autre pays, et que son rêve entraînait loin de nous? Où êtes-vous?... Qu'êtes-vous devenue?... Un inconnu songe aujourd'hui à vous : mais que nul hasard ne vous mette plus jamais sur ma route! Je garde au fond de mon cœur l'image de votre jeunesse. Et d'ailleurs, il n'y avait qu'une Renée au monde, celle à qui je reste fidèle, celle qui avait vingt ans quand j'en avais dix, et qui probablement vous est devenue aussi étrangère que l'est à moi-même ce petit garçon d'alors, que je revois comme dans un rêve, à qui je ne ressemble plus, et qui est pour moi comme un fils que j'aurais eu autrefois, et qui serait mort, dans un âge où l'on ne vieillit pas.

XXI

A NESLES, AUTREFOIS...

Les feuilles commencent à tomber. J'en suis la chute qui tournoie, là-bas, au loin, de ma fenêtre. J'en recueille une impression mélancolique, faite de douceur et d'apaisement, à cause de la molle inconsistance de ce vol, et aussi pour ce que cette lente pluie de pourpre et d'or évoque de final et d'irréparable. Et une vieille chanson me revient en mémoire, qui m'attristait beaucoup lorsque j'étais petit, et dont je n'ai gardé que le sens... Il s'agissait d'un pauvre enfant et de sa mère qui mourait.

« Quand toutes les feuilles seront tombées, elle aura cessé de vivre, » disait-on près d'elle à voix basse. Alors le pauvre enfant, entendant cela, courait vers la prairie et, montant dans les arbres,

il attachait avec un fil chacune des feuilles à sa tige, l'une après l'autre, afin qu'elles ne pussent tomber. Mais c'était le cours des saisons qu'il lui eût fallu arrêter, et si les feuilles ne tombèrent point, cette année-là, la maman mourut tout de même, et l'enfant pleura sans comprendre.

*
* *

Un soir, après le dîner, nous étions tous les trois sur la terrasse, ma mère, mon père et moi. Le jardin paraissait rempli d'une vapeur bleue à travers quoi jouait la lune. La poussiéreuse odeur du foin coupé montait dans l'air, mêlée à celle du feuillage et de la terre rafraîchie. Et les lueurs vagues de la nuit coulaient sur la prairie, entre les brumes et les grandes flaques d'ombres, parmi les petites meules espacées comme des vieilles agenouillées.

— Qu'est-ce qui bouge donc là-bas dans l'herbe? dit soudain mon père.

— Je ne vois rien, fit ma mère.

— Mais si... je n'ai pas la berlue... Regarde... A la hauteur du tulipier, un peu à droite. Tu ne

vois pas? On dirait quelqu'un assis parmi les petites meules, et qui se dandine.

— Oui, c'est vrai, dit alors ma mère. Sans doute quelque chien...

Je regarde à mon tour, vaguement troublé. L'ombre me semble hostile et dangereuse; l'ombre est sournoise. Il y a en effet quelqu'un dans le jardin. Je ne distingue pas sa forme. Mais elle bouge, et je n'aime pas trop cela.

— C'est un chien, reconnaît mon père. Hou! Pssch! Brr!

Mais le chien ne s'en va pas, et continue à se dandiner.

— Ce n'est pas un chien. C'est quelqu'un qui est assis, et qui se balance...

— C'est peut-être Haumont qui fait une farce... N'avait-il pas dit qu'il viendrait ce soir?...

Mon père crie, dressé, vers l'ombre :

— Est-ce vous, Haumont!...

— Hau...mont! répond seul l'écho, sur deux notes.

— Singulier! fait mon père. C'est peut-être un ivrogne. La porte du bas du jardin n'est jamais fermée. Je veux qu'on la ferme.

Il se lève, rentre dans la maison, prend sa

canne ferrée, en cas.. et il descend vers la prairie.

Je me suis serré contre ma mère, sur le banc. Je tremble un peu. Elle ne dit rien, sinon : « Tu n'as pas froid ? » Je fais non de la tête. Je ne saurais parler, j'aurais honte de laisser entendre ma voix, qui tremblerait si je parlais. J'ai peur. Il y a du mystère dans cette nuit bleuâtre; tant d'étoiles, au profond du ciel; tant de choses qu'on ne sait pas... Et cette ombre, partout répandue, et ces formes hideuses dans les arbres frémissants, comme des corps balancés au vent; et sur l'allée, ces dessins sombres et mouvants projetés par les fleurs entre les rais de lune. Qu'est-ce que c'est, ce sentiment terrible de l'inconnu qui m'étreint le cœur?

Mon père est descendu jusqu'au tulipier. Il s'arrête. Il parle. Il s'adresse à l'ombre. Pas de réponse. Je le vois avec une terreur glacée entrer dans la prairie, marcher vers l'inconnu, arriver à cette chose étrange qui bouge toujours. Puis revenir d'un pas tranquille, et gravir en riant les quatre marches de la terrasse.

— Personne, dit-il. C'était une petite meule, et l'ombre d'un des arbres voisins portée par la lune qui jouait autour et bougeait au vent...

*
* *

Chaque jour, à midi, quand la cloche a sonné, qui avertit qu'on va déjeuner :

— J'ai bien faim, Célestine! dis-je à la vieille cuisinière.

Et chaque jour, invariable, elle répond :

— C'est une bonne maladie, monsieur.

*
* *

Je gobe un œuf, d'un trait, la tête renversée. Puis la coquille vidée, rose au soleil et transparente :

— Encore un que les Prussiens n'auront pas, dit Célestine.

*
* *

Mon oncle Caille vint à Nesles. J'allai le chercher à la gare, et pour lui faire honneur, je pris ma canne. Je n'avais pas vu depuis longtemps l'oncle Caille. Dès qu'il m'aperçut :

— *Cur venis ad me cum baculo?* dit-il. *Sumne canis?*

Et il fit mine de remonter dans le train. Mais le train se remit en marche et l'oncle Caille dut aller jusqu'à la station suivante, d'où il lui fallut revenir à pied. C'était un homme fantaisiste.

*
* *

J'avais un petit fusil avec lequel je tuais des moineaux. J'en avais honte, n'étant pas méchant. Mais l'homme est faible, et le plaisir que je prenais à cette chasse avait plus de poids sur mon cœur que mes remords. D'ailleurs les moineaux sont nuisibles dans un jardin. Ils grappillent aux groseilliers et piquent les cerises. Je défendais contre eux le patrimoine potager. Et s'il m'arrivait de lancer parfois du petit plomb sur les cloches à melon, qui étaient antiques et d'un verre très épais, irisé de beaux reflets verdâtres, c'était par accessoire et non malice; mais pour le seul plaisir de voir éclater brusquement ces belles boules avec une plainte argentine.

Or, un jour, les moineaux s'étaient tous enfuis. Une petite mésange à tête noire, grosse comme une noix, vint se poser sur une branche. Les mésanges à tête noire sont des oiseaux amis de

l'homme. Elles ne touchent pas à ses fruits, elles combattent les moucherons et les vermisseaux. Je savais cela. Et je ne devais pas tirer sur les mésanges. Mais celle-là était à bonne portée, je la visai, et elle tomba.

— Tu n'as pas honte de tuer ces petites bêtes? fit derrière moi mon cousin le vidame.

Il était survenu et m'avait surpris. Le rouge me monta au visage, parce que justement il disait ce que je me disais moi-même. Je dus mentir.

— Oh! je ne tire pas sur elles, je tire en l'air pour leur faire peur. Elles mangent tout.

Le vidame se baissa à l'endroit où la mésange était tombée, il écarta une feuille de choux avec sa canne, et me la montra. Je baissai la tête. Mais le plus horrible fut que la bestiole n'était pas morte. Elle tremblait, et ouvrait son petit bec noir, dans son agonie.

— Allez, achève-la, dit le vidame. Ce n'est pas la peine de la faire souffrir.

Je ramassai honteusement ce beau gibier. Il ne pesait pas lourd : une noix garnie de plumes du gris le plus fin, un petit corselet jaune et noir, la coiffe noire... Entre mes doigts, la bestiole fris-

sonnait toujours. Il fallut lui tordre le cou. Je le fis, sans la regarder. Mais de ce jour-là je cessai de tuer les oiseaux dans mon jardin. Ils y vivent et s'y savent en paix, ils y chantent sans cesse.

Et puisqu'il faut toujours à la nature humaine qu'elle ait quelque chose à détruire, je n'ai plus tiré que sur les belles cloches à melon.

*
* *

— Plus de fraises, plus de groseilles, dit Célestine. Les pierrots ont mangé le reste.

Et ma mère se tournant vers moi :

— Pourquoi rougis-tu?

*
* *

Il y avait dans le potager une planche de salades qui avaient poussé. On les laissait monter en graine pour avoir du semis, mais moi, passant par là, et tout farci d'histoire romaine, j'abats les hautes tiges à coups de baguette, pensant m'égaler de la sorte à Tarquin le Superbe qui, voyant des pavots élevés dans un champ, décapita pareillement les plus orgueilleux, pour donner à penser à ses ennemis : « *Rex velut deliberabundus, in hor-*

tum ædium transit, sequente nuncio filii : ibi, inambulans tacitus, summa papaverum capita dicitur baculo decussisse... ».

— Oui, dit mon père, mais c'est dix sous de plant que tu me coûtes.

* * *

Ce potager était, aux jours de mon enfance, un bel endroit clos de vieux murs coiffés de folle avoïne et de scabieuses. Il avait servi de melonnière au château dans le temps des princes ; et le reste, qui l'environnait, c'était le jardin anglais, mis à la mode par Jean-Jacques. Mais le dessin en est perdu et l'étang fut comblé plus tard, et maintenant un verger en occupe la place. Mon père fit abattre trois des vieux murs du potager, à cause de la vue, qui en était gênée. Mais moi je les regrette, ces pierres branlantes, où dans les interstices, au mois de mai, j'allais en me haussant sur la pointe des pieds, regarder la fauvette grise à gorge pourpre couver ses œufs tout juste gros comme des pois, tandis que perché sur une branche voisine, le roitelet faisait entendre sa chanson pour la distraire.

*
* *

Je rêvais sous un marronnier, près de la source. Un bruit d'ailes s'abat. C'était une tourterelle, venue se poser sur une des plus basses branches. Elle se posa, leva sa fine tête, tendit lentement son col pur, comme si elle se renversait en arrière, et elle tomba à mes pieds. Je ramassai cette créature charmante et fragile. Un grain de rubis perlait à son col, du sang tout frais coulait de ses ailes fermées. Elle tendit encore un peu sa tête, frémit encore, baissa une paupière blanche sur son œil rond et ravissant, et ne bougea plus...

*
* *

Il y a ainsi de ces roses trop fournies, trop lourdes pour leur mince tige, et qu'elles font pencher...

*
* *

Des filles passent en chantant, sur la route qu'elles occupent toute, bras dessus, bras dessous.

C'est dimanche. Elles chantent et rient. Voici ce qu'elles disent :

Il y a Troyes
En Champagne
Il y a deux
Testaments
Il y a l'ancien
Et le nouveau
Au - au - au - au!
Mais n'y a qu'un ch'veu
Sur la tête à Mathieu!

Je suis couché dans le hamac. J'aperçois un lambeau de ciel éclatant à travers le crible des feuilles. Les thyrses roses, blancs du marronnier tournoient lentement, me tombent sur le visage, et embaument... Là-bas, sur la route, la chanson s'éloigne...

*
* *

On parle d'une bête étrange dans le pays : d'une espèce de singe qui s'est échappé d'on ne sait quelle ménagerie. On l'a vu aux abords du

village, tout jaune, tout velu, avec sa grande queue sur laquelle il s'appuie quand il se met debout. La nuit, il vient voler les volailles dans les basses-cours; dans les champs, il pille les pommes de terre. On a relevé l'empreinte de ses pattes; elles ne sont pas d'un singe. On a organisé une battue pour l'attraper, mais on ne l'a pas vu. Par contre, ce matin, entrant dans la basse-cour, à la maison, Grégoire, le jardinier, a pensé tomber à la renverse : toutes les portes étaient fermées, mais dans le parc réservé aux poules, vingt lapins, dix-huit canards, quinze poulets étaient alignés, morts, étranglés, disposés par terre comme le gibier dans un tableau, un jour de chasse. On se perd en conjectures. Le jardinier n'a rien entendu pendant la nuit. La chienne Nesla n'a pas aboyé. Et, je le répète, les portes étaient soigneusement fermées. Il faut donc que la personne ou la bête qui a fait le coup ait escaladé les grillages. Mais pourquoi cet alignement régulier de cadavres? Des voleurs les eussent emportés, au fur et à mesure, dans des sacs. Il y a quelque chose de mystérieux, là-dedans. Ce doit être le singe. Le vétérinaire est venu examiner les bêtes : elles ont été étranglées, la chair en est

saine. On peut les manger. La cuisinière met en conserve les victimes. Nous n'allons plus vivre que de lapin, de poulet et de canard, pendant trois mois : vingt lapins, dix-huit canards, quinze poulets.

Nous en étions au quatorzième canard quand on a découvert dans un champ la bête étrange, occupée à fouir les pommes de terre. Le paysan qui l'a attrapée n'a pu rapporter au village qu'une espèce de descente de lit et une pleine poignée de poivre dans les yeux : la bête étrange lui a échappé, ne lui laissant que son pelage et ce beau cadeau, et l'homme dit qu'autant qu'il a pu discerner la chose, la bête avait un masque noir sur la figure, et puait fort.

*
* *

Quand je passais au bord du Sausseron, du côté du passage à niveau, je voyais souvent une petite fille de mon âge agenouillée auprès de l'eau et le corps penché en avant, le derrière plus haut que la tête, qui lavait son linge dans la rivière fraîche. Elle avait les bras nus au-dessus du coude, et avec son battoir elle frappait de

grands coups sur le linge tordu d'où jaillissait l'eau savonneuse. Elle m'entendait venir et me regardait avec malice. Elle avait les plus beaux yeux du monde, qui lui mangeaient toute la figure, le teint un peu mat et une bouche moqueuse aux coins relevés. Je trouvais à cette petite paysanne la fierté, la hauteur d'une archiduchesse; et elle me dévisageait en riant, avec une effronterie qui me faisait rougir. J'aurais assez volontiers bavardé avec elle, mais il y avait la rivière entre nous deux, pour commencer. Le plus singulier est qu'elle me disait toujours : « Bonjour, p'tit Claude! » en m'appelant par mon nom, et moi je lui disais : « Mademoiselle ». Je crois qu'elle s'appelait Olga.



Célestin m'a conté une étrange histoire, d'une fille qui était possédée du diable et que M. le curé de Frouville vient d'exorciser, de la belle manière. Il y a dans les bois de Frouville une chapelle perdue où l'on allait autrefois en pèlerinage, à cause d'un saint qui y est enterré, sous une dalle armoriée. Célestin revenait de couper du bois

quand, en passant près de cette chapelle, il y croit voir de la lumière. Comme elle était désaffectée depuis longtemps, il s'en étonne et pense rêver, ou bien que c'est un feu follet. Mais point du tout. C'est bien de la chapelle que vient la lueur. Il en approche, et, prudemment, regarde avant d'entrer. Il y voit par la fenêtre un tableau ridicule : le bon curé en bras de chemise, les manches relevées, et d'un poing vigoureux fessant une dame à quatre pattes entre deux cierges allumés, que de la gauche il aspergeait d'eau bénite, et lui donnant des coups de pieds, fort en colère, avec ces mots à chaque coup sur le derrière de la bonne femme : « Diable! Diable! je vous exorcise! Sortez, polisson! Sortez! Diable! Diable! je vous exorcise! »

— C'étiont vrai comme je le racontions, dit Célestin. Je m'suis ensauvé, j'aimions point l'diabe et n'aimions point nous mêler de ce qui n'étiont point nos affaires, donc! Mais c'est qu'il tapait fort, el'monsieur curé : que j'aurions ben voulu que ce fût la Généreuse qui reçût c'te correction-là!

XXII

PARIS

Il est possible qu'ils s'y amusent, mais à Paris les enfants ne sont pas heureux. C'est une ville pour grandes personnes : elle ne convient ni aux oiseaux ni aux petits garçons. Ils y croient toujours être en cage. Cage, ces tristes maisons de pierre; cage, ces rues pleines de péril et de bruit; cage, ces grands magasins où l'on s'ennuie tellement derrière sa bonne ou sa mère même; cage aussi, ces vastes jardins tristes, aux arbres dépouillés, ces parcs entourés de grilles, peuplés de statues nues, inanimées; cage encore, ces mornes collèges... Un poids de plomb me pesait aux épaules dès que nous rentrions dans la sombre ville embrumée, un des premiers jours d'octobre, après les joyeuses vacances et le charmant séjour

du Rouzet ou de Nesles... Et dès les premiers jours, dans la maison à peine dégarnie de ses housses blanches, sa toilette d'hiver à peine achevée, commençait pour moi la longue kyrielle des chagrins, avec la rentrée au collège. Mais de tous, le plus amer était pour moi quand mes parents dînaient en ville ou couraient à quelque spectacle. Me voilà dans mon petit lit : et le cœur bien gros, quand ma mère entre dans ma chambre, belle comme la Sainte-Vierge, dans ses robes à ramages, décolletée, parfumée, ses colliers au cou, et qu'elle vient pour m'embrasser.

— Embrasse-moi doucement, dit-elle, sans me chiffonner!

Et quoi! même ses baisers, ces soirs-là, ne sont pas les mêmes et je n'ai pas le droit de me pendre à son cou, de la serrer de toutes mes forces! Ah! je n'ai plus de maman, me dis-je alors avec désespoir, elle est déjà partie, à mon idée, puisqu'elle doit partir! Et pendant longtemps, dans l'obscurité, une fois qu'elle m'a quitté et que j'ai entendu la lourde porte de la rue retomber avec un bruit sourd, je ne dormirai pas... J'entendrai, plein d'angoisse, à cause de la nuit, le grondement lointain de la grand'ville, et ces roulements de

voitures, et toute cette rumeur inquiétante qui parfois fait trembler les vitres, et ces sinistres appels des pompiers qui clament *au feu!* là-bas, par les rues voisines... Ah! que j'ai pu pleurer alors, dans mon oreiller, et le cœur battant devant l'heure des grands cauchemars, évoquant déjà la face menaçante et l'horreur des monstres rêvés qui n'attendent que mon sommeil pour commencer autour de moi leur effroyable sarabande...

Le monde est plein d'horreur et de misère pour un cœur d'enfant. Et quel ennui, quand je ne suis pas près de ma mère : quelle solitude, quel abandon! Comme les heures passent lentement dans ces grands jardins mornes où me conduit ma bonne allemande, si pleine d'ennui et de chagrin, elle aussi, à côté de moi, et qui dit qu'elle a le mal du pays... C'est le Parc Monceau, et sa ruine au bord du lac, et sa grotte où parmi le sable on trouve des cailloux étranges à forme de coquillages. C'est les Champs-Élysées avec ses tentations sans nombre, auxquelles il me faut renoncer : les chevaux de bois où je ne monterai pas encore cette fois-ci; les kiosques remplis de gâteaux qui ne sont pas pour moi parce que ma bonne n'a pas de sous, dit-elle; et ce Guignol

dont je n'aperçois qu'en passant le beau décor de toile peinte, et Polichinelle rossant le gendarme, sans savoir la suite, parce qu'on m'entraîne; ou bien aux Tuileries, ce vaste bassin rond où je n'ai pas de bateau à lancer, parce que je ne suis pas assez grand...

Il y a cependant parfois un brusque espoir de joie, vite tombé d'ailleurs. C'est quand a lieu la fête sur le boulevard de Clichy. Mais là je ne dois pas aller avec ma bonne. Et c'est mon père qui m'y mènera. Événement longuement attendu, souvent remis. Et puis un jour on s'y résout. Et voici la grande aventure...

Cette fête m'attire et m'inquiète. Le bruit d'abord : ces musiques brutales, mêlées; ces appels stridents de vapeur, comme d'une locomotive qu'on égorge, dirait-on, dans quelque ménagerie mécanique; ces cris de bêtes fauves, derrière la toile de Bidel; ces manèges rapides, ces mugissements de sirènes; ces roulements de chariots précipités dans les descentes des montagnes russes; ces détonations, quand sur la tête du nègre un amateur assène un coup de maillet vigoureux; ces cris, ces rires, ces claquements de fusil dans les tirs, ces trompettes aiguës, et le

son geignard des baudruches qui se dégonflent en détonant... Et puis cette foule hardie, grossière, bigarrée; ces gens qui vous bousculent; ces figures patibulaires de voyous sans col et de filles en cheveux dont je distingue seulement qu'ils me font peur sans que je sache très bien pourquoi... Cette joie bruyante me serre le cœur. Je n'y suis pas à l'aise; et mon père non plus sans doute, car il m'entraîne vite : il a hâte de sortir de là; et j'aimerais assez pourtant goûter de ces nougats si beaux à voir, empaquetés et empilés sous leurs nœuds de faveurs; de ces cacaouettes amusantes à décortiquer et dont l'akène lisse vous glisse entre les doigts, dans sa pelure soyeuse, quand on en a rompu l'écorce sèche et friable; de ces pâtes multicolores qu'étire un nègre volubile entre deux flammes de gaz que le vent courbe et aplatit... Mais :

— Allons, viens, viens, dit mon père.

Et je le suis. Si j'avais osé, j'aurais insisté pour faire un tour sur le manège aux couleurs éclatantes. Mais les chevaux font mal à l'estomac, rien qu'à les voir monter, descendre sur la tige de cuivre en spirale : et quant aux cochons roses, qui sont fixes, je les trouve des plus ridicules, et

j'estimerais peu décent d'y monter, moi. Et puis ce manège tourne si vite, si brutalement... Je me rabattrai sur le tir : six coups de pistolet sur l'œuf qui danse au sommet du jet d'eau, ou la bouteille qui se balance au bout d'un fil. Mais trop de gens vous regardent faire, et une trop forte idée de l'orgueil qu'on éprouverait à casser la bouteille ou l'œuf devant une telle galerie vous enlève tous vos moyens, vous ratez tout. Quant à la ménagerie, il n'y faut pas compter entrer; mon père me dit qu'il a vu des lions en Afrique et que cela ne vaut pas le dérangement. Et pour le montreur de puces savantes, vraiment son boniment n'en finit plus. Passons à autre chose.

Cette boutique est belle, où l'on aperçoit des lucarnes rondes cerclées de cuivre, où des militaires plongent un œil intéressé. J'aimerais y faire de même.

— Non, dit mon père, tu n'as pas seize ans.

Il faut passer très vite avec un grand trouble étrange — et je rougis, Dieu sait pourquoi! — devant la Maison des supplices où une femme en cagoule, vêtue d'une longue robe écarlate, se tient debout près de la porte, entre des toiles peintes où l'on voit d'horribles images : un homme

tordu sur une roue, un autre devant un billot, sous la hache levée. Mais ceci non plus n'est pas de mon âge, et je m'en vais non sans malaise : une impression des plus singulières, un émoi que je ne connais pas encore, qui me fais courir sous la peau une grande chaleur soudaine, puis un frisson. C'est à cela sans doute que je dois de manquer l'un après l'autre les petits couteaux plantés sur une planche inclinée, au milieu de pistolets, de sabres et de yatagans, qu'il s'agit d'accrocher avec des anneaux. O miracle! Le dernier que je lance tombe juste sur un pistolet magnifique, et c'est un beau coup. Mais le marchand ne me donne qu'un petit canif à la place. On ne gagne pas les pistolets. Ils ne sont là que pour faire joli. Et ma confiance en la justice de ce monde est ébranlée.

Nous voilà au bout de la foire. Il faut revenir. Je m'accoutume au bruit. Maintenant, il me plait même, il m'exalte et me divertit. Ces cris, ces sirènes, ces fanfares, ce mouvement de peuple, ces couleurs bigarrées et crues, ces lumières mouvantes qui font miroiter les confiseries sur les éventaires et les paillettes sur le torse des acrobates : c'est riche et beau pour moi, cela m'excite, cela me remue. Et j'aimerais assez repasser devant

cette Maison des supplices, avec une curiosité un peu trouble, dont je m'étonne... Mais mon père inconstant en a assez vu.

— Quittons cette foule, me dit-il. Prenons le trottoir à gauche. C'est toujours la même chose, voyons. Tu en as assez pour aujourd'hui.

Je ne dis pas non. Une sorte de pudeur m'empêche de laisser paraître tout mon plaisir quand j'en éprouve. Et le cœur gros, je quitte ces lieux enivrants, et nous revenons, par le trottoir d'en face, d'où l'on ne voit que l'envers de toile des baraques, et la rue boueuse où passent les fiacres cahotants. Ainsi j'imagine et pénètre l'état d'esprit des anges déchus à la porte du Paradis dont ils ont goûté les délices, et où il ne leur est plus loisible de rentrer.

*
* *

Cette ville, si grande et si belle, est déjà pour moi un objet de curiosité singulière. Elle n'a point de rue, de ruelle, de place où je ne trouve à m'étonner. Tout ce que j'y vois me dépasse, comme ces maisons si hautes dans le ciel qu'elles finissent par cacher, par remplir presque tout

entier, jusqu'à n'en plus laisser qu'une étroite bande grise ou bleue, selon les jours, très loin, entre les cheminées et les toits de zinc, au-dessus de ma tête. La notion du temps m'échappe. Je sais qu'il faut patienter une très longue heure, lorsqu'on va par cette autre cage roulante, composée d'images criardes, de vitres tapageuses et de dures banquettes, qu'on appelle omnibus, de l'autre côté de la Seine rendre visite à mon ami Pierre, ou bien, plus loin, se promener au Luxembourg; ou encore à cette extrémité de l'univers, semble-t-il, où il y a un grand lion noir tout en pierre, couché sur une place. Mais je ne mesure ainsi le temps qu'à mon ennui dans la voiture, ou bien dans une espèce de baraque sale, en attendant qu'elle vienne, avec un fracas de ferraille et de vitres secouées, au trot lent de ses trois gros chevaux; et lorsqu'on me parle de semaines, d'années, j'ai peine à comprendre. Les choses finies, accomplies, elles sont toutes derrière moi; et quand on parle de Luchon ou du Rouzet, par exemple, j'ai toujours envie de me retourner pour voir si je n'aperçois pas à l'horizon du temps, plus loin que le Luxembourg et que le lion de pierre noire, mes cousines Caille, et Rosette qui agite sa

petite main pour me dire bonjour... De même les choses futures, c'est devant nous qu'elles sont. Il me semble qu'en marchant longtemps, j'irais vers elles, que je les découvrirais toutes à la fois dans une grande resserre où elles attendent. Mais on me dit de rester tranquille, d'être patient et bien sage, et que c'est elles qui viendront à moi, toutes seules et d'elles-mêmes. Et l'on me fait des contes et des comptes où je n'entends rien, devant la grosse pendule à la forme baroque, qui est ventrue, rouge et dorée, dans la salle à manger, et dont la grande aiguille et la petite aiguille, etc...

Aussi, lorsque dans mes promenades on me parle de gens très puissants et très anciens, comme Napoléon et Vercingétorix, je m'étonne. On me parle d'eux comme de personnages remarquables et familiers; et ceux qui prononcent leurs noms les nomment à la façon d'êtres que l'on a connus et que l'on vient à peine de quitter. Si je demande à les voir, on me mène sur une place où s'élève une longue colonne noire avec une petite grille à ses pieds, qui porte un homme debout, au sommet, immobile. Celui-là, c'est Napoléon. Vercingétorix habite plus près de chez nous : sur le boulevard de Clichy, beaucoup moins haut perché

que l'autre, mais assez élevé tout de même car il domine la boutique d'un marchand de meubles empilés dans un grand désordre. Il a une belle moustache retombante, un accoutrement singulier, et les deux mains sur le pommeau d'un sabre. Mais si je demande à les voir bouger, Vercingétorix ou Napoléon, on m'éclate de rire au nez, et l'on me dit qu'ils sont morts depuis longtemps. Cela me surprend et me fait de la peine. Cela me fait conclure qu'ils sont donc comme ma vieille tante Jenny, et là où elle est. On m'a dit que c'était triste, qu'elle soit morte. Je pense donc qu'il est triste aussi que Vercingétorix et Napoléon soient morts. Et je les range tous les trois, Vercingétorix, Napoléon et tante Jenny, dans une espèce de gouffre noir, béant aussi derrière moi, où désormais je laisserai tomber avec regret toutes les personnes dont j'apprendrai qu'elles ne sont plus.

Il y eut un grand sujet de trouble dans mes idées, au moment où j'essayai à mettre quelque ordre entre les choses différentes et nouvelles que je découvrais tous les jours : en même temps que de Napoléon et de Vercingétorix, vers la même époque, j'entendis parler d'un certain Bonaparte,

qui avait une rue; or celui-là je le vis, beaucoup plus aisément que les deux autres. Je le vis, peint dans un livre, avec un habit bleu et une épée, et des cheveux longs, l'air triste. Il était debout sur une terrasse de laquelle il regardait courir dans un jardin des soldats vêtus de rouge et porteurs de bonnets à poils, que poursuivaient des gens dépenaillés. On me dit que cette terrasse était celle-là même des Tuileries, où j'allais jouer souvent : et j'en rêvai. De sorte qu'aujourd'hui encore cette image de ce Bonaparte sur la terrasse des Tuileries au 10 août, et ces massacres, et cet incendie sur le ciel, je ne suis pas absolument sûr de ne pas l'avoir vu moi-même, en mon enfance, exactement, de mes yeux vu, et beaucoup plus précisément que dans le livre. Je l'ai retrouvé, je l'ai rouvert à cette page : l'image m'a semblé des plus incertaines à côté de ce qu'à cette époque reculée, sur cette terrasse, j'avais vu. Et de ceci, m'en dût-on pendre, je ne démords pas, ni ne démordrai.

On voulut encore me faire croire que Napoléon et Bonaparte étaient le même homme. Cela, je ne l'acceptai pas. Napoléon était sur la colonne qui a une grille à sa base; et Bonaparte rêve sur la

terrasse des Tuileries. J'avais, on le voit, à cet âge, une très forte prescience de la vérité historique.

*
* *

C'est également vers cette époque qu'il arriva dans ma vie un événement extraordinaire. On me conduisit au théâtre. J'y fus, avec un vieil oncle, nommé Tonton Luigi, qui était en tout un homme imprévu. Il était haut comme deux bottes, et irascible. Il avait une barbe blanche fort bien peignée et portait sur la tête un fez rouge. Cela n'était pas raisonnable, car mon oncle Luigi n'avait jamais quitté Bois-Colombes de sa vie; néanmoins il portait un fez. Je trouvais cela beau et impressionnant. Or nous étions assis tous les deux à nos places, en attendant le lever du rideau, quand un spectateur vint poliment prier mon oncle de lui céder son siège, qui était le sien, disait-il. Mais mon oncle ne bronche pas. L'autre insiste. Il parle à une bûche. Il répète pour la cinquième fois sa question. Alors Tonton Luigi fit quelque chose de grand et d'imprévu encore. Se tournant vers le fâcheux, avec une politesse exquise :

— Allons, monsieur, foutez-moi la paix, lui dit-il : vous voyez bien que je suis turc et que je ne comprends pas un mot de français!

— Ah! pardon, monsieur, fit l'autre, je ne savais pas.

Et il s'en fut.

C'est ainsi que débuta la journée extraordinaire et grave en conséquences où je vis *la Maréchale d'Ancre*. Je n'y compris rien, je dois dire. Mais l'éclat des costumes, l'animation des personnages, la volubilité de leurs discours, le feu, la force de leur jeu, la magnificence des décors frappèrent d'un grand coup mon imagination. J'en étais pantois, bouche bée. J'éprouvai un trouble considérable quand pétaradèrent les pistolets des conjurés et que Concini tomba mort; et à la fin, lorsque je vis la foule hurlante courir à travers le théâtre et promener son cadavre en triomphe, au bout d'une pique, je me sentis soulevé d'enthousiasme et d'horreur. Cette impression durait encore lorsque la toile en se baissant vint m'apprendre que dans ce bas-monde aucune félicité n'est durable, et qu'il se faut donner à soi-même la comédie éternellement, si l'on ne veut pas être déçu par une chute de rideau.

Mais *la Maréchale d'Ancre* ne finit pas pour moi à l'Odéon ce jour-là ; c'était dans le temps où l'on faisait son procès à un M. Zola, et l'opinion publique en était excitée. Des bandes injurieuses passaient sans discontinuer dans les rues de Bruxelles et de Calais, où j'habitais, en proférant des cris et des menaces, et conspuant ce M. Zola que j'ignorais. Mais il n'y avait pas de doute dans mon esprit que ce ne fût là la continuation de la pièce, et que je ne visse bientôt apparaître au détour de la place Vintimille, au-dessus de la foule rugissante et porté par elle, le cadavre de Zola-Concini, les membres en lambeaux, au bout d'un bâton.

XXIII

LE CAPITAINE DE MEXICO

J'avais encore un oncle.

Je m'aperçois qu'il y avait un grand nombre d'oncles, dans ma famille. Récapitulons, pour y voir plus clair. J'en comptais un à Luchon, qui était le fils de ma vieille marraine et le mari d'une sœur de ma mère, cette Éléonore si belle qu'on la prenait pour l'Impératrice, dans son jeune temps, lorsqu'elle allait à Baden-Baden ou à Spa. Hector, à Bordeaux, était le second, et mon parrain : c'est lui qui gouvernait les flottes chargées de bois du Nord, sur les mers, du fond de son petit comptoir de la Bastide, entre ses cartes de géographie et son globe terrestre. Le docteur Caille venait le troisième. Tonton Luigi faisait le quatrième, sous son fez. Et le cinquième, dont je

veux parler, qui habitait un petit val perdu dans les montagnes de l'Andorre, non loin de la Font-Nègre, où nait l'Ariège, il répondait au nom romain de Sextius. Quant aux tantes, j'en ai connu onze, dont les âges additionnés ensemble feraient bien huit cent cinquante ans. Il y avait une Alida, une Gabrielle, une Agathe, une Octavie, une Éléonore, une Henriette, deux Léonies, une Jenny et deux Adriennes, à supposer que je n'en oublie pas. Cela entraînait une correspondance bien chargée pour les anniversaires et jours de fête : on y était très pointilleux dans la famille. Pour les cousines, je m'y perds, et j'en vois bien dix-neuf, à ne compter que les plus jolies.

L'oncle Sextius avait été capitaine au long cours. Il était encore bel homme malgré ses septante-deux ans, et ambidextre, comme Amyot et Jules César. Cependant il ne tirait aucun orgueil de cette particularité, qui a ses avantages. Mais d'avoir roulé sa bosse par les trente-deux mers du globe et les quatre océans, il possédait plus d'une malice dans son sac et une grande considération pour soi-même, estimant qu'on ne saurait suffisamment honorer Dieu dans sa créature, puisqu'il l'a faite à son image. C'est ainsi que depuis le jour

où il dut renoncer à la navigation, par suite d'un accident que je vais dire, et où il vint, avec son bras rompu, s'établir au pays de sa femme, dans ces montagnes de l'Andorre, qui sont plus proches du royaume des cieux que de toute agglomération humaine, oncques ne le vit-on autrement vêtu que d'une correcte redingote fermée par six boutons sur un gilet de casimir blanc, et coiffé d'un chapeau gibus haut de forme : même lorsqu'il partait, à dos de mulet, pour aller passer la nuit dans ses domaines, à l'affût des ours et des coqs de bruyère ou surveiller la coupe de ses bois et l'entretien de ses moutons épars à travers l'alpe.

Il habitait près de la frontière espagnole, aux environs de Fray-Miquel, un joli chalet à tourelles, qui dominait une vallée où l'on voyait paître en liberté des troupeaux de vaches, dont les clochettes retentissaient au loin, mélancoliques et affaiblies, avec cette lenteur égale qui tient aux choses naturelles. On apercevait des cascades jaillir de roche en roche, puis se réunir dans un torrent où sautaient les truites. Parmi les oiseaux familiers aux ciels perdus de ces hautes contrées, on nommait l'aigle et le vautour. La plupart des rares routes qui menaient jusqu'à ce village n'al-

laient pas plus loin. Elles s'arrêtaient court devant quelque pan de rocher à pic ou bien s'amincissaient et finissaient en étroit sentier de mules entre les précipices. Là, le facteur ne passait que deux fois la semaine. Là, on était séparé du reste du monde. Mais quand à l'aube d'un beau jour on voyait le soleil qui allait apparaître rosir la cime dénudée et rocailleuse du mont Nègre, vraiment c'était une belle et grande chose, qui valait bien d'être venu si loin; et l'air frais qui erre dans les montagnes entre les hauts pins gémissants et sur les douces prairies émaillées de colchiques violettes et de gentianes de lapis, nulle part ailleurs des poitrines humaines ne l'ont aspiré plus vif ni plus pur.

Or, aux beautés de la nature et aux plaisirs de la promenade, l'oncle Sextius excellait encore à ajouter, pour l'amusement des petits enfants, par d'inoubliables récits, tirés de sa mémoire copieuse. Sa vie avait été aventureuse; et, de tant de périls courus, de rencontres, de navigations, de naufrages, ses discours demeuraient à jamais nourris d'histoires pittoresques et d'instructives connaissances. Nommés par lui, la Papouasie et les îles Sandwich, la baie d'Along et la Terre de Feu,

Pondichéry, Paramaribo, Zanzibar devenaient à mes oreilles des lieux familiers et voisins.

Les mers n'avaient plus de secrets pour lui; il en savait les récifs, les écueils, les détours, les sautes brusques, les humeurs; et bien qu'il eût depuis quarante ans cessé de les parcourir en tous sens, il ne laissait pas de revenir par la pensée aux époques de sa vie errante et marine. Jusqu'au souvenir de ses traversées lui était cher; il était superbe lorsqu'il dépeignait les tempêtes qu'il avait essuyées, les accidents qui l'avaient mis aux portes de la mort, et citait les diverses espèces de vents, alisés ou étésiens, brises, moussons, trombes, cyclones, siroccos, prororocas, maelstroms, stamboemouches, raz de marées et autres phénomènes aquatiques ou aériens auxquels sont ordinairement exposés les navigateurs. Il avait plus de vingt fois passé la ligne, rencontré le serpent de mer, harponné le marteau-maillet et tiré au fusil le pégase-dragon et le pélor filamenteux, qui volent comme des oiseaux; chassé le jaguar au Brésil et le puma aux Indes et entendu mugir à travers la pampa mexicaine l'effrayante grenouille-taureau dont le cri porte à deux lieues, et qui fait des sauts de huit mètres.

Le plus souvent, c'était le soir que l'oncle Sextius, toujours infatigable et content de se souvenir à voix haute, me faisait ces récits étonnants, dont mes nuits restaient agitées. Il me prenait sur ses genoux, dans son cabinet encombré d'objets variés, témoins de son existence nomade, d'astrolabes et de lorgnettes marines, de cadrans à faire le point, de cartes, de globes, de boussoles. Dans des vitrines bien rangées, d'où s'exhalait une odeur de naphtaline propre à les conserver, mêlée à une odeur de poussière coloniale et à celle des pommes achevant de mûrir sur les claies du fruitier voisin, j'admirais avec un ennui curieux des collections d'insectes brillants et de papillons fantastiques, qui alternaient avec des cailloux étiquetés et un herbier dédié à la flore des mers, composé de plantes aux noms latins, barbares et charmants, le *fucus natans*, l'*halimenia floresia*, la *nemastoma gelinarioïde*, qui vivent dans les eaux. Une frégate en miniature avec tous ses agrès, ses poulies, ses ancres, ses canons séparait sur la cheminée un œuf d'autruche d'une noix de coco, mais il m'était défendu d'y toucher ainsi qu'aux fusils, qui, disait-on, étaient chargés, et aux flèches, trempées de venin, de la panoplie surmontée d'un bonnet

à poil et d'un hausse-col de cuivre, glorieuses reliques du père de l'oncle Sextius, lequel grenadier de Napoléon, avait vaillamment combattu en Espagne, et, tombé captif à Baylen, manqué mourir de faim à Cabrera. Sextius lui-même avait fait la guerre; en dépit de son âge et de son bras cassé, il s'était engagé en 1870, avait pris part à la défense du Bourget, y fut fait prisonnier et envoyé à Darmstadt, d'où il réussit à s'évader.

Que de ferments pour moi dans ces histoires! J'ai toujours eu le goût singulier des aventures, de l'aventure. L'inconnu m'excite et m'appelle. Voyages, visages, amours, tout ce qui m'est nouveau m'est beau. J'aime les hasards, les dangers. D'où cette disposition me viendrait-elle, sinon de ce voyageur intrépide, aux récits vainqueurs, qui de sa main charmante a soulevé pour moi, aux temps de mon enfance facile à séduire, le voile qui me cachait l'univers immense et tentant, et découvert aux yeux de mon imagination toute neuve ce vaste panorama d'océans, de terres vierges, d'îles fabuleuses parfumées, de ciels et de ports inconnus, vers lesquels selon d'éternels mirages voguent les beaux navires inclinés de la fantaisie, sous les vents propices

qui les doivent pousser aux pays lointains, où l'on est heureux, aux pays d'ailleurs...

Quelquefois Sextius me prenait par la main et m'emmenait dans la montagne. Il me conduisait à une grotte où il se proposait de faire graver une inscription, en commémoration de l'abri qu'y trouvèrent, un quart de siècle auparavant, les derniers partisans de Don Carlos, lorsque après avoir vu fuir leurs espérances par la défection de celui-ci à sa propre cause, ils durent faire comme lui, et, passant les frontières, venir chercher un refuge en France.

Ils y laissèrent leurs armes, dont mon oncle fit une panoplie pour la décoration de son salon, et les harnachements de leurs chevaux, dont il se servait pour monter ses mules. Ce sont de belles brides à clous de cuivre et des selles à hauts arçons, desquelles, une fois qu'on s'y trouve assis, on n'aurait garde de tomber, car elles vous emboîtent jusqu'au menton et aux épaules. Je m'y installais quelquefois, sur le chevalet de bois où elles reposaient dans l'écurie, et, les pieds engagés dans leurs larges étriers de fer, me prenant pour le dernier survivant des carlistes, je m'y considérais l'égal des preux, car c'étaient des selles

honorables et qui avaient porté gens de guerre, avant que de tomber à l'usage bourgeois qu'en faisait mon oncle, qui était d'y asseoir un ancien capitaine au long cours coiffé d'un gibus et vêtu d'une redingote, quand il allait à la ville voisine faire provision de tabac ou inspecter l'état de ses futaies dans la montagne.

Lorsque nous revenions, les derniers rayons du soleil rosissant la cime extrême et rocailleuse des monts environnants, souvent recouverts d'une éclatante neige, nous retrouvions ma mère sur la route, assise au rebord du chemin, dans la paix du soir vaporeux, écoutant le faible égrènement des cloches montagnardes, le bruit du torrent, l'angélus. Quelque fumée d'herbes mêlait son odeur au parfum des prairies humides et du bois coupé. Nous passions devant une scierie, proche de la maison de mon oncle, où grâce à d'immenses roues dentées mues par un moulinet trempant ses palettes dans le ruisseau rapide, étaient débitées en planches égales les arbres innombrables descendus des forêts voisines par de lents attelages de bœufs. C'était beau que de voir les troncs puissants saisis par des leviers qui entraient d'eux-mêmes en mouvement et conduits

comme des brins d'herbe jusqu'aux scies qui les découpaient avec un ronflement sourd et d'immenses gerbes de sciure odorante. Et puis il y avait le voyage dans la lune, et cela vaut qu'on s'y arrête.

Je montais dans une petite nacelle suspendue à une grosse poutre. L'oncle Sextius lançait un coup de sifflet strident. Et la nacelle s'élevait dans les airs grâce à un ingénieux système de poulies et de cordes. Un cabestan tournait sur lui-même, et la nacelle allait, à droite, à gauche. J'étais dans le ravissement et à une hauteur considérable. De là, je dominais le toit de la scierie et j'atteignais presque la pointe aiguë de la tourelle. A mes pieds je voyais avec mépris l'oncle Sextius devenu tout petit, rond et ramassé sur lui-même, comme l'ombre d'un arbre à midi, et ma mère inquiète. L'oiseau qui s'envolait de l'arbre passait plus bas que moi; et si je portais mes regards sur la prairie et la vallée, je croyais ne plus voir du tout ni les cascades ni les vaches. Je jouissais de mon élévation avec orgueil. J'imaginais être beaucoup mieux qu'Icare et que Montgolfier; et mon bon oncle, qui avait fait trois fois le tour du monde, il était peut-être allé plus loin

que moi : mais plus haut, c'était impossible.

Alors on abaissait le cabestan, et faisant dans les airs un tour large, je descendais, avec ma nacelle. Et mon bon oncle, qui était ambidextre, à ma joie, tapait dans sa main, puis battant la mesure de l'une, tandis que de l'autre il tournait la roue qui actionnait le treuil, il entonnait la belle chanson du capitaine de Mexico :

Le Capitain' de Mexico
Mang' la viand' et laiss' les os!

*
* *

C'était une chanson qu'il avait rapportée de ses voyages parmi d'autres, avec le sabre chinois et les zagaies empoisonnées qui ornaient les murs du cabinet de mon père à Paris; une chanson que chantaient les hommes d'équipage de la *Frétillante*, où mon oncle commandait en second, dans la rade de Zanzibar, le 23 juillet 1856, lorsqu'une amarre étant venue à se détendre, il en reçu un coup qui le jeta par-dessus bord. Il faut vous dire qu'il faisait gros temps, ce jour-là, et que la *Frétillante* frétillait comme une coque de noix sur les flots. En outre, la rade de Zanzibar est célèbre

chez les géographes et les navigateurs par l'abondance et la férocité de ses requins; de telle sorte que comme l'on ne voyait pas reparaître mon oncle Sextius à l'endroit où il avait si malencontreusement plongé, ses compagnons pensèrent qu'il avait été avalé par quelqu'une de ces bêtes voraces; et d'autre part, que l'ancre était levée et les voiles gonflées, la *Frétillante* s'en fut, tout en pleurant son capitaine en second. C'est du moins ce qu'il apprit à quelques années de là, lorsqu'il rencontra l'un de ses anciens matelots. Car de lui-même il va de soi qu'il ne comprit rien, au moment, de ce qui venait de lui advenir, et qu'il fut extrêmement étonné quand il se réveilla le lendemain, sur la terre ferme, dans un lit de feuilles, au milieu d'une troupe de sauvages nus et décorés de coquillages et de plumes, qui le regardaient gravement sommeiller.

C'étaient de fort honnêtes gens que les sauvages de Zanzibar. D'aucuns qui s'en revenaient de la pêche avaient vu mon oncle disparaître au milieu des requins et des flots, et malgré la tempête, ils l'en avaient charitablement retiré. Mais Sextius avait le bras cassé et perdu connaissance. De sorte que retrouvant la vie au milieu des sauvages

sans savoir comment il y était venu, et apercevant un grand feu autour duquel les Zanzibares donnaient les signes d'une vive animation, il conçut qu'ils s'apprêtaient à le manger. Dans quelle idée il fut encore renforcé par la vue d'une vieille femme qui s'approcha de lui avec une sorte de pot fumant où elle semblait tourner une cuiller.

— Voilà la sauce, se dit mon oncle avec angoisse, en méditant sur la cruauté de son sort qui, après l'avoir jeté en pâture aux requins, ne l'en avait sauvé que pour le faire servir de nourriture à des sauvages.

Mais la vieille, avec sa cuiller, lui versa sur le bras dont il souffrait une sorte de beurre fondu qu'elle tira de son pot, et qui était proprement du beurre de cacao; et l'ayant habilement massé, elle entoura ensuite le bras avec des herbes et des bandelettes à l'endroit où il était rompu. A quoi mon oncle Sextius connut que ces sauvages lui voulaient du bien. Il s'en convainquit par la suite, lorsque guéri il put étudier à loisir les mœurs de ces indigènes, qui étaient douces; il vécut deux mois au milieu d'eux, traité avec la plus grande déférence, jusqu'à ce que le chef de la tribu à laquelle il devait miraculeusement la vie lui eût fait com-

prendre qu'il l'honorerait grandement s'il voulait accepter sa fille en mariage. Mais la demoiselle n'avait que huit ans, et sa dot n'était que d'un anneau d'or qu'elle portait au nez, ce qui n'était vraiment pas assez, d'un côté comme de l'autre; et mon oncle déclina cette offre gracieuse. Il obtint ensuite d'être conduit à la ville voisine, où il s'embarqua sur un navire anglais qui le ramena à Portsmouth, après quoi il passa en France. C'est là qu'il épousa ma tante Agathe, qui n'avait point d'or dans le nez, ni ailleurs, mais qui était pleine de vertus et de piété, encore qu'elle se fâchât tout rouge toutes les fois qu'il arrivait à mon bon oncle de conter comment, après avoir failli être mangé par les requins et pensé l'être par des sauvages, il avait donné de l'amour à une beauté zanzibare.

XXIV

HISTOIRES LUES ET RACONTÉES

J'ai entendu conter beaucoup d'histoires, dans mon jeune âge, avant même que de savoir lire. Il m'en reste encore aujourd'hui des lambeaux, je veux les conter à mon tour, puisqu'elles m'ont ému ou diverti. Peut-être leur sel n'est-il pas tout à fait évaporé et d'aucuns y prendront plaisir.

— J'ai connu dans ma vie deux personnes qui jouaient de la flûte, racontait mon père. Ça ne leur a pas porté bonheur à l'une ni à l'autre. La première était mon ami le marquis de Panat, *plutou morté que nat,* disait-on à Toulouse. Car avant qu'il ait vu le jour, la marquise, sa mère, mourut; je veux dire qu'on la crut morte, et on l'enterra. Si mes souvenirs ne me trompent pas,

on l'enterra dans l'église de la Daurade, qui est une belle église au bord de la Garonne. Mais la première nuit qu'elle passa dans le caveau de sa famille, un de ses domestiques, sachant qu'on l'avait ensevelie avec ses bijoux, fut au tombeau, enfonça la porte du monument, dévissa la bière, et se mit en devoir d'enlever ses bagues à la morte. Ce faisant, comme l'une résistait, il l'aggrippa avec ses dents, pensant l'arracher plus aisément. C'est alors que la marquise, qui n'était qu'en léthargie, se réveilla, se mit sur son séant, donna une gifle au coquin, sortit de la tombe et rentra tranquillement chez elle. A quelque temps de là elle mit au monde un fils, qui fut mon ami. C'était un garçon fin et doux, extrêmement blond, auquel il restait évidemment quelque chose d'avoir été enterré si jeune. Il avait le souffle très court. Néanmoins il jouait de la flûte; mais je n'ai jamais pu l'entendre, car à peine portait-il l'instrument à sa bouche et s'apprêtait-il à y souffler, il tombait aussitôt en faiblesse et tournait de l'œil...

— Mais, interrompit le subtil docteur de La Varenne, notre ami, qui avait des lettres et de l'ironie, mais c'est une histoire qui est dans Tal-

lemant et date de Louis XIII, que tu nous racontes!

— Je ne sais pas si elle est dans Tallemant, disait mon père, avec toi on ne conterait plus rien! Tu critiques tout. Cette histoire néanmoins est vraie, je le jure comme je suis là. C'est Panat lui-même qui me l'a confiée.

Et il continuait.

— Le second de mes amis qui jouait de la flûte c'était mon ami Fénérout. Il était gros et rond comme une barrique, mais il jouait avec sentiment. C'était une passion chez lui. Un jour j'apprends que sa femme est morte. J'y vais aussitôt pour me condouloir avec lui. Il était penché sur sa flûte, dont il tirait un son faible et doux, sa femme enterrée du matin.

— Quoi! tu joues de la flûte? lui dis-je, étonné.

— Eh oui, dit-il, tu vois, bien tristement.

*
* *

Mon oncle B....., qui fut zouave du pape, avait été passablement mauvais sujet dans sa jeunesse. Il fut enfermé à la prison pour dettes de Clichy.

Et là, il méditait sur les inconséquences de la fortune, et de temps à autre recevait les consolations d'une demoiselle du genre biche, qui portait une crinoline et qu'on appelait Trafalgar. Elle venait le voir dans un magnifique équipage, ce que ne pouvait souffrir le pauvre B....., qui l'avait justement payé : cause de sa prison.

— Madame, disait-il, si vous m'aimiez, vous vendriez cette voiture et me tireriez d'ici!

— Mais, mon grand loup, répondait Trafalgar, comment ferai-je après pour venir vous y visiter?



Une des histoires qui a le plus longuement résonné dans mon cœur, parce qu'elle a d'abord touché cette corde délicate, la pitié, après la chanson des feuilles cousues aux branches par le petit enfant qui pensait ainsi secourir les jours de sa mère, ce fut un conte de Méry, dont mon père me fit la lecture. On y voyait les misères d'une petite fille d'un grenadier de l'Empereur, faite prisonnière par les Anglais, et adoptée là-bas par un vilain homme qui en exploitait la charité publique. Il lui avait appris à tendre la main aux

passants, sous la statue de Wellington, en récitant cette phrase horrible :

— Je suis la fille d'un grenadier de l'Empereur, tué à Waterloo. Bons Anglais, donnez-moi la charité.

On lui jetait de petites pièces de monnaie en riant d'elle. Mais elle ne savait pas le sens des mots qu'elle prononçait. Et ainsi elle humiliait elle-même et la mémoire de son père. A ce récit, je fondais en pleurs, et j'éprouvais au fond de moi un pénible sentiment de honte parce qu'il y avait au monde tant de malheureux, alors que pour ma part la vie au contraire était douce et bonne.

* * *

C'est ensuite de quoi, ému par le malheur d'autrui, avisant dans la rue un monsieur vêtu d'une épaisse fourrure et coiffé d'un chapeau haut de forme, je lui courus après pour lui donner un sou, parce qu'il boîtait en marchant. Je fus surpris de le voir me considérer avec étonnement et remonter dans sa voiture qui l'attendait, sans vouloir prendre mon aumône. Et ma mère me dit que j'étais un petit bêta.

*
* *

Quelque chose qui me paraissait grand et merveilleux, c'était *la Campagne de Russie*, ouvrage de mon père, dont il me lisait lui-même des chapitres à mesure qu'il les écrivait, et qui ne fut jamais achevé. On y voyait le grand Napoléon, un petit tambour et une bonne cantinière. J'en concevais une vive admiration pour mon père qui savait toutes choses et se mouvait si aisément au milieu de ces terres lointaines et de ces gens disparus depuis tant d'années. Pendant qu'il me contait les tristes aventures du petit tambour et de la bonne cantinière qui se gelait dans la Bérésina, je serrais fortement la main de ma chère maman, et je rougissais. Je me sentais un être privilégié et je ne trouvais pas cela très juste, je n'étais pas un pauvre enfant perdu comme le petit tambour imaginé par mon père inventif; je ne subissais pas les dures tourmentes de l'hiver russe; ma chère maman était tout près de son petit garçon et veillait sur lui; la lampe éclairait doucement sur la table, sous son abat-jour, et il y avait un bon feu dans la cheminée, dont la

lueur faisait briller les beaux titres d'or des livres reliés, innombrablement, sur les rayons de la bibliothèque. Et j'avais honte encore d'être si bien au chaud, tandis que la fille du grenadier tendait la main aux vainqueurs de son père, au milieu des brumes de Londres, et que mon cher ami le petit tambour éprouvait de si affreux malheurs, dans les feuilles écrites que mon père lisait, et faisait régulièrement tourner sous ses doigts.

*
* *

Un soir, dans mon petit lit, je ne dormais pas. Par la porte entre-bâillée, j'entendais une voix régulière qui parlait seule, et longtemps. Je reconnaissais celle du bon docteur de La Varenne, et le bruit léger des pages d'un livre qu'on tourne. Et je voyais les choses démesurées que la voix disait. C'était une ruelle obscure et terrible, un homme poursuivi, des gens qui couraient. Et l'homme qui était très fort faisait quelque chose d'extraordinaire. Il était arrivé au fond de la ruelle qui finissait en cul de sac, et pour échapper à ses ennemis, il s'adossait entre deux murs, et il y grimpait, en s'appuyant sur ses coudes.

Ainsi il parvenait à disparaître. Et ses ennemis étonnés n'en croyaient pas leurs yeux de ne plus le trouver dans leur piège. Je me rappelai longtemps le nom de cet homme haï, malheureux, redoutable. Il s'appelait Jean Valjean.

Ainsi le monde m'apparaissait, par endroits, noir, plein de ténèbres et de misère et de choses tristes; comme une fois déjà je l'avais pressenti, pour avoir vu dans une rue un cheval mort, couché par terre au milieu du sang répandu, sa tête énorme tournée vers le ruisseau, et ses beaux yeux blancs tachés de bistre, grand ouverts, qui semblaient encore regarder ailleurs.



La première fois que j'ai de moi-même ouvert un livre, par hasard, ce fut pour tomber sur un long récit où il était parlé d'un crapaud et d'un âne, en des termes obscurs. Et ce récit était écrit en lignes inégales qui toutes se terminaient deux par deux sur le même son redoublé. Cela produisait l'effet d'une troupe en marche et quelquefois une sorte de résonance interminable, comme lorsque ayant frappé un objet de bronze, il éclate

en une longue plainte, dont l'air tremble. Deux de ces lignes entrechoquées rendirent une étrange musique à mon oreille et gémirent en moi si profondément, avec une rumeur si large, qu'il me semble les entendre aujourd'hui encore. Elles disaient :

O spectacle sacré! l'ombre secourant l'ombre,
L'âme obscure venant en aide à l'âme sombre...

Et sans bien démêler pourquoi, ayant ouï ces mots trop grands pour mon petit esprit, mais qui sonnaient ensemble comme un choc de cimbales sourdes, il me sembla que j'étais dans une église très sombre, au moment où, de la voûte qu'elles remplissent, les grandes orgues gémissantes laissent tomber à travers l'air fragile les dernières notes de leurs colères qui s'apaisent...



Nous nous promenions aux Quinconces, à Luchon, mon père et moi avec le docteur de La Varenne, quand nous rencontrâmes un monsieur assez corpulent, petit, qui portait une barbe blanche et taillée en pointe, et une grosse rosette

à sa boutonnière. Il s'arrêta pour saluer le docteur qui lui présenta mon père. J'entendis le nom de l'homme à la barbe blanche. Il s'appelait M. Lavisse. Il me dévisagea gravement et dit à mon père :

— C'est votre fils? J'espère qu'il ne travaille pas encore. On fait toujours travailler les enfants trop jeunes.

Ce M. Lavisse me parut aussitôt un homme charmant, et de grand sens.

*
* *

A Paris, au début du printemps, il passait souvent par la rue de Calais un homme vêtu d'une blouse, qui menait un troupeau de chèvres et jouait habilement d'un galoubet qu'il faisait glisser sur sa bouche. J'aimais cet homme harmonieux, et ma bonne aussi, mais pour d'autres causes. Nous étions amis. Le lait de ses chèvres m'était agréable. On n'en voit plus guère aujourd'hui; mais je me souviens de la manière adroite que celui-là avait pour les traire, et de la fine mousse qui couronnait le petit gobelet d'étain qu'il me présentait ensuite. Un jour, il disparut, et

je cessai de le voir. J'appris qu'on l'avait jeté en prison, parce que ses chèvres avaient brouté un vague laurier qui poussait dans une caisse à la devanture d'un bistrot de la rue de Douai. Ma bonne, qui avait donné un pompier pour successeur au chevrier, me dit que c'était un vilain homme d'avoir été mis en prison, et qu'il fallait rompre avec lui. J'en fus attristé. Je le trouvais plus malheureux que vilain, et je pensais à lui avec plus de pitié que de répulsion. Voilà la première injustice que j'aie rencontrée, dans le monde. Depuis, j'ai rendu moi-même la justice, par aventure, étant soldat, pendant la guerre. J'ai condamné à la prison de pauvres diables qui n'étaient guère plus criminels que l'homme aux chèvres, et je souhaite qu'ils ne m'en aient pas plus voulu que je ne leur en voulais dans mon cœur, en les condamnant. S'ils eussent été à ma place de juge, gravement assis devant un tapis vert, botté, casqué, le revolver en bandoulière, et que je me fusse présenté en face d'eux, coupable comme eux d'avoir un peu plus bu que de coutume ou traité d'embusqué un chef de gare ou un gendarme, ils m'auraient condamné comme je l'ai fait. C'est dans l'ordre. Automatiquement,

une faute appelle une peine. Le juge est là, lié par la Loi rigide; il doit répondre oui ou non aux questions qui lui sont posées. J'ai répondu oui sans haine, mais pas sans pitié, toutes les fois que j'ai cru devoir le faire; et j'ai dit non aussi souvent qu'il m'a été possible, tout en rêvant d'une scène bienveillante où le juge dirait au coupable :

— Mon pauvre vieux, je ne suis pas bien sûr que la leçon te servira, mais je vais t'envoyer en prison pour tant de jours, parce que tu m'y as obligé. Cependant je t'assure que je ne t'en veux nullement, et tu sais bien qu'on ne fait pas toujours ce qu'on aimerait.

Et l'accusé répondrait :

— Mon bon juge, je ne t'en veux pas le moins du monde, et même je t'aime bien parce que tu pourrais me saler davantage. Je ne suis pas sûr que la leçon me servira, car il est doux de boire et agréable de dire sa pensée aux gendarmes. Mais cela ne fait rien, et tu sais bien qu'on ne fait pas toujours ce qu'on veut.

Sur quoi le juge et l'accusé se serreraient la main avec une philosophie affectueuse; et la grande Loi rigide continuerait à obliger les juges à condamner

les accusés coupables, jusqu'à ce que les coupables devinssent bons, ou bien qu'elle fût remplacée par une autre loi moins rigide, qui alors ne serait plus la Loi; ou bien jusqu'à ce que les hommes fussent rendus si universellement bons, sages, soucieux de l'ordre, respectueux et vertueux, que la vieille grande Loi rigide en tomberait caduque et sans emploi. Mais comme alors l'existence semblerait vite monotone!

Quand le chevrier, sorti de prison, repassa par la rue de Calais, ma bonne avait remplacé son pompier par un sergent de ville. Je ne sais si c'est pour cette cause, ou bien parce que ses anciennes pratiques lui tournaient le dos, mais l'homme aux chèvres changea de quartier, et je n'ai plus jamais bu le lait de son troupeau; au fait, ni d'aucun autre.

XXV

LA BATAILLE DU MACAR

J'avais douze ans, j'étais en cinquième, et l'un des « grands » pour ceux des petites classes; mais comme je regardais toujours au-dessus de moi, et non au-dessous, je me sentais très petit à côté de mes camarades de seconde et de rhétorique. Je ne me considérais avec aucune admiration, je ne pensais pas que ma mince personne eût de l'importance; mais si je l'avais jamais cru, l'événement m'aurait bientôt détrompé. Jusqu'à la cinquième, à Fénelon, les élèves faisaient leurs classes de grammaire sous la direction des abbés, mais recevaient le rudiment de professeurs laïcs attachés à l'établissement. Dans ces classes propres et spacieuses, où nous nous retrouvions chaque année les mêmes, des amitiés s'étaient nouées, à la longue,

entretenues sur les bancs du collège, poursuivies hors de l'école. Mais nous ne respirions que l'air de l'école, ignorant tout du reste. Or, à partir de la cinquième, Fénelon envoyait ses élèves suivre les cours du lycée; et nous ne recevions plus dans cette maison agréable qu'une direction morale et religieuse, c'était tout. En colonne, deux fois par jour, sous la conduite d'un surveillant de l'espèce appelée pion, les Fénelons gagnaient Condorcet, où nous allions nous mêler et nous perdre comme des gouttes d'eau distillée dans un ruisseau, parmi la foule anonyme des lycéens, dans une égalité parfaite, le fils du notaire à côté du fils du concierge, le juif assis auprès du catholique, tous pareils devant le professeur qui ne les connaissait pas, que nous ne voyions lui-même que deux ou trois heures par semaine, et dont nous changions quatre fois par jour. Nous autres, Fénelons, fils de bourgeois éduqués avec soin par des mères exclusives, nous nous trouvions brusquement séparés les uns des autres, projetés hors de la discipline libérale certes, mais très stricte, de l'école où depuis des années nous nous dégrossissions dans une ambiance aimable et fine, et disséminés tout à coup à travers des classes diverses,

au milieu de quarante à cinquante garnements élevés à la diable, n'importe comment, très bien, très mal ou pas du tout. Voilà dans quelles conditions j'ai fait connaissance avec ceux d'entre mes semblables à qui je ressemblais le moins. C'est probablement ma faute, et mon infériorité, mais ils me parurent tout de suite fort grossiers et même des plus bruts. A douze ou treize ans, c'étaient déjà des petits hommes, avertis de tout, sans trop de scrupules comme sont les hommes et naturellement les enfants quand ils vivent ensemble. On est bête, à cet âge. Je me souviens de nos premières cigarettes, dans les cabinets du lycée. Un grand nous les donnait pour nous voir vomir. Et nous, nous n'aimions pas beaucoup fumer; cela nous mettait mal à l'aise, mais nous passions là-dessus à cause de la frayeur que nous avions d'être surpris. Tromper, dans des transes si fortes, la surveillance, et cueillir le fruit défendu, quelles délices! Voilà qui ne nous fût pas venu dans l'idée à Fénelon; mais ici, devant le regard méprisant, devant le défi perpétuel de ces nouveaux camarades qui, eux, venaient seuls au lycée et retournaient chez eux de même — par quels détours! — le moyen de ne pas céder, quand la vanité entre

en jeu? Je me trouvais donc désarmé contre ces garçons-là et leur exemple, autant qu'intimidé en présence de nos maîtres que je ne connaissais pas, et qui ne savaient mon nom qu'en le regardant sur une liste d'après la place que j'occupais. A côté de moi, je voyais des enfants vigoureux et rudes, quelquefois plus âgés, qui riaient quand le professeur les envoyait en retenue et se moquaient ouvertement de lui. J'étais scandalisé dans ce que j'avais encore de plus pur en moi : ce sentiment de respect à l'égard de ce qui est plus grand et plus savant que vous. Mais, auprès de maîtres pour lesquels l'individu ne comptait pas, et qui ne voyaient jamais en lui qu'un élève de la classe tant, comme j'ai vu plus tard qu'on en usait à la caserne, ces scrupules n'imposaient à personne, et à moi-même ils commençaient de paraître inutiles et sans vertu, puisque nul n'y était sensible. Avec ces dispositions et le peu de confiance qui en résulte, je ne pouvais tirer aucun profit des leçons qu'on jetait en pâture à nos petits esprits, en vrac, comme une marchandise livrée en gros et payable d'avance, par trimestre. Je n'ai rien appris au lycée, je n'en ai gardé qu'un dégoût profond de la foule et du nombre. C'est une

grande injustice que de traiter les hommes comme des égaux : ils ne le sont point par nature. Qui en peut être le plus blessé? Celui-là même qui est le plus faible à côté des autres, ou qui a le moins de disposition à pousser ces autres du coude et à faire la brute, quand il s'agit de partager. Une sorte d'aristocratisme blessé accumulait une sourde révolte dans mon cœur, me jetait dans un quant à moi hostile et fermé. N'ayant appris à Fénelon que mes devoirs envers chacun, je ne voyais parmi la multitude du lycée que des gens qui criaient leurs droits, et qui en avaient plein la bouche. Tout ce qui saignait en moi n'était sensible qu'à moi seul. D'où l'habitude que j'ai prise alors de ne pas me plaindre, et de supporter l'injustice, et de m'effacer devant le plus fort en muscle ou en gueule. Admirable attitude morale, mais déplorable entraînement pour entrer dans la vie et s'y débattre.

Ainsi de mon enfance, au sortir des jupes de ma mère, je n'ai retenu que des impressions tantôt douces, tantôt sévères et pénibles, plus sévères que pénibles au total. Que les âmes tendres ne s'apitoyent pas plus qu'il ne convient! Le *Petit Chose* n'est pas mon fait, et il m'a toujours

dégoûté, c'est un garçon veule, sans courage, qui pleurniche sans cesse. Et à quoi bon? Je ne dis pas que j'ai eu une enfance malheureuse; on ne m'a jamais traité avec barbarie, et j'ai la chance de n'être pas un orphelin; j'ai aussi eu le bonheur de rester longtemps un enfant très enfant, très sensible, sur qui le moindre souffle a laissé sa trace, mais léger comme tous les enfants et qui ne s'apercevait de rien sur le moment, ne se croyant en rien exceptionnel. Seulement, aujourd'hui que j'y réfléchis, je vois tout ce qui a influé dès lors sur mon caractère. De toutes ces petites misères de l'enfance et des jours du collège, ce n'est point l'enfant qui souffre le plus : ce sera l'homme, beaucoup plus tard; l'homme qui portera le pli de ces expériences précoces, auxquelles le voue dès le berceau, quand il est né tendre, une sensibilité trop malléable et trop sujette à tressaillir.

Volontiers replié sur moi-même, parce que les gens qu'on coudoie ont une plus grande aptitude à jouer des coudes et à se pousser, mes impressions d'enfant ont disposé mon cœur et mon esprit de telle façon qu'aujourd'hui qu'ils se sont durcis, lorsque je remonte à leurs sources, c'est un

esprit, un cœur d'enfant que je retrouve. Je n'ai jamais vécu que pour les lettres et l'amour d'elles. Toujours je les ai vénérées, chéries, depuis même que, sans savoir encore qu'elles existaient, *la Belle au bois dormant, Peau d'Ane*, et les récits de Gustave Aymard remplissaient, émerveillaient mon imagination crédule. Mais je bénis surtout ma mémoire excellente qui me permet de retrouver, parmi d'autres images enfantines, le souvenir de la minute exacte où pour la première fois, comme derrière un rideau qui s'entr'ouvre, la beauté littéraire m'est apparue, toute nouvelle et toute frémissante, et d'une secousse puissante à jamais m'a frappé l'esprit.

Voilà. Vers le printemps de 1901, nous étions dans la grande cour, à Fénelon, occupés à la guerre aux balles, pendant la récréation du soir, qui suit le retour du lycée. C'est un jeu enivrant. Nous nous réunissions à plusieurs classes, une cinquantaine d'élèves, nous nous partagions en deux camps égaux dont chacun avait son drapeau, l'un blanc croisé de rouge, l'autre, de bleu. Chaque combattant prenait un bouclier à ces couleurs, formé d'un grand morceau de carton ou de tôle, que nous fixions au bras gauche avec deux

courroies. Il s'agissait de s'en protéger le corps contre les petites balles de son recouvertes de peau dont nous nous bombardions d'un camp à l'autre. Cela faisait une grêle ininterrompue, des mêlées furieuses autour des deux drapeaux que les partis se disputaient. Celui qui était touché par une balle jetait son bouclier et sortait aussitôt du jeu. Pour rien au monde un de ces morts provisoires n'eût consenti à lancer une balle de plus contre son adversaire, une fois qu'il en avait été lui-même atteint; et j'ai toujours été frappé de la conscience avec laquelle ces petits garçons (par ailleurs farcis de *Cornelius Nepos* et de *De Viris*) prenaient au sérieux ce simulacre de la guerre, et cette défense d'une méchante loque de chiffon clouée sur un ancien manche à balai. C'est que, pour chacun, c'était le drapeau. Il fallait voir quelle furie nous mettions tous à le garder. Le sentiment dépassait le jeu, mais quand l'un des belligérants avait réussi à s'emparer du drapeau ennemi et à le conduire à travers les balles jusqu'à son camp, sans être touché, la bataille était achevée et gagnée. Ici l'on ne trichait pas, c'était vraiment la guerre. Quand j'ai quitté l'école, un de mes grands regrets fut de penser que

jamais plus je ne jouerais à la guerre aux balles.

Un jour de mai, donc, la récréation de quatre heures terminée par le coup de cloche habituel sur une de ces parties chèrement disputées, où dans chacun de nous s'enflammait un je ne sais quoi qui dépassait l'enfant, nous rentrions à l'étude du soir, toujours précédée d'un quart d'heure de lecture ou de causerie, appelée lecture spirituelle, pendant lequel l'abbé qui dirigeait la division venait s'entretenir avec nous, occuper nos jeunes esprits d'autre chose que du rudiment, alimenter nos âmes avec une nourriture puisée à une source plus haute. Ce soir-là quand nous entrâmes dans l'étude, l'abbé Bourgogne était assis dans sa chaire, un livre ouvert devant lui. Nous comprîmes qu'il allait nous lire quelque passage, et cela était toujours un plaisir pour nous : *les Aventures de Monsieur Pickwick* et *la Chèvre de Monsieur Séguin* nous enchantaient, nous les eussions réentendues vingt fois. Chacun gagna vivement sa place, tout échauffé encore par la bataille, et de tous ses yeux, de toutes ses oreilles, le menton sur les bras croisés, chacun écouta. Le silence obtenu sans l'avoir demandé, l'abbé Bourgogne commença...

C'était aussi une bataille dont il nous lisait le récit, mais d'une bataille telle que nous n'en avions encore trouvée de semblable ni dans les *Mémoires* de Marbot ni dans les *Cahiers* du capitaine Coignet... Cela se passait nous ne savions où, ni dans quel temps, mais dans des temps très reculés, c'est bien certain. Les héros de ce fulgurant récit ne portaient pas des noms moins éclatants que le heurt des cuirasses, l'acier des piques et le fracas des charges dont l'abbé, avec sa voix calme, faisait jaillir devant nos yeux émerveillés l'évocation prestigieuse. Il lisait; à mesure, nous voyions passer dans nos esprits des cohortes profondes, hérissées de lances sur leurs quatre fronts, des manteaux s'envoler aux vents des combats comme de grandes ailes bigarrées; les cnémides d'or brillaient aux jambes des soldats; les chevaux, eux aussi, portaient des harnachements et des cuirasses d'or, et, pour conduire le sien, le chef fermait son poing sur des rênes d'argent. Les catapultes détendaient leurs ressorts avec un bruit sourd que nous croyions entendre, les frondes tournoyaient en sifflant; et les éléphants s'ébranlaient pesamment sous le soleil qui faisait rutiler leurs carapaces de métal, leurs

trompes vermillonnées, les sabres courbes et brillants comme des faulx à leurs défenses... On voyait les deux armées s'avancer l'une contre l'autre en rangs serrés, dans un grand tourbillon de poussière, s'aborder, se rompre, flotter, se ressaisir, puis foncer à nouveau, se disloquer encore comme la mer lançant ses vagues à l'assaut sur des récifs. On entendait le cri des mourants, le choc des armes, le barrissement des éléphants, et, sur les palanquins crénelés, au sommet de leurs dos puissants, on distinguait l'effort des archers bandant l'arc ou agitant des étoupes de feu. C'était, tout cela, dans une musique incomparable, une étonnante vision supérieure à toutes celles que nous avions pu jusqu'alors apercevoir sur la scène des théâtres, où les images étincelaient, splendides et parlantes, comme les armes elles-mêmes et le regard des combattants; quelque chose de nouveau pour moi et de prodigieux qui me faisait confusément penser à l'un de ces morceaux de Tite-Live que je traduisais d'habitude avec tant de peine, en arrachant son sens à chaque mot, et qui m'eût été rendu tout à coup vivant et sensible sans que j'eusse à en chercher les termes et les tours dans le dictionnaire...

L'abbé poursuivait sa lecture; et moi j'étais saisi par un enthousiasme bizarre, et certaines phrases, agissant sur moi comme l'effet d'un instrument de musique, me faisaient passer un frisson inconnu, qui ne venait pas seulement de l'histoire écoutée. En même temps que la péripétie se déroulait, formidable, émouvante, hurlante de couleurs et de bruits, mon esprit percevait un son inédit : ces phrases avaient un rythme profond qui descendait et remontait comme une vague déferlant sur elle-même, se roulait, se brisait, s'enflait, grondait, s'épanouissait en gerbes étincelantes et allongées. Et pourtant ce n'étaient pas des vers que j'entendais. Les mots brillaient pour moi comme les choses mêmes qu'ils exprimaient, comme ces javelots, ces étendards, ces flammes, ces cuirasses. Ils y ajoutaient même, par leur consonnance et leur mariage un éclat nouveau qui dépassait leur sens matériel. Sous ces fracas d'images hardies, sous ces mots caparaçonnés, sous le mouvement des périodes, quelque chose me pénétrait, je ne savais pas quoi, m'envahissait, me soulevait, que je n'avais jamais éprouvé encore avant ce jour. Dans son langage d'écolier, un de mes voisins, les yeux tout luisants de plaisir, murmura:

— C'est épatant!

Je sentis plus juste :

— Non, lui dis-je, c'est beau.

Pour la première fois, je le sens aujourd'hui, je venais d'entrevoir alors la beauté couchée dans un livre, j'avais senti la poésie écrite, comme au Rouzet, les soirs de vendange, à l'automne, sur la route obscurcie où rentraient les grands chars gémissants, j'avais respiré pour la première fois la poésie vivante de la nature et de la nuit.

L'abbé se tut et ferma son livre. Il se fit un silence impressionnant, qui me fut pénible comme la sensation d'une chute à travers le vide. C'était le sentiment d'une harmonie rompue, interrompue. L'étude me parut aussitôt médiocre et sale, le parquet terne, maussade l'odeur de craie et d'encre et de poussière, mes cahiers sans attrait, mes livres froids, décolorés et vides. Après ce qu'ils venaient d'entrevoir dans un nuage, mes yeux se reposant sur le monde réel cillaient, désenchantés. J'aurais tout donné pour en entendre encore davantage, et savoir au moins quel était ce livre dont on venait de nous lire ces pages enflammées : il me semblait que les mots en devaient être imprimés avec des lettres flamboyantes. Je

m'approchai de la chaire, sous un prétexte, et je vis ce livre. Sur la couverture jaune, pareille à celle de tous les livres, je lus ces mots, dans un encadrement noir :

GUSTAVE FLAUBERT

SALAMMBÔ

Cela ne me dit rien. Je fus déçu.

L'abbé fut remplacé par le maître d'études, le pion, comme nous l'appelions, sans tendresse. C'était un grand garçon, mince et coupant comme un couteau, aux yeux de glace, qui faisaient froid, quand ils se posaient sur vous. Il s'appelait M. Jérôme Bargemont. Il frappa la chaire avec son crayon, d'un petit coup sec, triste comme l'image même du réel :

— A l'étude, messieurs!

On alluma le gaz, qui se mit à chantonner doucement. Sur les cahiers, les têtes s'inclinaient et l'on n'entendit plus que le bruit monotone des feuillets tournés et des plumes courant, grinçant sur le papier. Mais tout ce que je venais d'entendre, mon esprit rempli ne pouvait pas s'en détourner. Et mes pauvres bouquins d'écolier fermés devant

moi, je demeurais le regard perdu, fixé sur ce trésor inattendu qu'on venait d'ouvrir à ma vue, et une image entre autres continuait à m'apparaître, horrifiante et magnifique, d'un éléphant doré qui s'enfuyait parmi les cadavres, en hurlant de douleur, et tordant sa trompe couverte de sang, une flèche droit plantée dans l'œil... M. Bargemont me tira rudement de ma rêverie.

— Chenneval, vous n'avez rien à faire?

Il me couvrit un instant de son regard glacé et il ajouta :

— Vous me copierez dix fois la satire d'Horace :

Ibam forte via Sacra, sicut meus est mos
Nescio quid meditans nugarum, totus in illis...

XXVI

DÉBUTS LITTÉRAIRES

La description de la bataille du Macar, dans *Salammbô*, m'avait ouvert des horizons, en me révélant la littérature. Désormais, je savais ce que je voulais être, je savais ce que je voulais faire, plus tard : écrire, inventer des histoires, aligner des mots, reproduire avec du noir sur du blanc la belle couleur des images nées dans mon esprit. Il n'y avait là qu'un ennui, qui me donnait à réfléchir : dans cet âge heureux, j'éprouvais de la répulsion pour l'écriture. Recopier des thèmes, mettre au net mes cahiers, le fait matériel de prendre en main la plume était un martyre pour moi. J'avais toujours de l'encre au bout des doigts, et même sur le nez; que dis-je? jusque dans ma poche, où, un jour, une topette d'encre verte, que

j'y avais, étant venue à se briser, me fit sur la veste une tache injurieuse, qui m'offensa longtemps, tout le temps qu'on m'obligea à la porter, afin de m'apprendre. On me disait que mes copies n'étaient pas soignées. Et c'est vrai que je faisais toujours mes devoirs comme des pensums, et je garderai toute ma vie le souvenir d'un jour, — j'étais tout petit, j'avais sept ans, — où ma mère m'avait installé dans ma chambre, devant mon pupitre, en m'assignant pour tâche la copie d'une page d'alphabet. J'apprenais alors l'allemand, c'était la mode en ce temps-là; et je ne pouvais arriver à me mettre dans l'œil, ni dans les doigts l'alphabet de cette langue barbare. Les *m*, les *n*, les *u*, surtout, avec mes pauvres pattes de mouches, je ne parvenais jamais à les former convenablement. Mes déliés étaient toujours pleins: mes pleins, déliés. Cette fois-là, maman me dit :

— Voici un modèle. Copie-moi proprement ces *m*, ces *n*, et ces *u*. Fais bien attention. Je vais revenir.

Et ma mère de me laisser. Je commence une page. Je m'applique. Les première lignes, cela ne va pas trop mal... Mais bientôt je m'embrouille. Maman ne revenait pas. Un quart d'heure passe;

une demi-heure passe; une heure. Point de maman. J'étais un petit garçon très obéissant, du moins on me le disait, et cela engage : je ne bouge donc pas de mon pupitre. J'alignais toujours mes *m* et mes *n* avec un désespoir profond, tâche insoluble à mes yeux. Alors, comme je me perdais dans ma graphie informe, et que je ne pouvais plus distinguer les pleins et les déliés des lettres, à travers mes larmes, je me mis à compter combien il pouvait tenir de jambages d'*m*, d'*n*, et d'*u* dans une ligne, et la tâche ainsi simplifiée, j'alignai des petits bâtons et des petits bâtons à n'en plus finir, en versant des pleurs comme une Madeleine.

Maman revint enfin. Elle m'avait oublié. Elle me trouve noircissant du papier, mes larmes dégoulinant sur ma figure, tombant sur mes lettres qu'elles délayaient d'une manière lamentable. Ma mère rit beaucoup de mon malheur; et, bien entendu, j'en fus consolé par les caresses les plus tendres. Mais est-ce que c'est là des façons pour apprendre à écrire l'allemand à un petit garçon qui s'ennuie dès qu'il est tout seul avec son devoir, et n'a de goût que pour les images, et la course aux coquecigrues?

A douze ans, il me chagrinait autant d'écrire que lorsque j'en étais encore à copier l'alphabet allemand. Je me disais donc : « Je ferai des livres. » Mais j'étais cruellement embarrassé sur la manière dont je m'y prendrais, quand il me faudrait aligner des phrases, tout en m'en évitant le morose ennui. Je crois que j'ai beaucoup changé depuis.

Toujours est-il que la première occasion que j'eus d'imaginer quelque histoire et de faire mon apprentissage d'écrivain fut celle-ci. En cinquième, quand nous n'avions pas été intelligents ou sages, au lieu de nous envoyer dans le coin, comme des enfants, on nous donnait à copier des lignes. J'entends d'ici M. Bargemont, de sa voix coupante :

— Chenneval, vous me ferez cent lignes! Chenneval, vous me copierez cinq cents lignes!...

C'était la punition classique; et j'en avais horreur, car elle me privait de la moitié de mes jeudis, de mes dimanches. Nous conçûmes donc l'idée, mes camarades et moi, de préparer des lignes par avance, quand, à l'étude, nous avions fini nos devoirs. Chacun de nous en tenait ainsi un millier de provision, en réserve, que nous donnions avec un air hypocritement navré, par

coupures de cent, ou cinq cents, lorsque nous avions, pour une vétille, été imposés à ce taux. La plupart du temps, pour faire d'une pierre deux coups, nous écrivions ces lignes en recopiant dix fois de suite la leçon du lendemain, que nous arrivions ainsi à nous fourrer dans la tête, machinalement, en l'écrivant. Mais moi, cela m'assommait de répéter dix fois de suite les périodes raccourcies de Cornelius Nepos ou de Phædre, d'autant que ma mémoire était excellente et qu'il me suffisait de lire deux fois une page de vers ou de prose pour la savoir aussitôt par cœur. J'imaginai qu'il était infiniment plus aisé d'écrire de verve que de copier. Il me vint donc à l'esprit d'inventer chaque jour une petite histoire, que je continuais le lendemain, en suivant un vague canevas. L'intérêt du récit que je me contais de la sorte à moi-même me distrayait, les lignes succédaient aux lignes, et je ne m'en apercevais pas. Je me piquais au jeu; je faisais intervenir dans mon récit des personnages qu'il me fallait dépeindre, des paysages que je devais décrire. Il arrivait à ceux-là des aventures compliquées qui avaient ceux-ci pour décor; je finissais par trouver du goût à cette occupation. Écrire ne m'était

plus une corvée, mais un plaisir, et j'y joignais l'utilité : j'amassais de la sorte une quantité de lignes prodigieuse, et j'opposais un front serein, comme l'enfant de Sparte, à M. Bargemont ou à l'abbé Bourgogne quand, pour une inadvertance, ils me condamnaient à leurs cent lignes accoutumées. Je n'avais qu'à puiser dans mes œuvres complètes pour leur en apporter le lendemain le nombre désiré ; peu m'importait alors de conserver par devers moi la propriété exclusive de mes productions, et je n'avais point encore ce ridicule goût des manuscrits qui fait tant mes amis se moquer de moi et m'appeler aujourd'hui fétichiste. Cependant, un beau jour, M. Bargemont, qui avait l'œil à tout, s'avisa que pour des lignes de pénitence, je lui apportais une copie bien serrée et bien drue, ce qui est tout à fait contraire aux habitudes des écoliers. L'ayant chaussé de ses bésicles, il mit le nez dans mon ouvrage avant que de le jeter au panier, rompu en deux, y découvrit d'invraisemblables aventures advenues à des personnages qui n'appartenaient point au répertoire de la tragédie classique, et dans un style qui n'était celui d'aucun des auteurs inscrits au programme. Je n'en retirai nul orgueil, car

mon aimable subterfuge découvert, il fut désormais décidé que lorsque nous aurions des lignes à copier, ce serait dans tel ouvrage profitable à nos jeunes esprits, de tel paragraphe à tel autre, sans frime possible, et sur des feuilles datées; de telle sorte qu'il nous devint impossible de remplir ces pensums en d'autres temps que le jeudi ou le dimanche; et à moi de continuer à faire marcher la folle du logis plus qu'il n'était séant et convenable pour un jeune homme de mon âge, qui n'était que déjà trop pourvu d'imagination, laquelle est nuisible, comme on sait. Mais tout de même, au fond de moi, j'étais content; je me disais que j'avais fait mes preuves, et me considérais comme un auteur, il est vrai méconnu, mais capable.

J'eus d'autres occasions d'ailleurs, de donner libre cours à mes talents. Mon père, charmant homme, vif, ingénieux, toujours en mouvement et fort habile de ses dix doigts, eut l'idée, un jour de vacances, à la campagne, de me construire un petit théâtre pour marionnettes, orné de décors mirifiques et changeant à vue, de lanternes qu'on pouvait allumer et d'une pièce d'eau même où faire manœuvrer des gondoles décou-

pées dans du papier noir. Un de ces décors représentait une place publique, au temps des Valois, avec pignons, tourelles, machicoulis. Un éclairage industrieux, savamment ménagé, permettait de faire alternativement le jour ou la nuit sur la scène. Dans l'ombre surtout, trouée seulement par le feu rouge d'un falot sur sa poulie, la place moyenâgeuse prenait un caractère inoubliable. C'était tout à fait le décor rêvé pour y dérouler quelque sombre histoire gothique. Or je gardais le souvenir merveilleux et précis de cette sublime *Maréchale d'Ancre* autrefois vue à l'Odéon. Et sous cette influence de haut goût, je résolus d'écrire un drame. Mon Histoire de France fourmillait de sujets séduisants : mais Catherine de Médicis m'en parut le plus remarquable. Las d'entendre assurer que le Français n'a pas la tête épique, et fort de démentir cette opinion désobligeante, je courus dans ma chambre, je pris une feuille de papier blanc, y inscrivis mon nom d'abord : *Claude Chenneval,* et puis en lettres majuscules gracieusement penchées : *Catherine de Médicis*, et au-dessous, entre deux fleurons : *drame en cinq actes et six tableaux*. C'était le nombre des décors dont je disposais. Par malheur, l'un d'eux

représentait le casino de Luchon, en souvenir des précédentes vacances. J'étais un peu inquiet sur la façon dont j'introduirais le casino de Luchon dans un drame dont Catherine de Médicis, le duc de Guise, Charles IX et le vieux Coligny se trouvaient, par nécessité historique, les principaux protagonistes, et sans doute il y eût fallu un génie tragique qui se fût montré moins soucieux de la véritable couleur locale que je ne l'étais. Aussi après mûre réflexion, je supprimai un tableau dans mon drame, et me mis en devoir de l'écrire, pillant tout à travers le souvenir de mes lectures, Vigny, Casimir Delavigne et Hugo, et m'appuyant, quant aux vérités de l'histoire, sur ces deux autres sources authentiques, Victor Duruy et Dumas père. Ainsi, tout armé de savoir neuf et de patience vénérable, je vins à bout de mes cinq actes. J'étais mordu par le démon.

Toutefois, pour quelques difficultés d'ordre matériel, la représentation ne put avoir lieu. Je crois aussi que si j'étais auteur, je n'en avais point encore la vanité, et que mon drame resta dans un tiroir hermétiquement fermé à clef, où il est encore, pour ce qu'il aurait beaucoup trop coûté à ma modestie de le montrer seulement

même à mes parents. Au reste, il s'y trouvait des passages que j'estimais être des plus libres, et dont un fils respectueux ne devait point conseiller la lecture à sa mère. Ma *Catherine de Médicis*, comme beaucoup d'autres, demeura donc dans son tiroir, où, par la suite des temps, vinrent la rejoindre une tragédie tirée de la *Chanson de Roland* et une *Jeanne d'Arc* en vers, deux ou trois comédies et plusieurs vaudevilles; enfin une seconde *Catherine de Médicis*, transformée celle-là en *Saint-Barthélémy*, en vers également. Aucun de ces ouvrages remarquables n'a encore vu le jour, ni ne le verra : c'est dommage. Pour ma part, je n'ose point aller tirer ces minces cahiers de leur poussière. Les souris s'en feront du bien.

J'écrivais des vers, à ces dates. Ce souvenir renseigne et jette une précieuse lumière sur la couleur de mes sentiments. J'écrivais des vers; c'est donc que déjà j'éprouvais des impressions nées de certaines rèveries, un peu troubles et d'un certain ordre, que la prose ne sait point traduire. Un enfant trouve tout seul le chemin de la poésie, en balbutiant, comme un jeune peuple nomade se groupe le soir autour de ses chanteurs. Puissante magie, impérieux besoin des âmes,

lorsqu'elles sont fraîches, et que les sentiments dans leur fleur viennent jouer sur le cœur touché, comme un instrument.

A travers ces balbutiements, sous ces poétiques divagations d'un petit garçon de douze ans qui déjà a beaucoup lu et veut, lui aussi, faire des livres, qui répète mal ce qu'il a lu ou entendu, et s'essaie à traduire les émotions, les sentiments qui l'ont frappé sans être encore les siens véritables, dans ce petit garçon qui découvre la poésie à travers les livres des autres, comme autrefois les bergers trouvaient des nymphes endormies sous les roseaux et sous les joncs, aux bords frais des sources, je distingue une âme qui naît, se forme, s'émeut déjà sur un rythme qui dépasse celui de l'enfance. Parmi ses petits camarades, au milieu de leurs jeux d'enfants, cet enfant-là a sa chimère et son secret, un projet vague, une mystérieuse amour dont il subit le charme, l'attirance, et qui le marque pour mille futurs tourments. Quelque chose compte pour lui, dans sa solitude, dont il ne connaît encore ni le prix, ni la beauté vraie, mais il sait que de tout cela, il est mieux de ne pas parler, parce qu'on ne l'entendrait point, ou qu'on se moquerait de lui.

Auprès des garçons de son âge, sur les bancs de sa classe, qui lui éliment au derrière la culotte, il écoute, au delà de la voix assommante du professeur, un son subtil qui le charme, je ne sais quoi, une musique aérienne et voilée, et il sent que lorsque les autres crient et rient, ils ne sont plus au même diapason que lui. Cher petit garçon, comme je souhaiterais pour toi d'avoir eu dès lors un ami pareil à celui que maintenant je suis pour ton fantôme... Je t'eusse donné la main, et conduit merveilleusement par des chemins non semés d'épines, de cailloux, de ronces; je t'eusse montré et aplani la voie. Mais, fou que je suis! l'expérience d'un autre n'eût valu de rien à ce petit bonhomme, qui n'a de force aujourd'hui dans le cœur et de raisonnement dans l'esprit, que parce que tout seul, justement, il a fait son expérience et tout seul appris à aimer la vie...

XXVII

LE FANTOME

Quel âge avais-je? Treize, quatorze ans, pas davantage...

Un soir, j'étais couché, la lumière éteinte, je ne dormais pas. Oh! qu'est-ce donc qui passe dans un cœur d'enfant, si pur encore, et sous sa robe d'innocence, tout couvert de sa buée intacte, comme un fruit mûr à peine et qu'on n'a pas touché? Quel pressentiment de la vie qui bientôt sera lourde et grave, quelle angoisse prématurée? J'éclatai en sanglots, soudain, tout seul, pour rien, parce que le cœur m'était gros, parce qu'un soupir avait débordé. Et avec une volupté délicieuse, je sentais couler mes pleurs brûlants sur mon visage. Chagrin d'enfant, vague et pesant, sans cause, et peut-être déjà d'un cœur qui trouve

une douceur étrange et apaisante à ses larmes qui le soulagent, et qui tout seul, si triste sans raison précise, goûte une jouissance amère, étant si triste, à être tout seul justement...

De cela, je n'ai point parlé, jamais, ni à quiconque. Je n'eusse pas voulu qu'on me consolât. Si je l'écris aujourd'hui, c'est que ces choses sont si lointaines qu'il n'y a plus d'impudeur à les avouer. De même, il est permis de lire, avec une piété compatissante, ces lettres d'amour à l'encre jaunie, nouées d'une faveur passée, longtemps gardées dans un coffret, laissées par quelque aïeule morte depuis longtemps, et disparue, et presque effacée elle aussi du souvenir de ceux qui vivent.

Insensiblement, je ne sais quoi s'émouvait, se gonflait en moi. A nos jeux bruyants, dans la cour des grands, ce mois de mai, autour de la statue de Marie entourée de fleurs, avait succédé chez la plupart de nous, je ne sais quel trouble nouveau, quelle langueur parfois soudaine qui nous assagissait, pouvait-on croire, nous faisait préférer aux excitations joyeuses des parties et des rires, les promenades à pas ralentis, sous les arbres, et les longues confidences, entre camarades

choisis, les échanges de rêves, de projets, d'espoirs. Un souffle grave avait passé sur nous, et sans le savoir, nous subissions cette montée en nous d'une chaleur nouvelle, venue comme des profondeurs de l'être étonné, alourdi. Pour la première fois, nous nous sentions captifs; nous aspirions après un ciel plus large, un horizon plus vaste, et comme au sommet des montagnes, parfois, l'air plus pur grise et fait battre plus vite aux tempes un sang allégé, les plus sensibles d'entre nous, les plus rêveurs s'abandonnaient à leur tristesse sérieuse... Et cependant nos cœurs inquiets restaient dans l'ignorance.

Quelques-uns pourtant se regardaient entre eux en souriant, mi-ironiques, mi-assurés, comme en possession d'un secret très rare, et semblaient mépriser le reste du monde. Je ne sais quoi de trouble et de déplaisant les séparait des autres. Leur moquerie continuelle, leur ton de supériorité blessante, la différence qu'ils établissaient entre eux et nous nous étonnaient et nous choquaient. Ils affectaient ces airs mystérieux et infatués qui sont le propre des grandes personnes aux yeux des enfants. Et les histoires qu'ils se racontaient l'un à l'autre, en cachette, dans une sorte de

confidence occulte, et dont il ne nous parvenait que des bribes, nous semblaient bizarres, incompréhensibles. L'un de ceux-là me révéla un jour une chose étrange, sous le sceau du secret : un tel de nos camarades, pensionnaire, était une fille déguisée en garçon. Il avait confié lui-même ce singulier aveu à un ami, ainsi que d'autres particularités de sa vie. Sa mère avait disparu dans des circonstances mystérieuses; son père s'était remarié et l'avait mis pensionnaire afin de le voir le plus rarement qu'il pouvait; et dans sa case, il conservait une petite boîte fermée à clef, où étaient des lettres et un couteau qui avait servi à un crime. Et un beau jour, ce garçon, qui était une fille, cessa de paraître à l'école, sans qu'on sût pourquoi. Le bruit se répandit qu'il avait été renvoyé, ainsi qu'un autre élève, plus âgé. Mon confident mettait alors un doigt sur ses lèvres et fermait prudemment les yeux. C'était un garçon que je n'aimais guère, très grand, très maigre, tout dégingandé, avec une tête minuscule aux oreilles écartées, sur un coup trop long. Il répondait au nom bizarre de Squelette. J'éprouvais près de lui une impression physique désagréable, et je ne l'aimais pas. Pourquoi m'avait-il fait ces con-

fidences? J'en demeurai longtemps mal à l'aise et troublé.

Quoique très pur, candide même, je n'étais plus tout à fait un enfant : cependant j'avais encore des frayeurs, une impressionnabilité d'enfant. J'avais peur de l'ombre. Le mystère m'épouvantait, m'était pénible, et d'autant plus que j'avais honte de ces sentiments-là. Il n'y a eu ni Homme-blanc ni Loup-garou au temps de ma petite enfance dans les contes que l'on me faisait. Ma mère n'avait peuplé l'invisible pour moi que de bonnes fées indulgentes et d'images gracieuses. Et par un renversement curieux, c'est plus tard, à l'âge où justement l'on s'affranchit de ces terreurs, parce que la raison vous fait comprendre combien elles sont vaines, c'est à cet âge que j'ai le plus frémi et frissonné d'inquiétude, à l'idée des choses cachées. Peut-être d'en entendre plus librement parler, parce qu'on ne m'y croyait pas sensible ni crédule. Mais dans la nuit, souvent, ne dormant pas, quelque bruit insolite, quelque forme entrevue en moi-même, ou bien par l'effet d'un rayon de lune sur un esprit trop imaginatif, prompt à se forger des fantômes, j'ai tremblé, j'ai senti mon cœur se serrer d'angoisse. Et cependant

j'avais le goût de l'aventure, et même du courage, excité encore par une sorte de volonté raisonnable qui me défendait contre ces vains monstres. Et voici la dernière histoire de mon enfance.

Nous avions pour voisins de campagne une famille qui envoyait chercher à la maison le lait d'une chèvre que la jardinière élevait. La servante chargée de ce soin était une fille de seize à dix-huit ans, moitié citadine, moitié paysanne, aux yeux vifs, à la langue bien pendue, effrontée, gaillarde et malicieuse, qui bavardait longtemps avec les nôtres, dans la cour, sa boîte à lait à la main; et souvent je la rencontrais et elle m'adressait familièrement la parole comme à un enfant, pour se rire de moi, sans méchanceté, je dois dire, mais par un goût très vif de taquinerie. Bien que je fusse un assez grand garçon, elle ne me parlait que de revenants et autres fariboles de ce genre, soit que ce fût pour m'humilier avec des contes d'un autre âge, soit qu'elle eût senti que je n'aimais point ces propos-là. Nos domestiques en riaient. Agacé, je répondis un jour à cette fille :

— Mais il n'y a pas de revenants, voyons donc!

— Ah! vous croyez?... Eh bien, vous verrez!...

J'allai me coucher. Mes parents ne dînaient pas à la maison. Je me mis au lit, soufflai ma bougie, et tout en attendant le sommeil, je ne sais pourquoi, j'éprouvais un vague trouble. La menace sous-entendue de cette fille m'occupait. Mais j'avais beau ne pas y croire et hausser les épaules, à cause d'un esprit ainsi fait que la moindre graine y travaille et germe aussitôt, je n'en étais pas moins très mal à l'aise pour ce sot propos. Or voilà que tout à coup j'entends du bruit dans l'escalier : un pas pesant, et puis comme des rires étouffés. Mon cœur bat. Le pas approche dans le corridor, vient vers ma chambre : la porte s'ouvre.

J'étais assis sur mon séant, dans mon lit, tremblant à la fois et pressentant une vilaine farce. Une grande forme blanche entre dans la chambre en dansant.

— Vous ne me faites pas peur, allez! m'écriai-je, cependant hors de moi, non pas de peur devant ce vain fantôme, mais agité par les absurdes impressions qui restent attachées à ces fables dans un cerveau d'enfant même quand il a cessé d'y croire. Et je savais bien qu'il ne pou-

vait s'agir là que de cette fille que j'ai dit, qui profitait de l'absence des maîtres de la maison, par la sotte complicité des domestiques, pour accomplir sa farce ridicule. Et malgré l'impression désagréable, et tout en affectant de rire, avec une bravoure que je ne me soupçonnais pas, me jetant hors du lit, je m'élançai sur le fantôme qui dansait toujours sous son drap. Je le saisis à bras le corps, le rouant de coups vigoureux, moi-même surpris de mon audace. Et au milieu de ce combat, m'excitant par mes cris et à ceux du fantôme rossé, le terrassant, au lieu d'un fantôme d'ombre et d'esprit, ce fut, sous le drap blanc, le corps de chair, le corps plein et réel d'une coquine que je rencontrai, renversée sous moi, riant et criant de sa bouche de femme, défendant contre mes coups sa gorge et ses longues jambes, et, de ses mains hardies...

Mais ici finissent les temps innocents.

Abbaye de Royaumont, 1917. — Nesles, 1918.)

FIN

TABLE DES CHAPITRES

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 6446-4-20. — (Encre Lorilleux).